Les nouveaux paysages urbains de Singapour dans la Malaisie rurale

Amel Farhat

Les nouveaux paysages urbains de Singapour dans la Malaisie rurale

Amel Farhat

DOI : 10.4000/books.irasec.3587
Éditeur : Institut de recherche sur l'Asie du Sud-Est contemporaine
Lieu d'édition : Bangkok
Année d'édition : 2020
Date de mise en ligne : 17 janvier 2022
Collection : Carnets de l'Irasec
EAN électronique : 9782355960680

<http://books.openedition.org>

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2020
EAN (Édition imprimée) : 9786167571379
Nombre de pages : 120

Référence électronique

FARHAT, Amel. *Les nouveaux paysages urbains de Singapour dans la Malaisie rurale*. Nouvelle édition [en ligne]. Bangkok : Institut de recherche sur l'Asie du Sud-Est contemporaine, 2020 (généré le 19 janvier 2022). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/irasec/3587>>. ISBN : 9782355960680. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.irasec.3587>.

© Institut de recherche sur l'Asie du Sud-Est contemporaine, 2020
Conditions d'utilisation :
<http://www.openedition.org/6540>

Les nouveaux paysages urbains de Singapour dans la Malaisie rurale

Amel Farhat

Les nouveaux paysages urbains de Singapour dans la Malaisie rurale

Amel Farhat

Singapour et Johor, l'État malaisien voisin, entretiennent des liens étroits du fait de leur histoire commune et d'intenses interactions économiques et sociales. Résidents d'une métropole mondiale moderne, les Singapouriens bénéficient d'un fort pouvoir d'achat mais doivent aussi faire face à des coûts de la vie élevés. En comparaison, Johor, et plus particulièrement la région métropolitaine de Johor Bahru, leur offre des prix compétitifs aussi bien pour le logement, la consommation courante, que pour les activités de loisirs. Au-delà de l'avantage économique, l'État voisin représente aussi un espace qui aurait conservé des aspects du Singapour d'antan tels le *kampung* (village traditionnel) et la nature "sauvage". Dans cette perspective, se sont établies à Johor de nouvelles fermes agrotouristiques créant des paysages associés à la ruralité et offrant aux visiteurs des espaces, des personnages et des expériences à l'opposé de ce qui est considéré comme urbain. Pour autant, ces lieux ayant été fabriqués à l'image des attentes d'un public citadin, ce livre émet l'hypothèse que ces espaces font partie intégrante de l'urbanisation. Ainsi, si la plupart des études urbaines sont centrées sur les espaces bâtis tels que les villes et les zones commerciales ou industrielles, l'auteure offre ici un nouveau regard sur l'urbain en dehors de ces paysages bâtis conventionnels.

Docteure en géographie, diplômée de l'Université nationale de Singapour (NUS), et ancienne boursière de l'Irasec, Amel Farhat a effectué plusieurs recherches de terrain en Malaisie et à Singapour, notamment sur les corridors de développement et l'urbanisation. Elle a également effectué des missions de recherche en urbanisme aux Émirats arabes unis. Parallèlement à ses activités académiques, elle travaille en tant que consultante en étude de marché.

IRASEC

INSTITUT DE RECHERCHE SUR L'ASIE DU SUD-EST CONTEMPORAINE
RESEARCH INSTITUTE ON CONTEMPORARY SOUTHEAST ASIA

179 Thanon Witthayu, Lumpini, Pathum Wan, Bangkok 10330, Thailand
Tel (+66) 026 70 42 91 - www.irasec.com

ISBN 978-616-7571-37-9

**Les nouveaux paysages urbains de Singapour
dans la Malaisie rurale**

Les Carnets de l'Irasec, série Bourse

La série « Bourse de recherche » est dédiée aux jeunes chercheurs. Elle leur donne la possibilité de publier les résultats d'enquêtes en cours (chapitres de thèse), une synthèse de leur travail doctoral ou d'approfondir des recherches déjà engagées (terrain post-doctoral).

Ces publications de jeunes chercheurs ont pour horizon le renouvellement des thématiques de recherche sur l'Asie du Sud-Est dans les différents champs disciplinaires des sciences sociales, des sciences politiques, des sciences économiques et du droit.

Comme pour toutes les publications de l'Irasec, les manuscrits sont préalablement soumis à des évaluations scientifiques dont il est demandé aux auteurs de tenir compte avant publication.

Publié en 2020 par :

Institut de recherche sur l'Asie du Sud-Est contemporaine (IRASEC)

179 Thanon Witthayu, Lumpini, Pathumwan - Bangkok 10330, Thailand

E-mail : administration@irasec.com

Website : www.irasec.com

Tel. : +66 (0)2 670 42 91

Graphiques et photos : l'auteure, adaptés par Bertrand Bayet

Couverture et mise en page : Bertrand Bayet

ISBN 978-616-7571-37-9

© IRASEC, septembre 2020

All rights reserved. No part of this publication may be reproduced or transmitted, in any form or means, without prior permission of the author or the publisher. The opinions expressed in these papers are solely those of the author(s).

Les nouveaux paysages urbains de Singapour dans la Malaisie rurale

Amel Farhat

Carnet de l'Irasec n° 41 – Série Bourse

IRASEC

Basé à Bangkok, l'Institut de recherche sur l'Asie du Sud-Est contemporaine (USR 3142 – UMIFRE 22 CNRS MEAE) s'intéresse depuis 2001 aux évolutions politiques, sociales et environnementales en cours dans les onze pays de la région. Pluridisciplinaires et comparatives, les expertises de l'Irasec font appel à des chercheurs de tous horizons disciplinaires et académiques. L'Irasec privilégie les approches transversales et régionales.

IRASEC
INSTITUT DE RECHERCHE SUR L'ASIE DU SUD-EST CONTEMPORAINE
RESEARCH INSTITUTE ON CONTEMPORARY SOUTHEAST ASIA

Irasec

179 Thanon Witthayu, Lumpini, Pathum Wan,
Bangkok 10330, Thailand

Tel (+66) 026 70 42 91

www.irasec.com

Imprimé à Bangkok par CLUNG WICHA PRESS Co., Ltd.,
sur un papier non couché fabriqué à partir de pâte 100 % EcoFiber, fibre écologique de haute qualité
obtenue à partir de déchets et de matériaux post-consommation collectés.

Sommaire

Introduction	9
Historiciser les paysages	15
Johor, Singapour, et Riau : un espace politique et culturel commun.....	16
La constitution d'un pôle politique malais à Singapour.....	16
Les Temenggong, des acteurs importants de la construction de Singapour	17
Un modèle de développement colonial	19
L'exploitation et l'exportation des ressources	19
Le système des plantations à Johor.....	22
La modernisation de Johor	24
Les paysages productifs de Johor	26
Séparations politiques et unions économiques entre Johor et Singapour	28
Les indépendances politiques	28
L'intégration régionale à travers le triangle de croissance et le corridor de développement	30
Deux villes face à face : une conurbation ou une juxtaposition ?.....	37
Géographie critique de l'urbanisation en Asie du Sud-Est	39
Les paysages de l'urbanisation planétaire.....	40
Les paysages de l'urbanisation singapourienne.....	44
Étendre les terrains de l'urbain.....	48
Paysages hérités, paysages imaginés, et paysages construits	53
L'agriculture : des paysages opérationnels conventionnels.....	54
Le palmier à huile : un paysage opérationnel dominant à Johor	54
La production agricole comme paysage de l'industrialisation	60

La production de l'espace rural comme paysage opérationnel et culturel.....	61
La production d'un espace rural à travers des sites de l'agrotourisme et du tourisme vert.....	61
Le discours de l'agrotourisme : répondre au besoin de ruralité des Singapouriens.....	74

Intégration des codes du rural et exclusion des codes de la cité 93

Le monde rural : un paysage opérationnel répondant aux pratiques urbaines.....	94
Un paysage thérapeutique.....	94
Un paysage du développement professionnel et personnel des Singapouriens.....	101
Une intégration qui dépasse les idées préconçues.....	104

Conclusion 109

Bibliography 115

Illustrations

Illustration 1 — La région métropolitaine de Johor Bahru.....	10
Illustration 2 — Kluang : centre géographique et marge métropolitaine de Johor.....	12
Illustration 3 — La ville nouvelle de Nusajaya : terrain de golf au sein d'une communauté fermée luxueuse.....	34
Illustration 4 — Le modèle des triangles de croissance.....	46
Illustration 5 — L'occupation des espaces agricoles de Johor (en hectare), 2007-2011...	55
Illustration 6 — Principales cultures à Johor (en hectare) en 2011	55
Illustration 7 — Vue satellite d'une plantation à Kluang : une jeune plantation et une plantation mature.....	56
Illustration 8 — Localisation des sites étudiés dans le district de Kluang.....	63
Illustration 9 — L'imagerie du paysage de rizière à Kluang	64
Illustration 10 — La principale attraction de Koref : un mini-lac artificiel.....	66
Illustration 11 — Les vergers de Zenxin Organic Farm.....	70
Illustration 12 — L'élevage de UK Farm	71
Illustration 13 — Les aménagements de Gunung Lambak	73
Illustration 14 — Singapour : une cité-jardin.....	75

Illustration 15 — L'image du bon fermier : grand-père à la ferme	83
Illustration 16 — M. Un Keng, un homme d'affaires dans le secteur de l'agrotourisme à Kluang	84
Illustration 17 — Un père et son fils perfroment la culture Orang Asli pour les touristes.....	85
Illustration 18 — Deux visions de l'habitat Orang Asli : un décor exotique pour les touristes et des conditions de vie précaires	87
Illustration 19 — Topographie de Kluang.....	90
Illustration 20 — La ville de Kluang.....	105

Encadrés

Encadré 1 : Le Premier ministre Lee Hsien Loong, à propos des liens entre Johor et Singapour dans le cadre de l'TMS-GT ..	31-32
Encadré 2 : Le projet de modernisation de l'agriculture à Kluang.....	67-69
Encadré 3 : Les arguments environnementaux des fermes de l'agrotourisme présentés dans leurs brochures.....	88-89
Encadré 4 : Le contrat du développement.....	96-98

Introduction

Les travaux sur l'« urbanisation planétaire », et plus spécifiquement le concept central de « paysage opérationnel », abordent les espaces non conventionnels de l'urbanisation selon un point de vue non centré sur la ville (Brenner, 2014 ; Brenner et Schmid, 2014, 2015 ; Merrifield, 2013b ; Brenner et Katsikis, 2020). Selon Brenner, un paysage opérationnel renvoie à « un espace permettant l'opérationnalisation de la production et la reproduction de l'industrie, des villes, du capitalisme, et de la mondialisation » (2014 : 19). Mon objectif est ainsi d'analyser un paysage opérationnel qui relie les pratiques de la société urbaine singapourienne à l'espace dit « rural » de Johor, en Malaisie. Une première étape vise à historiciser le paysage opérationnel du sud de la péninsule malaisienne et à recentrer le débat sur la manière dont les Singapouriens sont attachés aux valeurs culturelles d'un rural imaginé et sublimé. Sur la base de ces matériaux, il s'agit d'élargir le champ théorique de l'urbanisation planétaire au-delà de l'héritage d'Henri Lefebvre et, en s'appuyant sur des recherches en géographie régionale de l'Asie du Sud-Est, à la pointe des questions sur l'urbain et le rural, de répondre à la problématique suivante : quelles géographies de l'urbanisation et des paysages opérationnels émergent des pratiques urbaines et transfrontalières des Singapouriens ?

Cette étude interroge l'enchâssement des catégories spatiales dites « urbaine » et « rurale » à travers le cas de Singapour. Elle s'intéresse aux pratiques urbaines des résidents singapouriens¹ au cœur d'un espace qui possède

¹ Au cours de cette recherche, le terme « singapourien(s) » fera référence aux résidents de Singapour et non exclusivement aux citoyens singapouriens.

Illustration 1 — La région métropolitaine de Johor Bahru

et emprunte les codes esthétiques du rural. Ces derniers sont appréciés par une clientèle essentiellement originaire de Singapour pour leurs valeurs esthétiques, émotionnelles, historiques, culturelles, sociales et identitaires. On propose d'étudier l'urbain en l'extrayant du terrain citadin afin de littéralement sortir de la région métropolitaine de Johor Bahru (cf. illustration 1). Ceci requiert de sortir de la conurbation transfrontalière formée par Johor Bahru et Singapour afin d'identifier le terrain et les pratiques urbaines des Singapouriens dans des zones dites « rurales ». Pour ce faire, j'ai d'abord consulté les blogs tenus par des Singapouriens afin d'avoir une perspective préliminaire des lieux populaires situés en dehors de la région métropolitaine de Johor Bahru. Dans le cadre d'une étude de recherche doctorale menée en 2015 (actualisée en 2020), une phase d'observation participative au sein de groupes de touristes a permis de limiter le nombre de sites et de concentrer la recherche sur quatre d'entre eux situés autour de la ville de Kluang² où ont eu lieu des entretiens semi-dirigés.

Les pratiques des Singapouriens à Johor ne se limitent pas à la ville mais concernent également des espaces de villégiature ancrés dans l'agrotourisme qui capitalisent sur des paysages dont l'esthétisme est associé au monde rural. Ces fermes orientées vers l'agriculture et/ou l'élevage sont très populaires parmi les Singapouriens et ont l'avantage d'être situées près de la frontière. Cette recherche montrera que les lieux du tourisme rural consommés par les Singapouriens ne se limitent pas à l'esthétisme physique de l'agriculture, de l'élevage et de la nature. En effet, l'attrait des fermes récréatives de Kluang, à 100 km de Singapour, révèle un paysage social et historique qui fait écho à la nostalgie et aux désirs des citadins.

Les sites sélectionnés sont constitués de trois entreprises intégrées dans les circuits de l'agrotourisme bio de Johor et d'un espace de forêt tropicale populaire pour des activités récréatives et sportives. Ces espaces sont très populaires auprès des Singapouriens qui s'y rendent volontiers pour un ou deux jours, afin d'échapper à leur condition de citadin. Kluang est en effet un district principalement réputé comme lieu de villégiature de la bourgeoisie de Johor, y compris de la famille royale, sans toutefois proposer des attractions modernes

² Le district et la ville de Kluang portent le même nom. Dans cette étude, le terme « Kluang » est utilisé pour indiquer le district, et « ville de Kluang » pour l'échelle de la ville.

Illustration 2 — Kluang : centre géographique et marge métropolitaine de Johor

Source : gouvernement de l'État de Johor, conseil municipal de Kluang, conseil du district de Simpang Empat et Autorité de développement du Sud, *Rancangan Tempatan Daerah Kluang*, 2020 [Plan local de développement du district de Kluang, 2020], volume I.

commerciales. Il s'agit plutôt d'un espace de retraite, abritant des parcs naturels, des jungles et des collines où les visiteurs peuvent y faire des treks, ainsi qu'une série de fermes agrotouristiques. Au milieu d'un paysage de monoculture intensive de plantations de palmiers à huile, on compte quelques petites fermes dont l'activité dépend presque entièrement du tourisme rural et des visiteurs singapouriens. Kluang apparaît donc comme un terrain propice à une recherche dont la démarche repose sur l'étude des terrains non conventionnels de l'urbanisation. Pour ce faire, on s'intéresse à la manière dont les Singapouriens consomment le paysage rural de Kluang et comment Kluang s'inscrit en tant que paysage opérationnel de l'urbanisation, en assurant des fonctions ancrées dans les pratiques urbaines de ses visiteurs.

Le premier chapitre, « Historiciser le paysage », détaille les processus historiques et les principaux éléments responsables de la construction des tissus urbains et ruraux et, plus particulièrement, la manière dont les relations politiques et économiques avec Singapour ont façonné durablement les paysages de Johor. Le deuxième chapitre, « Géographie critique de l'urbanisation en Asie du Sud-Est », pose les fondations épistémologiques de cette recherche et s'attarde sur la définition des paysages opérationnels. Il s'agit ainsi de contribuer à l'hypothèse de l'urbanisation planétaire en questionnant ses lacunes théoriques, notamment le concept du paysage tel qu'il a été étudié dans le domaine de la géographie humaine et culturelle. Les troisième et quatrième chapitres sont dédiés à l'analyse des résultats empiriques des pratiques singapouriennes dans les espaces ruraux de Kluang. Le troisième chapitre, « Paysages hérités, paysages imaginés, et paysages construits », se penche sur le paysage en tant que commodité servant des fonctions liées aux aspirations de certains résidents de Singapour, tandis que le quatrième chapitre, « Intégration des codes du rural et exclusion des codes de la cité », s'intéresse aux significations et aux fonctions du paysage qui motivent les pratiques des résidents de Singapour.

Historiciser les paysages

Ce premier chapitre aborde les liens historiques qui relient le Sud de la péninsule malaisienne, Johor, et Singapour. Inspiré par les travaux de John Agnew (1994) sur le piège territorial, il s'agit de flouter volontairement les frontières nationales contemporaines afin d'éviter d'utiliser le territoire comme une méthode de découpage qui pourrait altérer la compréhension des dynamiques spatiales historiques. En effet, aujourd'hui séparés, Johor et Singapour ont pourtant une histoire indissociable, chacun expliquant le développement, le paysage, la démographie et l'histoire politique de l'autre. On s'intéresse à la dépendance économique et politique qui relie le Sud de la péninsule malaisienne, et plus précisément Johor, avec l'île de Singapour. Dans une démarche similaire à celle de Romain Bertrand (2011), il s'agit d'éviter d'aborder le discours historique selon une perspective eurocentrique et partielle. En effet, l'histoire de Singapour ne commence pas avec Stamford Raffles, même si force est de constater que la toponymie singapourienne, le musée national et les manuels d'histoire donnent une place majeure à la période coloniale. Ainsi, à l'administration britannique, s'ajoutent des empires malais dont les traditions portuaires et culturelles ont marqué l'Asie du Sud-Est insulaire.

Loin de servir uniquement à une contextualisation historique du terrain d'étude, ce chapitre a également pour objectif d'historiciser les paysages opérationnels de l'urbanisation. L'histoire apparaît comme un angle de recherche indispensable pour comprendre la formation des paysages opérationnels et donc pour approfondir les recherches sur l'urbanisation planétaire.

J'aborde d'abord l'histoire ancienne précoloniale en détaillant le parcours d'un sultan de Malacca déchu et qui trouva refuge dans la jungle du Sud. De la perte d'un empire puissant et culturellement dominant, ce sultan reconstruira sa grandeur dans un espace archipélagique recouvrant Johor, Singapour et les îles Riau. On détaille ensuite la montée au pouvoir d'une famille, les Temenggong, qui a durablement inscrit sa marque sur Johor et Singapour. Leur importance particulière et leur rôle dans le système économique et social à l'époque coloniale, partagés entre indépendance et soumission, ont contribué à influencer la formation des paysages de Johor. Enfin, j'analyse comment la colonisation, puis les querelles politiques et des divergences idéologiques, ont mené à la scission d'un territoire pourtant cohérent en deux entités distinctes. Cependant, cette séparation politique n'implique pas nécessairement une réelle séparation économique et sociale entre Johor et Singapour.

Johor, Singapour, et Riau : un espace politique et culturel commun

La constitution d'un pôle politique malais à Singapour

Les liens politiques, économiques et culturels existants entre le Sud de la péninsule malaise et l'île de Singapour sont anciens. De nombreux chercheurs ont mis en évidence que l'histoire de la fondation de Singapour par les Britanniques au XIX^e siècle, notamment l'importance de Stamford Raffles, est le résultat d'axes de recherche eurocentriques (Trocki, 2007). Un repositionnement de Singapour au sein de son histoire régionale révèle qu'au lieu d'être un port franc créé *ex nihilo*, l'île est en réalité l'héritière des pouvoirs et des emporia malais qui se sont succédés dans la région, à savoir Srivijaya, Malacca, et Riau-Johor. En effet, des études archéologiques menées dans les années 1980 ont démontré l'existence d'un emporium malais au XIV^e siècle, dont l'influence recouvrait un archipel constitué du Sud de la Malaisie actuelle, de Singapour, et des îles Riau-Lingga (Miksic, 1985, 2013). Des témoignages de cette période, aujourd'hui exposés à Fort Canning, au sud de Singapour,

attestent de ce passé commun et de la position centrale de l'île au sein du Monde malais (*Alam Melayu*) et de l'Asie, notamment les échanges et la cohabitation précoce de populations originaires d'Asie orientale et du sous-continent indien.

L'essor réel de Singapour et du Sud de la péninsule malaise a été rendu possible avec la chute de Malacca, conquise en 1511 par les Portugais. En fuite, le Sultan et sa cour se sont réfugiés vers le sud, aux abords de la rivière Johor, marquant ainsi la fondation du sultanat de Johor en 1512. C'est ainsi que dans cet habitat inhospitalier, au milieu d'une jungle non exploitée et quasi déserte, les héritiers de Malacca ont implanté leur pouvoir maritime recouvrant Johor, Singapour et Riau-Lingga. Le contrôle de ces territoires du Sud n'a néanmoins pas permis de retrouver une puissance comparable à celle que les Malais avaient connue à Malacca. En effet, leur retrait impliquait un abandon de leurs revenus confortables qui étaient assurés par le port de Malacca, en aucun cas semblables à ceux d'un territoire parsemé de petits ports de pêche de Johor, Singapour et Riau-Lingga. De plus, la population n'était pas homogène, composée de Malais, de Bugis et des nomades de la mer (les Orang Laut). Les efforts de reconstruction d'un pouvoir malais au Sud étaient également confrontés à des attaques régulières des Portugais et des Acehnais. Seule une alliance entre le Sultan et la Compagnie néerlandaise des Indes orientales en 1641 a permis une implantation durable dans le Sud de la péninsule en contrepartie de la cession du port de Malacca (Andaya, 1975 ; Trocki, 2006, 2007).

Les Temenggong, des acteurs importants de la construction de Singapour

Du XVII^e au XVIII^e siècle, dans un climat de paix relative, l'archipel de Riau (notamment le port de Bintan) est devenu un centre politique et d'échanges important de la région et une source de revenus censés remplacer la perte du port de Malacca pour le sultanat de Johor. D'une manière similaire à Malacca aux cours des siècles précédents, le sultanat de Johor a tenté de s'imposer comme un centre du rayonnement culturel et religieux du monde malais, favorisant la construction d'écoles islamiques (*madrasas*) et attirant des savants de l'islam (*ulemas*) venus de l'ensemble de la communauté musulmane dans le monde (*umma*). Bien que le centre politique du sultanat fût situé au sud de la

péninsule malaise, des membres de l'élite politique, notamment les deux bras droits du Sultan, représentants de la sécurité intérieure, de la justice et de l'armée, étaient répartis à Riau, Lingga et Singapour, afin d'assurer un contrôle sur l'archipel. Les recherches très détaillées de l'historien Carl Trocki (2006, 2007) relatent le parcours de la « dynastie » des Temenggong (titre nobiliaire et héréditaire attribué au chef de la police et des armées) et leur rôle crucial dans la vie politique et économique de Johor et de Singapour à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle. Numéro trois du pouvoir, derrière le Sultan et le *Bendahara* (sorte de Premier ministre et de ministre de l'Économie), le Temenggong installé à Singapour était parmi les premiers interlocuteurs des Britanniques à l'arrivée de Stamford Raffles en 1819. Les Temenggong, bien que nobles, ne faisaient pas partie de la branche principale de la famille royale et ne pouvaient se prétendre héritiers du trône prestigieux de Malacca. Ils sont néanmoins parvenus à se hisser au sommet du pouvoir politique malais au cours du XIX^e siècle et sont considérés comme les principaux acteurs de la modernisation de Johor, et ce, grâce à plusieurs facteurs.

Au cours des deux premières décennies du XIX^e siècle, les disputes de succession au sein de la classe politique malaise ont d'abord permis au Temenggong de l'époque, Temenggong Abdul Rahman, d'approfondir son indépendance par rapport au nouveau sultan dont la légitimité était contestée. Ensuite, il a su naviguer entre les jeux de rivalités et d'alliances existants entre les Néerlandais et les Britanniques, soutenant ces derniers dans le but d'asseoir sa position politique. En l'espace d'une seule génération, le Temenggong s'est assuré une indépendance totale par rapport au sultan de Johor basé à Riau, ainsi qu'une alliance avec les Britanniques. Enfin, ces alliances politiques se sont accompagnées de relations commerciales particulièrement cordiales avec les élites européennes et chinoises basées à Singapour, notamment des marchands et des avocats. En effet, les Temenggong ont immédiatement compris les objectifs financiers de l'aventure coloniale à Singapour et les deux principaux intérêts des Britanniques : la lutte contre la piraterie, véritable fléau de la marine commerciale, et l'exploitation et l'acheminement des matières premières. Les Temenggong, surnommés « princes des pirates » par Carl Trocki (2007), ont alors abandonné la piraterie, leur principale source de revenus, et ont fait volte-face pour devenir d'efficaces protecteurs du transport maritime pour

l'administration coloniale et surtout pour la Compagnie britannique des Indes orientales.

L'île de Singapour a réussi ainsi à incarner le centre du Monde malais sous l'égide des Temenggong devenus plus puissants que le Sultan lui-même, mais également un centre du pouvoir colonial à partir duquel les Britanniques ont pénétré à l'intérieur de la péninsule. Trocki (2007) souligne l'apport significatif des Temenggong dans l'entreprise coloniale en Malaya et les événements historiques montrent qu'ils ont fait alliance avec les Britanniques pour assurer leur domination sur la vie politique malaise à Johor. Le traité de Singapour de 1819, signé entre le Temenggong Abdul Rahman, le prince (*Tengku*) Hussein de Johor et sir Stamford Raffles, autorise la Compagnie des Indes orientales à installer leurs activités commerciales en échange d'une compensation financière annuelle. Cependant, les partenaires malais ont gagné bien plus qu'une rente en signant ce traité. D'une part, les Britanniques se sont impliqués *de facto* dans les luttes de successions fraternelles, soutenant Hussein de Johor comme sultan légitime de Johor contre le sultan de Riau, ce dernier étant soutenu par les Néerlandais. D'autre part, Temenggong Abdul Rahman a obtenu davantage de pouvoir et d'indépendance. En effet, il est officiellement reconnu comme le dirigeant de Singapour, et dans les faits, il s'est hissé à la tête de la hiérarchie politique malaise puisque le sultan Hussein est sous influence et sans pouvoir réel.

Un modèle de développement colonial

L'exploitation et l'exportation des ressources

Précédemment basé à Penang, au nord du détroit de Malacca, Stamford Raffles avait comme mission de trouver un espace portuaire propice à la lutte contre la piraterie et à l'installation d'activités commerciales. Singapour présentait ces deux avantages : les Temenggong étaient des alliés utiles dans le domaine de la sécurité maritime et la côte, naturellement protégée par la bande de terre que constituait l'actuelle île de Sentosa, disposait d'une eau profonde particulièrement favorable pour l'installation d'un port marchand (Keppel Harbour). La

vision de Raffles concernant Singapour s'écarterait du modèle portugais et néerlandais du port fortifié dans lequel s'exerçaient des pratiques de monopoles commerciaux. Au contraire, Singapour s'est imposée comme le cœur du libre-échange en Asie du Sud-Est. Trocki (2006) reconnaît ainsi dans cet aspect plus de traits communs entre Singapour et Riau du XVIII^e siècle qu'avec les autres ports européens de la région, tels que Malacca ou Batavia. Les règles du libre-échange étaient simples et libératrices dans le contexte historique et régional avec la possibilité de commercer avec n'importe quel partenaire, y compris avec la Chine qui était sous le monopole de la Compagnie des Indes orientales. La gratuité des taxes portuaires (port franc) a également motivé de nombreuses délocalisations de marchands chinois, bugis et européens précédemment installés à Penang et à Riau. Toutefois, il est aussi notable de citer le diplomate John Crawfurd qui attribue également les premiers succès de Singapour à la vente libre d'armes et d'opium dont les profits fiscaux importants ont permis le statut de port franc (Crawfurd et Storm, 1971).

Le développement économique et portuaire de Singapour ne peut être séparé de son contexte régional et de l'ensemble du projet colonial britannique. En effet, le port franc de Singapour n'est pas uniquement un symbole de liberté commerciale, il s'agit aussi d'une plateforme logistique nécessaire au modèle colonial d'exploitation et d'exportation des ressources. Ainsi, le contrôle et l'acheminement des ressources naturelles ont participé au développement des principales zones urbaines et logistiques que l'on retrouve encore en Malaisie péninsulaire contemporaine. Cette exploitation agricole de rente s'est d'abord portée sur des produits facilement vendables en Asie et exportables vers l'Europe, les fameuses « *cash crops* », telles que le gambier³ et le poivre qui se sont développés à Singapour et au sud de Johor. Au contraire, l'agriculture vivrière était rare, très peu de produits alimentaires étant exploités de manière intensive, à l'exception des territoires du nord de la Malaya (Kedah et Perlis), traditionnellement producteurs de riz. Ensuite, l'industrialisation européenne et américaine aux XIX^e et XX^e siècles a largement influencé un changement d'orientation de la politique agricole, signe que la colonisation s'est inscrite

³ Le gambier est une plante utilisée en Asie pour aromatiser le bétel, et en Europe comme colorant pour la manufacture du cuir.

dans une mondialisation de l'économie (Kwa, 1998). L'exploitation des matières premières en Malaya britannique a été marquée par trois différents produits qui ont façonné les espaces et les paysages.

L'étain, utilisé principalement dans la fabrication des boîtes de conserve, a été en continuelle demande de la seconde moitié du XIX^e siècle jusque dans les années 1970, époque à laquelle l'aluminium et le plastique se sont imposés massivement. Dans les années 1840, les Britanniques ont en effet découvert des mines d'étain extrêmement riches à Perak et au Selangor, et qui s'avéreront plus tard être les réserves les plus importantes au monde. À la fin du XIX^e siècle, la production d'étain en Malaya contribuait à la moitié de la production mondiale et était exportée via les ports de Penang et de Singapour (Ho, 2009). La forte demande, tout comme le rapide déclin de l'utilisation de l'étain, ont très certainement influencé un développement et une chute rapide d'Ipoh, un ancien centre urbain majeur au cours des années 1850-1950.

Ensuite, la gutta-percha, une gomme naturelle peu élastique extraite d'un arbre, utilisée par les Malais dans la fabrication des objets du quotidien, est découverte dans les années 1830 par les Anglais qui ont tiré profit de ce matériau. En effet, ses propriétés telles que l'étanchéité, la solidité, et la résistance à la corrosion du sel en faisait la parfaite solution pour permettre aux câbles électriques de résister à la salinité de l'eau de mer et ainsi de mondialiser la communication télégraphique. À partir des années 1840, le Temenggong, en partenariat avec les Britanniques et les marchands et planteurs chinois, favorise la disparition des plantations de poivre et de gambier, remplacées en partie par la production de gutta-percha (Trocki, 2006, 2007).

Enfin, la substitution au gambier et au poivre est également due à l'essor de la production de latex, issu de la sève de l'hévéa. À la fin du XIX^e siècle la demande augmente avec le développement du caoutchouc et de l'industrie automobile, la mécanisation des moyens de transport militaires, ainsi qu'à la suite de l'intensification des conflits du XX^e siècle (notamment la Seconde Guerre mondiale). L'intérêt pour cette ressource stratégique a conduit les Anglais à produire massivement des hévéas dans l'ensemble de la péninsule, notamment à Johor (Trocki, 2007 ; Winstedt, 1992).

Ainsi, la Malaya britannique semble avoir été un des terrains de l'agriculture rentière dont les ressources étaient destinées à l'exportation. Cette orientation de la politique agricole, centrée sur la production d'un ou de deux types de plantes, a continué après l'époque coloniale. Le sultanat de Johor, devenu plus tard l'État fédéré de Malaya, et enfin l'État fédéré de Malaisie, est un territoire typique de l'agriculture rentière. En effet, le gambier et le poivre au début du XIX^e, la gutta-percha et l'hévéa au XIX^e et le palmier à huile depuis les années 1960, ont contribué à la formation d'un paysage de monoculture.

Le système des plantations à Johor

En résidence à Singapour, dans le village (*kampung*, en indonésien ou malais) de Telok Blangah, les Temenggong sont éduqués dans des établissements gérés par des Anglais, deviennent bilingues et fréquentent les composants commerciaux et politiques de la société, qu'ils s'agissent des Européens ou des Chinois (Trocki, 2007). Abdul Rahman, et plus tard son fils Ibrahim, ont été d'une aide précieuse dans le projet colonial britannique en encourageant et en facilitant l'immigration de Malais venus de Malacca et de Sumatra afin de pallier le manque de main-d'œuvre. Ils ont aussi contribué à l'immigration chinoise en attribuant des terrains destinés à devenir des plantations de gambiers et de poivriers et en mettant en place le système du *kangkar*⁴. Vers le milieu du XIX^e siècle, le succès économique de Singapour avait déjà attiré des milliers de migrants venus du monde malais, de Chine, d'Inde britannique, et d'Europe ; ainsi, le recensement de 1871 fait état de plus de 184 000 habitants, contre 10 000 dans celui de 1824 (McNair, Walker, et Knight, 1872). Avec cette immigration massive, les limites territoriales de l'île de Singapour se sont rapidement révélées, entraînant une pénurie de terrains agricoles et alimentant les frustrations, et parfois même des émeutes, des nouveaux immigrants venus fonder leur plantation (Guérassimoff, 1997 ; Jackson, 1965, 1968 ; Trock, 2006). Johor est alors apparu comme l'hinterland logique de Singapour,

⁴ Le *kangkar*, le bord de la rivière en teochiu (dialecte du Guangdong, une province chinoise), désigne un système géographique et économique comprenant un village et une plantation situés le long de la rivière qui était utilisée comme moyen de transport des récoltes.

pourvoyant l'espace nécessaire à l'expansion de l'agriculture de rente. Ce transfert de l'économie agricole a été organisé à partir de 1846 par les Temenggong qui y ont vu à la fois des revenus supplémentaires, mais surtout un moyen de se rendre utile aux administrateurs britanniques en échange de leur soutien dans leur projet d'expansion politique au-delà de Singapour.

Le système du seigneur de la rivière (*kangchu*, en teochiu)⁵ a été mis en place et institutionnalisé par les Temenggong afin d'organiser l'exploitation agricole à Singapour d'abord, puis dans les espaces « vierges » non peuplés de Johor. La quasi-totalité des *kangchu* étaient attribués à des commerçants chinois (principalement des Teochiu) basés à Singapour et qui employaient une main-d'œuvre issue de leur propre communauté (Jackson, 1965 ; Trocki, 2006). L'attribution d'une lettre d'autorisation d'exploitation des terrains entourant les rivières (*sungai surat* en malais), transférait aux agriculteurs des droits et des devoirs. D'un côté, le *kapitan* à la tête d'un *kangchu* avait le droit d'ouvrir une plantation pour laquelle il disposait d'un bail gratuit de 99 ans, d'employer sa main-d'œuvre, et de diriger les commerces situés sur le terrain (vente d'alcool, d'opium, de porc, et organisation des jeux d'argent). En contrepartie, le *kapitan*, sorte de pionnier agricole, devait s'assurer que la totalité du terrain prêté était exploité, être garant de la loi de Johor, collecter les taxes, et s'occuper de l'acheminement des matières premières vers Singapour. Le système des *kangchu* illustre également une tendance qui est devenue presque naturelle entre Johor, hinterland et satellite, et Singapour, base des capitaux et des infrastructures : bien que les entrepreneurs transfèrent leurs activités opérationnelles au-delà des frontières de l'île, l'ensemble des activités financières et commerciales y restent ancrées, contribuant ainsi à l'émergence d'un entremêlement économique indivisible (Turnbull, 2009). En effet, en complément des *kangchu*, des *towkay*⁶ teochiu basés à Singapour ont également mis en place la Kongkek, la Société du gambier et du poivre, dont le siège était situé dans le cœur économique de l'île. Cette association a été un instrument important de

⁵ Seigneur de la rivière, *kangchu* en teochiu, désignait d'abord une personne. Ce terme a été par la suite associé à un territoire au sein duquel s'organisait la culture du gambier et du poivre à Singapour, Johor et Riau.

⁶ Chefs d'entreprises, entrepreneurs.

l'expansion des plantations à Johor et du modèle du *kangchu* dans la mesure où elle était impliquée dans l'ensemble de la chaîne de production et de commercialisation des produits agricoles. D'abord, la *Kongkek* était un intermédiaire entre les planteurs et le Temenggong. Ensuite, les *towkay* étaient chargés de prêter de l'argent aux *kangchu*, qui remboursaient directement avec du gambier et du poivre une fois la récolte faite. Enfin, les *towkay* s'occupaient de la négociation commerciale avec les Européens et de l'exportation. Ainsi, loin d'être une organisation d'agriculteurs, la *Kongkek* était au contraire une institution capitaliste fondée et dirigée par des personnalités puissantes du monde des affaires qui ont marqué l'histoire économique de Singapour et de Johor, notamment Tan Seng Poh, Lim Ah Siang et Seah Leng Chye.

Singapour était, non seulement le pôle de concentration exclusif des capitaux qui ont permis le financement de l'exploitation agricole de Johor, mais restait également le cœur de la politique du sultanat de Johor, lieu de résidence du Temenggong, que ce soit Temenggong Abdul Rahman, l'architecte de la prise du pouvoir malais, ou son fils Temenggong Ibrahim. La perte de pouvoir politique et la paupérisation du sultan Hussein se sont accélérées et l'ont poussé à élire domicile à Malacca, fuyant les nombreuses humiliations dont il a été l'objet au cours de son « règne » à Singapour. Le transfert du pouvoir politique de Singapour vers Johor ne s'est effectué que vers la fin du XIX^e siècle avec Abu Baker, le fils de Temenggong Ibrahim.

La modernisation de Johor

Bien qu'installés à Singapour, les intérêts économiques des Temenggong allaient bien au-delà de cet espace et aspiraient à détenir l'autorité souveraine de Johor. Pour ce faire, ils ont tiré profit de la paupérisation et du manque total de pouvoir du sultan Hussein et de son successeur, Ali. D'abord, le sultan fantôme des Temenggong et des Anglais était financièrement dépendant de ces derniers et faisait l'objet de diverses humiliations d'ordre économique, puis moral. En effet, son dernier domaine d'autorité concernant les traditions malaises (*adat resam*) était contesté (Trocki, 2007). Son successeur, le sultan Ali, pourtant sultan de droit, a hérité d'un titre qui n'était plus reconnu que par les

Néerlandais. De retour dans le Sud de la péninsule, il a signé un traité avec les Temenggong en 1855, dont la seule contrepartie semble être financière. Bien que le sultan Ali ait été reconnu sultan par les Temenggong et les Britanniques et ait disposé d'une rente confortable, il a renoncé à l'hérédité de son titre et abandonné toute souveraineté de Johor au profit de Temenggong Ibrahim et de ses descendants. Dans les faits, Temenggong Ibrahim est donc devenu l'unique chef d'État malais de Johor, établissant ainsi la dynastie des Temenggong, toujours en place jusqu'à présent.

Ainsi, au milieu du XIX^e siècle, Johor possédait une élite dotée d'une souveraineté politique, de relations commerciales et de fonds financiers suffisamment importants pour développer le Sud de la péninsule et transformer en 1866 la petite ville de Tanjung Puteri⁷, stratégiquement située juste en face de Singapour, en une nouvelle capitale, Johor Bahru⁸. Ce développement économique et administratif marque le début d'un déplacement du pouvoir malais de Singapour vers Johor Bahru mené par Temenggong Abu Bakar, connu comme le « père de la modernisation de Johor ». Portant d'abord le titre de maharaja, puis de sultan de Johor, il bénéficiait d'une autorité politique et d'une éducation moderne. En effet, inspiré par les méthodes d'administration britanniques, il a mis en place plusieurs départements chargés de la sécurité (police et armée), de la justice religieuse et civile, du fonctionnement de l'État (service public, trésorerie, audit), et de l'éducation. Les Britanniques étaient partagés concernant Abu Bakar, les uns lui reconnaissant les qualités d'un souverain « éclairé » figurant parmi les plus éduqués et intelligents des interlocuteurs malais tandis que, pour d'autres, il s'agissait d'une « créature de l'Angleterre » façonnée pour servir leurs intérêts coloniaux⁹. Les entreprises administratives et la poursuite de l'expansion agricole ont néanmoins permis au sultan Abu Bakar d'entretenir de bonnes relations avec les administrateurs britanniques, d'obtenir pour Johor un statut de protectorat, évitant la présence d'un gouverneur colonial et donc une annexion pure et simple (Trocki, 2006).

⁷ *Tanjung Puteri* signifie « Princesse du Cap » en malais.

⁸ *Johor Bahru* signifie « Nouvelle Johor » en malais.

⁹ Robert Meade's minute to Lucas, 22 mai 1885, CO 273/138, cité par Constance M. Turnbull, 2009, « British Colonialism and the Making of the Modern Johor Monarchy », *Indonesia and the Malay World*, vol. 37, n° 109, p. 227-248.

Cependant, la fin du règne d'Abu Bakar est marquée par une prise d'indépendance allant à l'encontre de l'accord tacite passé avec les Britanniques : la rédaction d'une constitution (une première en Malaya), rédigée par des avocats anglais, illustre la modernité du Sultan. Non seulement la Constitution prévoit la mise en place d'un Conseil composé de Malais et d'entrepreneurs anglais, mais surtout, l'illégalité de toute reddition de Johor en cas de conquête ou de colonisation. Son successeur Temenggong Ibrahim n'a pas réussi à éviter l'installation d'un *Resident* (l'équivalent d'un gouverneur colonial) en 1914 et Johor est donc devenu le dernier territoire malais sous domination britannique et dont le statut était similaire aux autres États malais non fédérés. La perte de pouvoir du Sultan a été quasi totale, ne conservant de l'autorité que dans les affaires concernant l'*adat*. Toutefois, Johor est reconnu en Malaisie pour avoir été le dernier territoire malais à avoir gardé une certaine autonomie.

Les paysages productifs de Johor

Dans le contexte de Johor et de Singapour, il est possible de faire le lien entre l'économie d'exploitation et d'exportation du projet colonial avec la formation de paysages opérationnels de l'urbanisation.

D'abord, les Britanniques ont construit les ports de la Malaisie comme les pièces maîtresses de l'économie coloniale et on en comptait trois principaux : Singapour, Penang, et Malacca. L'économie de Singapour était déjà mondiale au XIX^e siècle. Les importations concernaient principalement trois types de marchés : les denrées alimentaires venues du reste de l'Asie, les armes et les biens manufacturés venus d'Europe et d'Australie, et l'opium venu de Chine. Les exportations concernaient la revente d'armes, d'opium, et de biens manufacturés vers le reste de l'Asie, et du gambier vers l'Europe et l'Asie (McNair, Walker et Knight, 1872). Le port de Singapour s'est donc construit sur ce modèle de plaque tournante du commerce diffusant des biens de consommation dans sa région et reliant le continent à l'Europe. Le port de Keppel Harbour est quant à lui au cœur du centre-ville et devient le paysage emblématique de ces réseaux d'import et d'export, faisant face aux établissements bancaires. Encore aujourd'hui, les liens entre logistique et finance se remarquent dans le paysage

puisque le port de conteneurs ultramoderne longe Keppel Viaduct entre HarbourFront et Marina Bay qui sont des quartiers commerciaux et d'affaires.

Le centre-ville s'était tellement étendu qu'il amena les autorités britanniques et malaises à organiser un exode agricole vers les terres non exploitées de Johor. Il était devenu en effet plus rentable d'utiliser l'espace restreint de Singapour pour la manufacture et les habitations plutôt que pour l'agriculture.

La transformation de Johor, dont le paysage a été bouleversé, d'une jungle quasiment pas peuplée à un front pionnier de l'agriculture de rente, s'est faite selon des logiques qui découlaient directement du capitalisme. Les rouages du fonctionnement économique n'étaient pas directement localisés à Johor mais se situaient au cœur du quartier des affaires et du port de Singapour. L'établissement d'une exploitation selon le système du *kangchu* était fondé sur un système de recrutement de main-d'œuvre qui profitait du marché international du travail. Ainsi, des agences de recrutement tenues par des Chinois facilitaient une migration venue de Chine, tandis que les Indiens étaient transportés directement par la Compagnie des Indes. Cette immigration de masse, nécessaire à l'exploitation, était approuvée par les Malais et souvent organisée par les Britanniques. Enfin, une fois récoltées ou extraites selon les cas, les ressources étaient acheminées vers leurs marchés de consommateurs, soit en Asie, soit en Europe. Le confort financier issu de cette agriculture de rente n'a pas uniquement servi à la construction de palais ou au maintien du mode de vie luxueux de la noblesse malaise de Johor, bien au contraire. S'étant entourés des meilleurs avocats britanniques de Singapour, les Temenggong ont pu négocier avec les Chinois, mais surtout avec les Britanniques, et ce, en suivant leurs codes et leurs règles. De plus, de nombreuses écoles et des services publics ont été mis en place (Trocki, 2007).

Les territoires de l'agriculture de rente de Johor au XIX^e siècle correspondaient donc déjà au concept décrit par Neil Brenner dans le cadre du paradigme de l'urbanisation planétaire. En effet, ces espaces pionniers constituaient un des paysages opérationnels de Singapour puisqu'ils ont contribué à son expansion en termes spatial et économique et à la modernisation de Johor, y compris de sa capitale Johor Bahru. Enfin, Johor et Singapour, dans ce qu'ils

représentent d'urbain et de rural, peuvent aussi être considérés comme des paysages ayant opérationnalisé la colonisation de la Malaisie.

Séparations politiques et unions économiques entre Johor et Singapour

Les indépendances politiques

La seconde moitié du XX^e siècle a été marquée par un changement de direction des entreprises coloniales européennes. Tout d'abord, la pression des nationalismes des territoires colonisés apporte une critique cinglante du modèle colonial. Cette dernière est notamment portée par de véritables icônes de l'autodétermination des peuples, tels que Gandhi, Nasser et Soekarno. Ensuite, les États-Unis, sortis vainqueurs de la Seconde Guerre mondiale, assument une position interventionniste et s'opposent à la continuité des empires coloniaux. Enfin, en Asie du Sud-Est, l'autorité britannique a été largement érodée, ses officiers humiliés lors de l'occupation japonaise de Singapour et de la Malaya entre 1942 et 1945. L'exposition permanente du musée national de Singapour montre à quel point cette période a été difficile pour les résidents qui ont souffert du manque d'approvisionnement en provenance de Johor, en eau et en nourriture notamment.

Le retour de l'administration britannique en Malaya et à Singapour après la Seconde Guerre mondiale ne relevait pas du même projet colonial qu'auparavant puisqu'il s'agissait en réalité d'une transition vers l'indépendance et d'une période de négociation entre les différents interlocuteurs présents : les Malais, considérés comme autochtones, et les descendants des immigrants chinois et indiens. Les questions ethnique et démographique étaient en effet au cœur du processus d'indépendance, de fusion, puis de séparation entre la péninsule et l'île de Singapour. En effet, alors que les Malais s'opposaient à une Malaya multiethnique et multiconfessionnelle, les Britanniques soutenaient au contraire l'accession à la nationalité des Chinois et des Indiens. Une première séparation territoriale a eu lieu entre 1946 et 1948 lorsque la formation de l'Union malaise, réunissant l'ensemble des sultanats de la péninsule et les deux

établissements du détroit (Penang et Malacca), n'a pas pris en compte Singapour. Vécue comme contre nature côté Singapourien, cette séparation s'est répétée avec la constitution de la Fédération de Malaya de 1948 à 1963, au cours de laquelle la Malaya est devenue indépendante en 1957.

Lee Kuan Yew, le charismatique leader politique de Singapour, a œuvré en faveur de la réunification entre l'île et la péninsule afin d'accéder à l'indépendance, et a engagé des négociations avec le Premier ministre de la Malaya, Tunku Abdul Rahman. Bien que les deux hommes aient eu en commun un combat anticommuniste, il y avait néanmoins une crainte que la fusion avec Singapour n'entraîne un déséquilibre ethnique qui remette en question la prédominance politique malaise en Malaya et donc une domination chinoise (Kamarulnizam *in* Shiraishi, 2008). Afin de pallier la question raciale et de conserver la supériorité numérique malaise, la solution de la « Grande Malaisie » est avancée, incluant les territoires de Bornéo du Nord (Sarawak), Sabah et Brunei, majoritairement peuplés de Malais. En 1963, Singapour est politiquement réunifiée avec la péninsule, et forme avec Sarawak et Sabah la Fédération de la Malaisie. Cependant, Lee Kuan Yew s'est immédiatement présenté comme un leader malaisien exprimant ouvertement ses ambitions et contestant la politique *pro-bumiputra*¹⁰. Il a d'abord formé une alliance entre les partis politiques non malais afin de peser politiquement. Cette alliance politique a été conspuée pour avoir critiqué le découpage électoral qui surreprésentait (et surreprésente toujours) à la Dewan Rakyat (Conseil du peuple, équivalent de l'Assemblée populaire) les zones rurales, plus peuplées par des Malais, contrairement aux zones métropolitaines principalement chinoises (Heng, 1988). Ensuite, il a été l'instigateur de la campagne intitulée « Malaisie malaisienne » (« *Malaysian Malaysia* »), qui formulait une critique virulente contre la discrimination positive accordant de multiples avantages aux Malais. Cette réunification n'aura ainsi duré que deux ans puisque Singapour est expulsé de la Malaisie en 1965, séparant l'île de son hinterland historique.

¹⁰ Le terme *bumiputra* signifie littéralement « fils du sol » en malais, il désigne les Malais, considérés comme les habitants de droit en Malaisie en opposition aux Malaisiens principalement issus de l'immigration chinoise et indienne.

Depuis lors, les relations entre les dirigeants malaisiens et singapouriens sont restées pacifiques, mais elles sont loin d'être fluides. Les disputes qui émergent régulièrement indiquent que les deux pays sont partagés entre méfiance, compétition, négociations, renégociations contestées, etc. Deux événements en ont particulièrement témoigné. Entre les années 1980 et 2008, une dispute concernant la souveraineté de l'îlot de Pedra Branca (aussi appelée Pulau Batu Puteh) et des îlots de Middle Rocks et South Ledge s'est finalement réglée devant la Cour internationale de Justice¹¹. Plus qu'une simple anecdote, la question de la souveraineté de ces rochers est devenue quasi ubuesque et illustre l'imbrication historique de ces deux pays. Autre exemple, la route (appelée « Causeway ») reliant Singapour et Johor depuis 1923 est régulièrement au centre d'une polémique concernant les frais d'entrée des véhicules, de sorte que si l'un des pays décide d'augmenter les tarifs, l'autre rend la pareille¹². Cette « guerre » des tarifs douaniers, qui tient les journaux en haleine, traduit une tension qui est évidemment contre-productive, puisque les seuls perdants sont les usagers, notamment les milliers de personnes habitant à Johor et travaillant à Singapour. Cette scission politique révèle une évidente codépendance entre deux territoires qui sont obligés de composer ensemble malgré leurs différends. Dans le domaine économique, par contre, le pragmatisme règne, les deux pays étant des partenaires très proches.

L'intégration régionale à travers le triangle de croissance et le corridor de développement

Malgré les tensions culturelles et politiques qui continuent à émerger, l'Indonésie, la Malaisie et Singapour entretiennent des relations économiques importantes, notamment dans les secteurs industriels et touristiques. Cette intégration économique a d'abord été institutionnalisée à travers les triangles de croissances. Les écarts de développement, la proximité géographique, l'héritage historique et les liens socioculturels ont fait de ce partenariat un jalon

¹¹ Richard Yeo, « Pedra Branca goes to S'pore », *The New Paper*, 25 mai 2008, p. 12.

¹² Pearl Lee, « Singapore will match Malaysia's new Causeway tolls, says LTA », *The Straits Times*, 28 juillet 2014.

stratégique de la politique industrielle, économique et diplomatique de Singapour (cf. encadré 2).

**Le Premier ministre Lee Hsien Loong,
à propos des liens entre Johor et Singapour dans le cadre de l'IMS-GT**

« Le partenariat économique entre Singapour et Johor est établi depuis de longue date. Néanmoins, ces dernières années témoignent d'une augmentation spectaculaire dans le domaine des relations économiques, et des efforts sans précédent déployés par les autorités des deux côtés pour promouvoir ces échanges. Le gouvernement de l'État de Johor a encouragé de manière active les investissements, les développements immobiliers, et le tourisme à Johor. Les intérêts commerciaux des deux côtés se sont réunis au sein d'un conseil d'affaires [Joint Business Council], afin d'explorer davantage d'opportunités de joint-ventures, ainsi que d'identifier les obstacles et les problèmes qui peuvent être résolus. J'ai assisté à la première réunion du conseil avec le *Menteri Besar* [Premier ministre d'un État fédéré], quand elle a eu lieu en 1989. Le *Menteri Besar* a personnellement conduit plusieurs missions à Singapour pour encourager des compagnies à s'installer à Johor. L'Association des industriels de Singapour [Singapore Manufacturers Association] organise régulièrement des missions à Johor pour ses membres.

Ainsi, même en l'absence d'un accord formel entre États souverains, les liens Singapour-Johor ont prospéré. Johor reste l'une des destinations les plus populaires pour les touristes de Singapour, ainsi que pour les investissements singapouriens. Les week-ends, les voitures singapouriennes sont plus nombreuses que les voitures malaisiennes à Desaru [banlieue aisée de Johor Bahru], et c'est aussi probablement le cas des terrains de golf qui ont poussé un peu partout à Johor. Entre 1990 et 1993, les compagnies singapouriennes ont investi plus de 1,5 milliard de ringgits (300 millions d'euros) à Johor, et ont créé plus de 37 000 emplois. Singapour y est constamment classé comme le deuxième plus grand créateur d'emplois et investisseur étranger.

Quand le *Second Link*¹³ sera complété à la fin 1997, j'anticipe encore plus d'entreprises singapouriennes et de week-ends en famille à Johor. Cela va ouvrir de nouveaux lieux de développement et créer de nombreuses opportunités pour la population et les affaires à Johor.

¹³ La seconde route reliant Singapour et Johor.

[...]

La signature de mémorandums d'entente sur l'IMS-GT [l'Indonesia Malaysia Singapore-Growth Triangle]¹⁴ signalera clairement aux hommes d'affaires que les gouvernements de Singapour, de l'Indonésie et de la Malaisie soutiennent totalement le triangle de croissance et qu'ils travailleront ensemble pour promouvoir et faciliter les liens commerciaux transfrontaliers. En exploitant les complémentarités entre Singapour, l'Indonésie et la Malaisie, nous gagnerons un avantage concurrentiel pour nos exportations. Le mémorandum d'entente sera une plateforme pour une coordination rapprochée entre les trois pays participants et pour aider la région du SIJORI à rester compétitive ».

Extrait du discours du Vice-Premier ministre Lee Hsien Loong lors de la signature du mémorandum d'entente de l'IMS-GT, 17 décembre 1994, Johor Bahru¹⁵.

Ce discours est central dans la mesure où l'on observe bien qu'au-delà des mésententes entre la Malaisie et Singapour, le dialogue économique et les relations cordiales avec Johor étaient et demeurent une nécessité. Les pouvoirs publics ont en effet joué un rôle important de promotion et de liaison parmi les entrepreneurs des deux côtés de la frontière. Au-delà des aspects évidemment économiques, Lee Hsien Loong fait également référence à l'intégration sociale de Johor dans les pratiques des Singapouriens. En effet, l'IMS-GT a aussi été un cadre dans lequel le tourisme de masse a bénéficié de larges investissements répondant à une forte demande dans les domaines sportif, balnéaire, médical, commercial, etc. En effet, les avantages comparatifs incitent volontiers les entreprises à délocaliser et les particuliers à consommer au sein des territoires voisins de Johor, en Malaisie, et de Riau, en Indonésie. Les liens de Singapour avec Johor sont particulièrement privilégiés puisque la séparation naturelle du détroit de Tebrau, large d'un kilomètre, est un obstacle qui a été contourné à deux endroits. D'abord, depuis 1923, le centre-ville de Johor Bahru et Woodlands, au nord de Singapour, sont reliés par la Causeway. Ensuite,

¹⁴ Le triangle de croissance formé par l'Indonésie, la Malaisie et Singapour (abordé plus en détail dans le troisième chapitre).

¹⁵ L'ensemble du discours en version originale anglaise est disponible au lien : (<http://www.nas.gov.sg/archivesonline/data/pdfdoc/lhl19941217s.pdf>).

depuis 1998, un deuxième axe routier, le Tuas Second Link relie la partie occidentale de Singapour à Nusajaya, la banlieue bourgeoise de la région métropolitaine de Johor Bahru (cf. illustration 1). Ces deux infrastructures ont permis le développement d'une conurbation où des centaines de milliers de personnes traversent la frontière tous les jours, un phénomène qui s'amplifie davantage pendant les week-ends et les vacances scolaires (Sparke *et al.*, 2004). En effet, au début des années 2010, le gouvernement singapourien a estimé qu'entre 80 000 et 100 000 véhicules traversaient la frontière chaque jour¹⁶. Ceci a entraîné un développement économique en grande partie basé sur les pratiques sociales et le fort pouvoir d'achat des Singapouriens, contribuant ainsi à la formation d'un paysage « à la singapourienne ». La multiplication des terrains de golf, des lotissements résidentiels privés (*gated communities*), condominiums, des cliniques ultramodernes, des zones commerciales disposant de grandes marques (le Johor Premium Outlet, par exemple), des écoles et universités privées internationales, etc., parsèment le sud de Johor depuis la fin des années 1990. Les créations d'emplois, la construction de nouvelles infrastructures, et la manne financière des consommateurs singapouriens sont des éléments positifs pour Johor. Toutefois, loin du discours politique harmonieux ayant entouré l'IMS-GT, Johor est un exemple pertinent puisque les pratiques de la société singapourienne se sont détournées progressivement de Johor Bahru et se sont concentrées sur des espaces bien spécifiques. En effet, lorsque l'on se rend au sud de Johor, force est de constater qu'il existe la formation d'îlots singapouriens, dont les infrastructures sont très bien connectées à la cité-État, mais dont les pratiques sont spatialement et socialement fragmentées du reste de Johor. Les banlieues chics à l'ouest de Johor Bahru, reliées à Singapour par le Second Link, sont en réalité des quartiers habités principalement par des actifs ou des retraités singapouriens.

Cette situation rappelle évidemment les recherches ayant relié les assemblages territoriaux à une « fragmentation » territoriale au sein des triangles de croissance (Ong, 2000). En termes de géographie économique et politique, les chercheurs ont mis en évidence qu'au-delà des discours insistant sur les

¹⁶ Alvin Chua, 2009, « The Causeway », Singapour, National Library Board, (<http://eresources.nlb.gov.sg/>).

Illustration 3 — La ville nouvelle de Nusajaya :
terrain de golf au sein d'une communauté fermée luxueuse
Horizon Hill, Iskandar Puteri, Johor, 2013.

complémentarités et les bénéfices mutuels, l'IMS-GT a été une occasion pour les États de mener des politiques ultralibérales. Ces territoires « spéciaux » ont été choisis et assemblés afin de constituer un socle solide pour faire face à la compétitivité accrue et la mobilité des capitaux dans un environnement économique mondialisé. Ainsi, les triangles de croissance sont une illustration du processus de réassemblage des échelles organisées par les États¹⁷. Ces derniers établissent de nouveaux cadres territoriaux transfrontaliers qui se superposent aux États-nations et forment un assemblage complexe de plusieurs échelles. Cependant, les recherches ont montré qu'en pratique, le triangle de croissance était fondé sur des principes éloignés de la vision harmonieuse présentée par les discours politiques. En effet, cet assemblage ne repose pas seulement sur une exploitation des avantages comparatifs et une montée en gamme de l'économie singapourienne, puisqu'il s'agit aussi de la création de territoires où l'État a cédé une autorité quasi totale aux entreprises au nom du développement ; c'est notamment le cas dans la partie indonésienne du triangle. De fait, l'attractivité

¹⁷ Voir l'article de Neil Brenner dans lequel il détaille la théorie des assemblages territoriaux en géographie (1998).

de ces territoires n'est pas uniquement économique, elle est également institutionnelle. En conséquence, les entreprises bénéficient d'un panel attractif : une main-d'œuvre au rabais, une législation avantageuse, un Code du travail quasi inexistant, et un ensemble d'infrastructures prévues et financées par les États. Par ailleurs, en termes de géographie sociale, l'inégalité du développement n'est pas limitée aux relations hiérarchiques entre Singapour et ses homologues, mais est également observable au sein même des segments du triangle¹⁸.

D'une manière plutôt positive, le gouvernement malaisien a pleinement soutenu l'IMS-GT, y voyant un moyen d'étendre le développement au-delà des frontières du Selangor et d'effectuer une montée en gamme de l'économie de Johor. Ainsi, ce projet s'inscrit dans la dynamique de décentralisation de l'économie malaisienne, mais celle-ci reste bancaire puisqu'elle est également recentralisée à Johor et non à l'échelle nationale. En effet, en complément d'une main-d'œuvre et de terrains bon marché pour les industries singapouriennes, Johor tente de tirer profit des défis difficiles à surmonter pour Singapour : la montée en flèche du coût de la vie et de l'immobilier. Face à l'une des villes les plus chères du monde, en compétition avec les grandes métropoles mondiales, Johor se présente comme une alternative pour les classes moyennes, les startups et les petites entreprises. L'IMS-GT semble donc fournir à Singapour un cadre institutionnel afin d'élargir l'imbrication économique au-delà de la région métropolitaine de Johor Bahru pour l'étendre à Johor.

Parallèlement, Johor bénéficie du cadre institutionnel et politique du grand projet Iskandar Malaysia pour structurer le développement économique et tirer le plus possible parti de sa position stratégique (Delfolie, Fau, Lafaye de Micheaux, 2016). Il semblerait que le Multimédia Super Corridor (MSC), une zone économique spéciale implantée dans la vallée de Klang et soutenant le développement du Selangor, est un modèle qui a été transposé au sud de Johor. Iskandar Malaysia¹⁹ (IM) est un corridor de développement créé en 2006,

¹⁸ Voir les études de Grundy-Warr, Peachey et Perry (1999) et de Bunnell, Muzaini et Sidaway (2006) qui s'intéressent aux déséquilibres concernant la branche indonésienne du triangle de croissance (voir chapitre II).

¹⁹ À sa création, Iskandar Malaysia portait le nom de South Johor Economic Region (SJER), puis Iskandar Development Region (IDR).

financé et géré par Kazanah Nasional Berhad, le fonds souverain de Malaisie. Sous l'égide d'Iskandar Malaysia, le gouvernement coordonne les plans d'urbanismes, les avantages fiscaux, et promeut l'implantation d'entreprises et les investissements étrangers au sein d'un espace qui dépasse la région métropolitaine de Johor Bahru. Afin d'attirer des investissements directs étrangers (IDE) et les délocalisations des secteurs secondaires et tertiaires, le gouvernement malaisien a concédé nombre d'avantages.

Comme dans toute zone économique spéciale, des mesures permettant les réductions fiscales et la mise à disposition de locaux professionnels et de terrains à prix réduits, voire parfois dérisoires, ont été mises en place. Cependant, et ceci interpelle dans le cas de la Malaisie, certains territoires obtiennent des dérogations concernant les règles de discrimination favorables aux Malais. Parmi ces règles censées garantir l'équilibre économique entre Chinois et Malais, deux se distinguent : d'un côté, une politique des quotas d'employés malais et, de l'autre, l'imposition d'un partenaire malais ayant pour but l'équité financière dans une entreprise. Cette politique « *pro-bumiputra* » en faveur des Malais contredit néanmoins les fondements même du libéralisme économique et est difficilement compatible avec une concurrence mondiale (Bunnell et Coe, 2005). Les projets comme le MSC et Iskandar Malaysia proposent ainsi un compromis afin de rester attractif à l'échelle mondiale en proposant des « poches » de libre marché soutenues par l'État, et ce, sans froisser un électorat malais désireux de conserver ses privilèges.

De plus, Iskandar Malaysia, tout comme Kuala Lumpur City Center (KLCC) et le MSC, fournit tout un panel d'équipements et d'infrastructures afin d'attirer des investisseurs et des travailleurs qualifiés. Un nouvel aéroport international (Senai), des plateformes logistiques portuaires et aéroportuaires compétitives, de nouvelles villes, des communautés fermées, des condominiums modernes, des attractions touristiques et commerciales, ont été construits. Cependant, bien qu'Iskandar Malaysia se veuille moderne et fasse preuve d'un relâchement de sa politique *pro-bumiputra*, ce projet illustre également un tournant dans l'influence de l'islam dans la vie politique en Malaisie et une affirmation culturelle forte du caractère malais de Johor.

Deux villes face à face : une conurbation ou une juxtaposition ?

L'espace transfrontalier entre Johor et Singapour est marqué par des différences évidentes en termes de paysages et de niveau socioéconomique. Rizzo et Glasson (2011) et Rizzo et Khan (2013) se sont fondés sur ces différences afin d'objecter que la conurbation se limitait à la région métropolitaine de Johor Bahru et n'incluait pas Singapour. L'un des principaux critères reposait sur la discontinuité du paysage urbain et des modalités de transports.

Le centre financier de Singapour (Raffles Place, au sud) et le centre-ville de Johor Bahru illustrent évidemment les différences de développement. En effet, alors que Singapour est propre et organisée, Johor Bahru est à l'opposé. Le centre-ville reste fragilisé par des crues subites et tente depuis des années de renouveler un paysage urbain constitué de centres commerciaux modernes juxtaposés à des *shophouses* délabrées. Ensuite, les politiques de transport ne sont pas coordonnées. En effet, si, à Singapour, les transports publics sont très développés – l'achat d'une voiture étant d'ailleurs inabordable pour les classes moyennes –, la situation s'inverse à Johor qui, malgré quelques améliorations sous l'égide d'Iskandar Malaysia, est loin d'avoir un système de bus fiable. Ainsi, après s'être arrêtés à la frontière, certains bus singapouriens déposent les passagers au centre-ville de Johor Bahru ou à la gare routière de Larkin, après quoi les usagers doivent se déplacer en taxi. Les flux ne sont donc pas fluides, surtout au moment des heures de pointe. Enfin, contrairement à Singapour qui est un espace limité et dense, Johor bénéficie au contraire d'un espace lui permettant de s'étaler et de former une métropole très élargie. Au sein de cet espace réduit, le gouvernement singapourien a pu exercer un contrôle strict de la population et instauré un sentiment de sécurité (police, caméras de surveillance, justice sévère, délation encouragée, et surtout de lourdes amendes). À l'opposé, Johor ne bénéficie pas d'une telle réputation puisque le sentiment d'insécurité est bien réel, n'en déplaise aux autorités malaisiennes²⁰. Les crimes sont régulièrement relayés dans les médias, et la police de Johor est perçue comme

²⁰ Des tensions ont, en effet, émergé en 1997 après un commentaire de Lee Kuan Yew soulignant la « notoriété de Johor concernant les fusillades, les vols avec agression et les vols de voiture ». Il s'est ensuite excusé face à l'indignation des Malaisiens ; à ce propos, voir : « Lee Kuan Yew : an apology », *The Economist*, 22 mars 1997, p. 39.

corrompue et pratiquant de l'extorsion auprès des conducteurs singapouriens. Bien qu'il n'existe pas de données statistiques sur ce sujet, la criminalité est souvent citée par certains Singapouriens comme un élément dissuasif les empêchant de se rendre à Johor. En conséquence, afin de rester attractif pour une clientèle singapourienne exigeante, le secteur privé a pallié ces faiblesses en proposant de nombreuses « communautés fermées » (condominiums et lotissements pavillonnaires sécurisés) ressemblant beaucoup aux quartiers résidentiels de Singapour (tels que Nusajaya, par exemple). Les zones touristiques telles que les fermes de l'agrotourisme dont il est question dans les troisième et quatrième chapitres, ainsi que les parcs d'attractions comme Lego Land ou Hello Kitty Town, sont également des terrains bien délimités et fermés par des enceintes qui confortent les Singapouriens dans leur recherche d'espaces sécurisés.

L'approche des auteurs qui questionnent la conurbation de Singapour-Johor est centrée sur la ville elle-même et éclipse les pratiques spatiales qui relient ces deux villes. Du point de vue de la théorie, le terme même de conurbation s'inscrit dans la tradition des études urbaines qui se concentrent sur le paysage et l'espace de la ville sans tenir compte des pratiques situées en dehors de celle-ci. Or, il est possible d'objecter que ce sont ces différentiels qui ont motivé la constitution de l'IMS-GT, de même que les milliers de Singapouriens qui franchissent la frontière chaque jour ou chaque week-end ; chacun(e) à leur manière influence l'émergence de pratiques transfrontalières. Singapour fournit des équipements et des opportunités qui relèvent d'une ville mondiale, importants pour les habitants de Johor qui traversent le détroit régulièrement : des emplois dans les services, une éducation et une recherche réputées de qualité, des loisirs, un aéroport international mieux connecté que celui de Johor, etc. Tandis que Johor profite de son différentiel bien au-delà du débordement industriel de Singapour. Des projets qui s'inscrivent en partie dans Iskandar Malaysia soutiennent le développement de Johor et tentent de diversifier l'économie, d'attirer la consommation des Singapouriens dans les secteurs du loisir, de l'hôtellerie et de la restauration, etc. Cette complémentarité entre Johor et Singapour alimente des pratiques qui sont en majorité localisées à Johor Bahru, mais qui vont bien au-delà de la région métropolitaine.

Géographie critique de l'urbanisation en Asie du Sud-Est

Ce deuxième chapitre pose les fondations épistémologiques de cette recherche et s'intéresse au sujet des paysages opérationnels de l'urbanisation. Il s'agit également de contribuer à l'hypothèse de l'urbanisation planétaire en questionnant ses lacunes théoriques, notamment le concept du paysage tel qu'il a été étudié dans le domaine de la géographie humaine et culturelle.

Certains chercheurs spécialistes de l'Asie du Sud-Est ont abordé la question de l'extension urbaine au-delà des paysages de la ville, notamment en s'intéressant aux pratiques sociales et touristiques (Bunnell, Muzaini et Sidaway, 2006 ; Bunnell, Parthasarathy et Thompson, 2013 ; Jones, 1997 ; Thompson, 2002, 2004, 2007). De telles études apportent des perspectives peu conventionnelles et non axées sur les villes pour traiter et étendre les terrains de l'urbanisation. Ces travaux font écho aux recherches théoriques qui émergent depuis quelques années et tentent de dissocier l'urbain de la ville afin d'élargir le champ des études urbaines. En effet, les études sur l'urbanisation planétaire revisitent les thèses d'Henri Lefebvre et tentent de mettre en évidence l'« explosion » et l'« implosion » de l'urbanisation à une échelle planétaire (Brenner, 2000, 2014 ; Brenner et Schmid, 2014, 2015 ; Merrifield, 2013a, 2013b ; Brenner et Katsikis, 2020).

Les paysages de l'urbanisation planétaire

Le principal enjeu des études urbaines n'est pas contemporain et avait déjà été exposé par Henri Lefebvre à partir de la fin des années 1960. Selon lui, l'étude urbaine devait sortir des catégories morphologiques, des formes spatiales, du lieu en lui-même, pour mettre l'accent sur les processus historiques, politiques, et sociologiques qui se reflètent dans l'espace.

Afin de conceptualiser ces espaces qui sont urbains, mais qui ne ressemblent pas au mythe de l'urbain, Lefebvre développe le concept de « tissu urbain » et en donne la définition suivante :

« Le *tissu urbain* prolifère, s'étend, corrode les résidus de la vie agraire. Ces mots "le tissu urbain" ne désignent pas de façon étroite le domaine du bâti dans les villes, mais l'ensemble des manifestations de la prédominance de la ville sur la campagne. Dans cette acception, une résidence secondaire, une autoroute, un supermarché en pleine campagne, font partie du tissu urbain » (Lefebvre, 1970a : 10).

Compte tenu de la façon dont l'industrialisation, le capitalisme, et la mondialisation ont conduit à la dissolution de l'urbanisation, les chercheurs impliqués dans les thèmes de l'urbanisation planétaire proposent de recentrer le débat sur les processus de construction du tissu urbain étendu, plutôt que sur la morphologie même des lieux de l'urbanisation (Brenner, 2014 ; Brenner et Schmid, 2014, 2015). Neil Brenner (2014 : 20) s'appuie sur cette vision lefebvrerie de l'urbain pour développer la notion de « paysage opérationnel » (« operational landscape »), c'est-à-dire une « conceptualisation de l'empreinte et de l'opérationnalité des processus urbains sur le paysage planétaire ²¹ » (Brenner, 2014 : 15). L'auteur a étendu la notion d'espaces fonctionnels en faisant valoir que les paysages opérationnels faisaient partie intégrante du tissu urbain planétaire. Véritable outil théorique et empirique, le paysage opérationnel permet d'aller au-delà des idéologies spatiales en s'intéressant aux externalités du capitalisme et de l'industrialisation, permettant ainsi d'étendre la compré-

²¹ « Conceptualizing the imprint and operability of urban processes on the planetary landscape ».

hension de l'urbain. Certaines de ces fonctions, sont déjà abordées par de nombreux chercheurs, notamment les espaces résidentiels de la « rurbanisation », par exemple, l'industrie agroalimentaire et les espaces industriels et logistiques. Cependant, l'urbanisation planétaire propose d'aborder des espaces non conventionnels qui sont traditionnellement et idéologiquement dissociés de l'urbanisation alors qu'ils font partie intégrante des pratiques urbaines. Cette approche est centrale dans cette recherche qui se concentre sur l'extension des terrains de l'urbanisation au-delà de la région métropolitaine de Johor Bahru et dont les paysages sont traditionnellement associés au rural.

Deux axes d'études complémentaires proposent d'aborder l'urbain selon cette « nouvelle » grille d'analyse. En premier lieu, il s'agit de dissocier l'urbain des unités spatiales (la ville, la banlieue, le cluster, etc.) et les paysages qui y sont associés. En second lieu, Brenner propose de saisir l'ampleur de l'urbanisation au-delà des villes en analysant les « paysages opérationnels » et les fonctions multiples et interdépendantes des lieux permettant le fonctionnement de l'urbanisation, de l'industrialisation et du capitalisme.

Ces terrains de l'urbanisation étendue peuvent assumer diverses fonctions illustrées par quelques exemples non exhaustifs mais volontairement extrêmes par leur éloignement avec les images traditionnellement associées à l'urbain :

- des fonctions d'approvisionnement en matières premières : les océans, les déserts, les forêts, les zones d'extraction isolées ;
- des fonctions de transports et de communications : les océans, les airs, l'espace (satellites, agences spatiales) ;
- des fonctions de recherche : des centres de recherche établis dans divers sites dans le monde, y compris dans des zones climatiques extrêmes et peu ou pas peuplées comme les pôles ;
- des fonctions de production : industries légères, lourdes, et agricoles.

L'une des contributions théoriques de cette recherche est de positionner et d'explorer d'autres perceptions du concept de « paysage » afin d'enrichir les problématiques de ce paradigme. Une illustration pertinente de cette perception est visible sur la couverture de l'ouvrage *Implosions/Explosions* (Brenner, 2014)

qui reproduit une photographie aérienne du paysage de l'exploitation des sables bitumineux de l'Alberta au Canada. L'image est on ne peut plus négative puisque ces installations industrielles sont évidemment désastreuses pour le paysage et l'environnement. Au-delà de la représentation imagée, l'analyse du paysage opérationnel est constamment associée au caractère destructeur du capitalisme, de l'industrialisation et de l'urbanisation. Quelques références à l'association entre le paysage opérationnel et la destruction environnementale nous sont ainsi données par Brenner (2014 : 26) : « certaines des cicatrices industrielles les plus horribles sur les paysages » ; « paysages de l'extraction des ressources industrialisés et de la destruction de l'environnement » ; « le spectre de la destruction écologique à travers le monde » ; « en voyant les paysages opérationnels socialement et écologiquement désastreux de l'urbanisation – Lefebvre aurait pu les décrire comme une forme de « terricide » – qui sont forgés à une échelle véritablement colossale pour soutenir et reproduire la vie urbaine dans le cadre du capitalisme du début du XXI^e siècle ». Bien que l'on y devine la présence d'ouvriers, les paysages représentant l'explosion de l'urbanisation planétaire sont systématiquement déserts et apparaissent comme produits uniquement par les agents du capitalisme et de l'industrialisation. Cependant, une telle analyse est au mieux obsolète puisque les sciences sociales ont depuis longtemps axé leurs recherches sur des aspects davantage culturels du paysage. En effet, le paysage est loin d'être déshumanisé et anhistorique ; au contraire, il est habité et façonné à travers le temps. Les perspectives déshumanisées et matérialistes du paysage dans le cadre du paradigme de l'urbanisation planétaire ne peuvent être perçues comme culturelles que si elles sont comprises dans le sens du « paysage culturel du capitalisme » ; or, tout ne s'explique ni ne s'analyse à travers le prisme du capitalisme et de l'économie. Ainsi, la « valeur » du paysage n'est envisagée que dans un sens économique et matériel bien qu'il existe des valeurs et des fonctions qui sont de l'ordre de l'immatériel, de l'émotionnel, voire du spirituel. Cette vision du paysage ne prend donc pas en compte les travaux d'un vaste panel de chercheurs en sciences sociales ayant placé l'observateur, les cultures, les représentations mentales et la nature au centre de leurs analyses. La géographie culturelle reconnaît dans le paysage des caractères qui vont au-delà de la valeur économique ou scénique d'un lieu. En effet, le paysage peut être traduit et lu

comme marqueur de l'histoire (Sauer, 1963) et d'émotions (Cosgrove, 1984 ; Cosgrove et Daniels, 1988). Les paysages du rural et de la ruralité sont par ailleurs étudiés pour leurs valeurs symboliques et esthétiques dont les codes culturels sont en rupture avec l'environnement citadin.

La question centrale de ce livre s'inscrit dans cette démarche d'observation et d'analyse de processus urbains volontairement localisés dans des lieux qui sont, non seulement en dehors de la ville, mais qui s'éloignent également des icônes qui lui sont traditionnellement associées. Ainsi, le rural, longtemps considéré comme l'antithèse de l'urbain, se distingue comme un terrain original pouvant contribuer aux études urbaines puisqu'il possède des fonctions au sein des sociétés urbanisées. Ceci remet en question une idée qui perçoit la nature, les espaces vierges, ou la tradition comme des images de la ruralité qui s'opposent à la société contemporaine, la pollution et l'urbanité. D'une part, une forme d'urbanisme produit des représentations de la « nature » au sein de la ville, à travers divers équipements (bois et parcs péricentraux, berges, serres, zoos, etc.). D'autre part, la nature, que l'on voudrait s'imaginer « vierge », est loin d'être isolée puisqu'elle est devenue un paysage au sein duquel s'opèrent des fonctions nécessaires à l'industrie et la mondialisation, tels que des espaces d'exploitation des matières premières, de stockage, de communication ou de divertissement pour la société urbaine. De plus, les espaces dits « ruraux » possèdent aujourd'hui des particularités en commun avec les villes et s'éloignent du mythe de la campagne. En effet, l'association automatique entre le rural et le secteur primaire est discutable puisque les actifs ne sont pas forcément employés dans l'agriculture. L'agriculture elle-même est largement industrialisée et capitaliste, dépendante de la production industrielle, du cours des bourses, de l'approvisionnement en pétrole, du marché international du travail, etc., autant de facteurs qui questionnent le mythe de la campagne.

Ce débat remet en question des positionnements intellectuels sur l'urbanisation, mais également sur d'autres questions, telles que le rural, la nature, la tradition, la modernité, etc. En cela, l'urbanisation planétaire se développe comme une théorie totalisante, parfois même qualifiée d'« impérialiste » et qui donne lieu à des débats houleux parmi les chercheurs (Catterall, 2014 ; Walker, 2015).

Les paysages de l'urbanisation singapourienne

Les études sur les régions métropolitaines en Asie du Sud-Est ont mis en évidence que l'accumulation de capitaux, d'emplois, etc., a conduit à une expansion spatiale et à l'émergence de multiples centres spécialisés dans des secteurs économiques et professionnels spécifiques (Ginsburg, Koppel et McGee, 1991 ; McLeod et McGee, 1996). D'une part, les « métropoles étendues » telles qu'elles sont exposées par Ginsburg, Koppel et McGee (1991) n'impliquent pas une expansion tentaculaire d'une ville qui absorberait tout sur son passage, mais plutôt une intégration socio-économique polycentrique qui intercale des activités situées dans les villes et les villages.

La notion de « *desakota* » (un « village-ville », en indonésien et en malais), proposée par Terry McGee (1991) a contribué à extraire les études urbaines des terrains exclusivement citadins et à analyser les processus d'urbanisation des villages. En effet, l'auteur soutient que la coexistence des secteurs primaires et secondaires, ainsi que de meilleures connexions dans le domaine des transports, ont modifié le milieu rural, créant un « espace hybride ». McGee (2014) a, plus récemment, tenté d'élargir les fondements théoriques de la *desakota* dans le cadre du paradigme de l'urbanisation planétaire en revisitant son hypothèse et son modèle développé dans les années 1990. Il soulève ainsi des questions sur ce concept qui ne désigne pas seulement une « extension de la surface périurbaine ». Bien qu'il reste sans réponse, l'article indique que les fonctions des espaces, ce que Brenner dénomme les paysages opérationnels, devraient être la clé pour enquêter sur l'intégration entre les paysages urbains, la ville et la non-ville.

En outre, les études sur l'urbanisation régionale se sont intéressées aux espaces métropolitains et aux clusters économiques et industriels, notamment dans le cadre du « triangle de croissance ». Ce dernier est un cas représentatif d'urbanisation étendue et polycentrique qui illustre également un centrisme évident sur certains types de paysages industriels. Depuis 1989, le SIJORI (Singapour, Johor, Riau), rebaptisé l'IMS-GT en 1994, constitue un territoire transnational dans lequel des exceptions légales et fiscales ont attiré de

nombreuses entreprises ²² (Fau, 1999, 2003 ; Kumar et Siddique, 2008 ; Coe et Yeung, 2015 ; Hutchinson et Chong, 2016, Fau et Franck, 2019). Les triangles de croissance font partie intégrante d'une entreprise politique et économique ayant comme objectif officiel un développement mutuellement bénéficiaire entre territoires voisins afin d'améliorer leur intégration et leur compétitivité dans la mondialisation. Ce discours officiel voudrait que ce partenariat « gagnant-gagnant » soit équitable entre tous les territoires formant le triangle de croissance. Toutefois, le terme même de « triangle » est discutable puisqu'il s'agit d'un modèle construit à partir d'avantages comparatifs et dans lequel les relations entre chaque partenaire sont déséquilibrées (cf. illustration 4). En effet, le triangle de croissance a permis à Singapour de compenser ses limites territoriales afin d'effectuer une conversion économique ascendante et de renforcer sa position de hub régional et mondial. Le transfert des industries nécessitant une main-d'œuvre qualifiée vers Johor, et une main-d'œuvre peu qualifiée vers les provinces indonésiennes, ont créé des emplois dont les salaires étaient attractifs. Parallèlement, cela représentait surtout un tremplin pour Singapour qui a eu l'opportunité d'anticiper la compétition régionale et de développer son secteur tertiaire et quaternaire. Les gouvernements malaisiens et indonésiens ont tenté de reproduire les succès du triangle de croissance en termes d'attractivité d'investissements et de création d'emplois. En effet, les territoires indonésiens et malaisiens du Sud du détroit de Malacca bénéficient de supports économiques, politiques et institutionnels importants et largement médiatisés. Il existe ainsi nombre de zones franches à Johor, Batam, Bintan et Karimun qui représentent des « poches d'exceptions » dans lesquelles l'absence de taxes, de quotas ethniques, et l'allègement des démarches administratives ont pour objectif d'attirer un maximum de capitaux (Coe et Yeung, 2015 ; Hutchinson et Chong, 2016).

²² Depuis la fin des années 2000, l'IMS-GT est cependant devenu moins compétitif qu'autrefois puisque d'autres territoires en Asie du Sud-Est sont également très attractifs en termes de salaires et de dispositions législatives, notamment le Vietnam ; à ce propos, voir Kumar et Siddique, 2008, p. 52 et Coe et Yeung, 2015.

Illustration 4 — Le modèle des triangles de croissance

Source : d'après Fau, 1999 ; Ginsburg et al., 1991 ; McLeod et McGee, 1996.

L'intégration de Singapour dans ce partenariat a été un signe frappant du changement d'échelle intégrant un hinterland extranational dans les secteurs manufacturier et industriel. Les études qui se sont intéressées à cet espace de croissance ont cependant remis en question le discours officiel et parlent d'« intégration fragmentée » des espaces et du marché du travail (Grundy-Warr, Peachey et Perry, 1999). Des études précises des clusters industriels et touristiques de Batam et de Bintan, dans la province de Riau, illustrent ce phénomène de développement inégal qui inclut dans l'économie et le marché du

travail certains territoires choisis, tout autant qu'il exclut d'autres territoires pourtant adjacents (Bunnell *et al.*, 2006). En tant que paysage opérationnel de l'économie de Singapour, le nombre important de recherches sur l'IMS-GT témoigne de cet intérêt pour les questions d'ordre économique et industriel. Peu de recherches se sont néanmoins penchées sur les représentations et les dynamiques culturelles, touristiques, ou même émotionnelles de ces espaces pour les Singapouriens. Dans ce registre, les recherches de Bunnell, Muzaini et Sidaway (2006) sont particulièrement pertinentes puisque ceux-ci tentent de combler cette lacune en étudiant un paysage opérationnel non conventionnel de Singapour à Bintan. Bien que Bintan soit l'un des pôles industriels de l'IMS-GT, cette étude s'éloigne de ces thématiques et des paysages de clusters et de préfabriqués en adressant un autre aspect du développement économique, celui des pratiques touristiques. Ces dernières ont donné lieu à la production d'un paysage opérationnel « singapourianisé » (« *singaporianised* ») et fragmenté du reste de Bintan (Grundy-Warr *et al.*, 1999), notamment à travers la construction de complexes hôteliers, de centres commerciaux modernes, etc.

Dans le cadre des défis spatiaux et démographiques de Singapour, l'échelle régionale du développement vise une intégration des territoires et des paysages opérationnels voisins. Cependant, peu de recherches ont examiné les paysages opérationnels non conventionnels qui font également partie du tissu urbain. Ce livre cherche donc à illustrer empiriquement et à contribuer théoriquement aux thèses de l'urbanisation planétaire en s'intéressant aux pratiques des Singapouriens au-delà du détroit de Tebrau. Comme le suggèrent les recherches du développement spatial des paysages du tourisme singapourien à Bintan, les pratiques touristiques constituent un point d'entrée pertinent à l'étude des paysages opérationnels non industriels, donc non conventionnels, de Singapour.

Dans le domaine de l'étude des connexions entre les sphères de l'urbain et du rural, les chercheurs ont bien entendu reconnu la contribution du modèle de la *desakota* de Terry McGee tout en dépassant le caractère « hybride » et le prisme de l'industrialisation. En effet, les aspects culturels et sociaux des relations et des influences entre l'urbain et le rural (dans les deux sens) ont également été abordés. Parallèlement, les travaux effectués en Asie du Sud-Est ont aussi souligné que les récits sociaux et politiques sont porteurs d'une idéologie culturelle dissociant le rural et l'urbain, considérés comme des sphères

spécifiques, chacune diffusant des images emblématiques du *kampung* (village) comme un conteneur de la tradition, et la ville comme un espace de la modernité (Rigg, 1994, 2001 ; Thompson, 2002, 2004, 2007). Ces travaux sont d'autant plus importants qu'il s'agit d'une approche interdisciplinaire adoptant des cadres théoriques et des méthodes de terrains que l'on retrouve surtout en géographie, en sociologie et en ethnologie.

Les études critiques de chercheurs en géographie rurale semblent avoir posé des questions similaires au paradigme de l'urbanisation planétaire. Ce paradigme, qui critique l'enclavement des recherches urbaines au sein des villes et de certains types de paysage dits « urbains », est lui-même inscrit dans son épistémologie de la géographie politique, économique et urbaine. Ainsi, de même que l'épistémologie du paysage culturel a été omise de l'urbanisation planétaire, celle du rural, voire de la 'ruralité' et l'ensemble de ses mythes, y est également absente. Or, si l'on souhaite inscrire l'urbanisation planétaire comme paradigme clé de refonte des études urbaines, il est indispensable d'élargir le champ de ses inspirations et ses héritages intellectuels. Dans le cadre de cette étude sur les espaces et les paysages opérationnels de l'urbanisation situés au sein du rural, il s'agit de relier des contributions potentiellement majeures de certaines études du rural, notamment en Asie du Sud-Est, au paradigme de l'urbanisation planétaire.

Étendre les terrains de l'urbain

Les études rurales peuvent fournir un point de vue critique au sujet de l'intégration urbaine des espaces situés en dehors des villes, créant ainsi une dialectique intégrée dans l'épistémologie des débats sur l'urbanisation planétaire. Afin de mettre en évidence cette connexion conceptuelle entre le paradigme de l'urbanisation planétaire et les études rurales en Asie du Sud-Est, j'aborde d'abord les discours associés à certains types d'espaces et de paysages ruraux, et ensuite, les études ayant démontré les liens sociaux et culturels existants entre la ville et la campagne.

En Asie du Sud-Est, notamment dans le monde malais, le rural est associé au *kampung*, le « village », un terme porteur de sens si culturellement ancré qu'il est rarement traduit. En Malaisie tout comme à Singapour, les valeurs rurales (*kampung spirit*) fait partie d'un discours politique et culturel qui véhicule l'image d'une communauté homogène, valorisant les valeurs d'harmonie sociale (*rukun*), un monde où l'entraide (*gotong royong*) y est la norme. Les caractères authentiques et intacts, ainsi que l'esthétisme de ce paysage romancé, servent de scène à un ordre culturel et religieux protégeant les villageois de l'« extérieur », comprendre la décadence morale, la criminalité, le paysage indistinct, le développement incontrôlé, l'influence diminuée du clergé et des pratiques religieuses, etc. Jonathan Rigg (1994, 2001, 2002) a montré que dans le cas de l'Asie du Sud-Est les discours et les représentations mentales sur le village et la ville s'opposaient systématiquement sans pour autant refléter la réalité des évolutions économiques et sociales qui s'opéraient dans les espaces ruraux. Tout comme la ville, érigée comme icône de l'urbain et associée à certains mythes, le village est également associé à certaines images. Dans une démarche de déconstruction de cet imaginaire du rural, Jonathan Rigg (1994) effectue une étude détaillée remettant en question le village comme unité spatiale et objet d'étude en géographie. L'auteur propose deux perceptions différentes du village dans les sociétés contemporaines (notamment du Sud-Est asiatique). D'une part, le « bon » village, celui de l'idéal et de l'origine de la culture est imaginé comme présentant des qualités morales et sociales absentes des villes. Ce type de vision du village transpose un idéal d'une société égalitaire, paisible, indépendant, voire auto-subsistante, et au sein duquel la communauté et la moralité sont les principaux liens unissant les habitants. Cette perception du village est partagée par nombre de citoyens à travers le monde et motive depuis les années 1970-1980 (selon les pays) des mouvements migratoires occasionnels ou permanents inverses aux tendances observées depuis le début de l'industrialisation. D'autre part, le « village moderne » marque une antithèse puisqu'il est le lieu de reproduction des sociétés industrielles et capitalistes où l'on observe l'inégalité, l'individualisme, la violence et une communauté immorale dans lequel le lien social est remplacé par l'échange commercial. Cette analyse met en miroir le village en tant que lieu de tradition et de modernité. Amri Shamsul (1989) et Eric Thompson (2007) ont quant à eux

centré leurs recherches sur le *kampung* en Malaisie et ont noté les valeurs immatérielles associées au domaine rural en termes d'identité culturelle, d'attractivité esthétique, et de normes sociales. En effet, en Malaisie et en Indonésie, le *kampung* est associé à un idéal ambigu : il est à la fois mystifié pour ses qualités environnementales et sociales par certains, mais il est également critiqué par d'autres pour son conservatisme et le manque d'anonymat et de liberté que le contexte de la ville permet. Ainsi, dans le contexte du monde malais (dans sa diversité), le *kampung* est un objet politique et social qui se situe au cœur des réflexions sur la modernité. Le village n'est donc pas seulement le conteneur d'une vision mythique d'un certain mode de vie, mais il est également devenu un thème de la rhétorique des discours politiques. Thompson et Shamsul ont démontré la manière dont la classe politique malaise a édifié le *kampung* en tant qu'icône de la culture malaise originelle (et non pas malaisienne dans son ensemble). La relation établie entre les lieux, les paysages et l'ethnicité est institutionnalisée dans le cadre des lois de propriété des territoires ruraux. Parallèlement et de manière ambiguë, les politiques économiques et sociales ont tenté d'éloigner les Malais de la pauvreté des *kampung* en les remplaçant au cœur des villes.

Cependant, les chercheurs dont le terrain se situe en Asie du Sud-Est et en Malaisie plus précisément ont contesté ces stéréotypes en soulignant que le village est l'icône d'un mythe qui ne rendait pas compte de l'intégration complexe existante entre le rural et l'urbain et qui, au contraire, ne constitue pas un lieu isolé des communications et des mobilités « modernes » (Shamsul, 1989).

Sans avoir nécessairement utilisé un cadre théorique inspiré des géographes marxistes, certains travaux ont analysé l'enchevêtrement des zones rurales et urbaines en se fondant sur des pratiques qui manifestent de manière évidente les relations entre les deux sphères : les mobilités, facilitées par des moyens de transport abordables et rapides, les migrations, la diversité de l'économie et des emplois disponibles, les techniques d'information et de communication, l'éducation, etc. (Jones, 1997 ; Rigg, 1994). En effet, Gavin Jones (1997) a abordé les pratiques et les modes de vies, plutôt que les paysages, afin d'examiner l'« urbanisation complète » (« *thoroughgoing urbanisation* ») en Asie de l'Est et du Sud-Est. De plus, Eric Thompson (2002, 2004, 2007) a une approche non conventionnelle puisqu'il inscrit ses recherches sur les *kampung* selon le point

de vue de la géographie urbaine. Ce faisant, il contribue à la géographie rurale qui a remis en question les images associées au village, de même qu'il élargit empiriquement et théoriquement l'urbain, le dissociant de ses terrains traditionnels.

Rappelant les intentions de Brenner (2014) de pratiquer une géographie urbaine « sans champ extérieur », les chercheurs mentionnés ont abordé leur terrain, a priori non-urbain, comme faisant partie de ce dernier, à la fois « divisé et connecté », plutôt que de mentionner un espace hybride (Bunnell, Parthasarathy et Thompson 2013:1). La géographie critique des pays en développement pourrait contribuer aux débats sur l'urbanisation planétaire, mais n'a néanmoins pas encore été exploitée au-delà d'une valeur empirique. L'exemple du modèle de la *desakota* remise à jour par Terry McGee (2014) illustre particulièrement bien la manière dont l'Asie du Sud-Est est mobilisée comme une « expérience » empirique de l'urbanisation planétaire et non comme une contribution théorique. Une partie de notre contribution porte justement sur l'élargissement des fondements théoriques du débat sur l'urbanisation planétaire en le connectant à une épistémologie qui s'est portée sur ces enchevêtrements urbain/rural en Asie du Sud-Est.

Paysages hérités, paysages imaginés, et paysages construits

Ce troisième chapitre traite de la production des paysages opérationnels à Kluang, un district de Johor à la marge du dynamisme économique. L'État fédéré de Johor (Johor Negeri) est connu pour être la seconde région la plus dynamique de Malaisie, derrière la capitale fédérale au cœur du Selangor. Selon Iskandar Malaysia, Johor a en effet accumulé plus de 190 milliards de ringgits (39,5 milliards d'euros) d'investissements entre 2006 et 2015²³, devenant ainsi le second pôle d'investissement à l'échelle nationale. Concernant les investissements dans le secteur manufacturier, Johor s'est hissé à la première place en 2019, devançant l'État du Selangor²⁴. Cependant, ce développement est spatialement limité à la pointe sud de la péninsule, juste en face de Singapour, notamment au sein des frontières de la région de développement Iskandar.

Au contraire, les districts les plus au nord (tel que Kluang) sont, quant à eux, moins intégrés et se retrouvent à la marge géographique, démographique et économique de cette dynamique. En effet, il s'agit d'un vaste district dont la situation géographique au cœur de Johor est en marge de la dynamique métropolitaine historiquement concentrée à Johor Bahru. Démographiquement, le district de Kluang est peu important puisqu'avec 250 000 habitants, il ne

²³ Iskandar Malaysia, « Iskandar Malaysia Records RM190.29 Billion In Investments From 2006 Until 2015 », communiqué de presse, 9 mars 2016, (<http://iskandarmalaysia.com.my/>).

²⁴ Nordin Remar, « Johor emerges as No.1 in investment », *The Star*, 2 décembre 2019.

représente que 7,5 % de la population totale de l'État fédéré de Johor²⁵. Kluang ne bénéficie pas non plus de l'élan économique du sud de Johor puisque les investissements ne représentaient que 10 millions de ringgits (2 millions d'euros) en 2013.

C'est justement cette situation, à la fois relativement proche de Singapour (100 km), mais à la marge de l'urbanisation conventionnelle, qui a suscité l'intérêt d'une étude du district de Kluang. S'inspirant des recherches de Neil Brenner et de Christian Schmid sur l'urbanisation planétaire, ce chapitre vise à mettre en pratique un terrain de « l'urbanisation sans champ extérieur ». Les paysages de Kluang font en effet preuve d'une spécialisation évidente dans le domaine de l'agriculture industrielle de l'huile de palme. L'agriculture, traditionnellement considérée comme rurale, a contribué à la formation d'un paysage opérationnel qui est fondé sur le capitalisme et l'industrialisation et dont les pôles financiers et décisionnaires sont fortement concentrés dans les grandes villes mondiales de l'Asie du Sud-Est. Pour autant, subsistent les paysages de l'agrotourisme et du tourisme vert qui représentent l'autre facette de Kluang qui tente, avec succès, de capitaliser sur une certaine image et sur certains mythes associés au monde rural.

L'agriculture : des paysages opérationnels conventionnels

Le palmier à huile : un paysage opérationnel dominant à Johor

Le long des routes reliant Singapour et Johor, excepté la région métropolitaine de Johor Bahru et quelques petites villes, le visiteur est marqué par la prédominance de plantations de palmiers à huile. Selon le Malaysian Palm Oil Board, cette culture occupait 733 467 hectares à Johor en 2014, soit 38,2 % de la superficie totale de l'État fédéré, et 78 % de la surface dédiée à l'agriculture.

²⁵ Gouvernement de l'État de Johor, conseil municipal de Kluang, conseil du district de Simpang Empat et Autorité de développement du Sud, *Rancangan Tempatan Daerah Kluang*, 2020 [Plan local de développement du district de Kluang, 2020], volume 1, 6 juin 2013, 240 p.

Type de production	2007	2008	2009	2010	2011
Palmiers à huile	833 700	864 851	896 702	867 103	867 824
Hévéa	129 329	141 449	140 025	143 698	143 750
Fruits	61 066	57 144	64 715	57 428	57 475
Noix de coco	17 980	18 648	20 720	20 439	21 124
Légumes	12 263	11 826	12 805	10 594	10 147
Ananas frais	6 612	7 215	7 290	7 525	6 783
Café	1 717	2 740	2 420	2 360	2 182
Ananas (conserven)	3 220	2 052	1 995	2 047	2 022
Cacao	475	496	485	492	488
Autre	4 239	3 262	4 300	3 520	3 558
Total en hectare	1 070 602	1 109 683	1 151 457	1 115 206	1 115 354

Illustration 5 – L'occupation des espaces agricoles de Johor (en hectare), 2007-2011

Illustration 6 – Principales cultures à Johor (en hectare) en 2011

Source : d'après les statistiques du département de l'Agriculture de Johor, 2013.

À l'échelle nationale, Johor contribue à hauteur de 14,5 % à la production d'huile de palme, constituant avec Sabah (le premier producteur national) et Sarawak, un territoire important qui a permis de positionner la Malaisie parmi les leaders de la production mondiale.

Illustration 7 — Vue satellite d'une plantation à Kluang :
une jeune plantation et une plantation mature

Source : Google Earth, 2020.

Au long des routes, les étendues de palmiers semblent à perte de vue, s'enfonçant à l'intérieur du territoire à mesure que l'on s'éloigne des axes de communication. Cette impression est renforcée par les enseignes des sociétés de plantation qui se succèdent, Sime Darby, Petronas, Wilmar, Felda, et qui indiquent la présence de grandes propriétés agricoles détenues par des acteurs incontournables de l'industrialisation en Malaisie. Les petites plantations appartenant aux particuliers, en général exploitées par une famille, ne concernent que 14 % des surfaces plantées, le reste étant géré par des entreprises d'État ou de puissantes firmes multinationales (MPOB, 2013). Les travailleurs sont rarement visibles et, en règle générale, il s'agit d'un type d'espace où l'activité et la présence humaine ne sont pas manifestes. Des centaines de grappes de fruits écrasés, tombées des camions, jonchent le bord des routes et participent aussi à rendre compte de l'importance de l'agriculture de rente à Johor. En effet, depuis l'arrivée des populations censées mettre en valeur le territoire, Johor n'a connu que quelques types de plantes et a donc développé un paysage de monoculture. Au gré des prix de vente les plus avantageux de l'époque, les autorités en charge ont d'abord encouragé la culture du gambier et du poivre, puis de l'hévéa pour son latex, et enfin, depuis les années 1960, celle du palmier à huile.

Même un voyageur de passage qui ne serait pas familier avec la Malaisie ne pourrait pas confondre ces vastes étendues de végétation tropicale avec une

quelconque forêt. En effet, leur alignement méthodique donne lieu à une forme de géométrie qui caractérise ce paysage, dont témoignent des images aériennes et satellites impressionnantes. Cette lecture du paysage n'est en aucun cas limitée au géographe, « expert » supposé de l'analyse des espaces. Les Malaisiens eux-mêmes reconnaissent ce paysage comme emblématique de Johor.

Interrogés sur leurs perceptions des paysages, plusieurs personnes résidant à Johor ont mentionné le caractère « ennuyeux » et monotone des plantations de palmiers à huile. Prakash, un jeune Malaisien d'une vingtaine d'années et résidant dans la ville voisine de Batu Pahat, a partagé son observation pertinente et minutieuse du paysage local. En tant que propriétaire d'un minibus tout confort, il transporte de petits groupes de touristes aisés de Singapour hors des sentiers battus. Ainsi, ses journées consistent à faire des allers retours entre Singapour et le nord de Johor, et d'arpenter les sites de l'agrotourisme et les espaces naturels :

« Les plantations de palmiers à huile, elles sont partout depuis toujours ; si tu veux des rizières (*sawah padi*), il faut monter à Kedah ou à Perlis. De Kuala Lumpur jusqu'à JB (Johor Bahru), c'est palmier à huile, palmier à huile, palmier à huile sur toute la route ! C'est ennuyeux, c'est toujours la même chose. Les Singapouriens, ils viennent ici, ils sont contents, ils voient du vert, mais quand tu vois ça tous les jours, ça n'a plus d'importance pour toi²⁶. »

Ce témoignage est représentatif de ceux de beaucoup d'autres participants dont les impressions ont été recueillies au cours d'entretiens et de conversations informelles. Contrairement à la riziculture, il apparaît que le paysage opérationnel des palmiers à huile n'est associé à aucun attachement culturel ou sentimental. Il s'agit d'une activité agricole, mais les échelles et les pratiques relèvent davantage des secteurs secondaire et tertiaire. Il s'agit principalement de l'affaire de grands groupes industriels dont les parcelles sont gigantesques et la force de travail n'est que rarement malaisienne. Il existe en conséquence un détachement social. La plupart des employés sont logés au sein même des plantations et ne sortent que très rarement pour se rendre dans les villages alentour. D'après les habitants de Kluang, ils se rendent encore plus rarement en

²⁶ Entretien personnel, Kluang, 2015.

ville parce qu'ils sont souvent sans papiers et craignent de rencontrer des officiers de police. Ainsi, au-delà de l'épicerie du village, les travailleurs n'ont quasiment aucun lien social avec les populations locales. Ensuite, ces dernières considèrent les travailleurs des plantations comme des étrangers, souvent des Indonésiens et des Bangladais, et adoptent un discours xénophobe. Par ailleurs, le paysage de palmiers à huile est esthétiquement et spatialement opaque pour le visiteur extérieur. En effet, bien que les plantations longent les routes, la densité des arbres rend toute observation impossible et il est interdit d'y entrer : des grilles et panneaux, aux messages plus ou moins agressifs, préviennent qu'il s'agit de propriétés privées.

Le paysage de palmiers à huile est également un symbole et cristallise l'ensemble des discours critiquant une forme d'agriculture non respectueuse de l'environnement, émis notamment par des personnes vivant et travaillant près des plantations. Par exemple, M. Ong, agronome de formation, s'inquiète des retombées écologiques d'une telle exploitation intensive :

« Les plantations de palmiers à huile sont presque partout à Johor, on a de la chance d'avoir encore des forêts protégées. Mais, si on y pense, les réserves naturelles de Johor sont toutes sur des reliefs, donc difficiles à exploiter et plus chères à planter que des terrains plats ; c'est peut-être la seule raison de leur survie. Le seul endroit à peu près intact est Gunung Belumut ; après, la rivière descend et tout part vers les plantations et on sait très bien que leurs terres sont pleines de produits chimiques ; ils ont pollué toutes les ressources en eau, épuisé les sols, et empoisonnent leur main-d'œuvre mais ça n'intéresse personne ici, les problèmes environnementaux sont un sujet de pays développé et, ici, les gens ne sont pas informés²⁷. »

De même pour Un Keng, propriétaire d'une ferme agrotouristique très populaire auprès des Singapouriens :

« On est très différent de ceux des plantations de palmiers à huile ; ils utilisent beaucoup de produits chimiques, alors qu'ici on essaye d'être le plus bio possible. On est autonome, on réutilise les déchets pour alimenter les animaux, on

²⁷ Entretien personnel, Kluang, 2015.

est zéro déchet. Nous, on enrichit le sol naturellement, alors qu'eux, ils sont en train de rendre la planète malade. »

Ces témoignages soulignent l'intérêt d'une partie de la population de Johor pour les questions environnementales. En effet, l'agriculture intensive, notamment celle des palmiers à huile qui s'observe jusqu'à la lisière du parc naturel de Taman Negara, est critiquée pour son coût environnemental et sanitaire. Les propriétaires de fermes bio et agrotouristiques adoptent un discours axé sur la production durable et respectueuse de la nature. Ce discours est au cœur de leur entreprise commerciale puisqu'il constitue un argument de vente majeur qui trouve écho auprès d'une clientèle singapourienne urbaine en manque de contact avec la nature. Cependant, ce discours environnemental n'est pas vraiment un sujet majeur à Kluang. Les résidents locaux ne fréquentent pas ces espaces et s'amuse volontiers de l'engouement qu'ils suscitent chez les Singapouriens. Les habitants de Kluang considèrent les plantations comme un paysage « normal » et, d'après des conversations informelles, ils semblent plus préoccupés par la présence (connue, mais quasi invisible) de travailleurs immigrés que par l'utilisation de produits potentiellement toxiques. Il existe donc un réel décalage de perception entre, d'une part, les populations ayant un certain niveau de vie et qui habitent dans des grandes métropoles comme Kuala Lumpur et Singapour et, d'autre part, les populations qui résident dans des districts plus ruraux. En effet, les citadins sont à la recherche de cette image d'une nature immaculée, harmonieuse, etc. radicalement éloignée de leur vie quotidienne. Au contraire, les habitants de Kluang, un district agricole, sont directement confrontés à la nécessité d'un secteur primaire productif.

Les paysages agricoles, en général ceux-là mêmes qui sont associés au mythe de la culture rurale malaise et malaisienne²⁸, tels que le *padi* (rizière) de Kedah ou le *kebun* (verger), font rêver les citadins, alors que les paysages de Johor, et Kluang plus particulièrement, sont bien plus marqués par une

²⁸ Le terme « malais » fait référence aux personnes qui appartiennent à un groupe ethnolinguistique et culturel de l'Asie du Sud-Est. Le terme « malaisien » est un citoyen de la Malaisie qui peut être culturellement malais, chinois ou indien, ou l'un des nombreux groupes ethniques qui composent ce pays multiculturel.

exploitation agricole d'échelle industrielle. Le paysage de l'agriculture intensive de Johor ne résonne pas avec un certain mythe du rural idéalisé et se trouve au cœur d'une perspective duelle : il est associé à des impacts destructeurs, mais il est également perçu comme une nécessité économique.

La production agricole comme paysage de l'industrialisation

Ce paysage pourtant vert et agricole n'a pas grand-chose en commun avec l'agriculture dite « traditionnelle » ou une quelconque image que l'on pourrait se faire de la ruralité. Au contraire, ces plantations sont tout autant ancrées dans la mondialisation, l'industrialisation, l'internationalisation du marché du travail, et reliées aux centres financiers et décisionnels que n'importe quel cluster industriel. Concernant les employés de plantations, par exemple, de nombreux témoignages indiquent que les Malaisiens occupent des postes de contremaîtres et que le gros œuvre est réalisé par des travailleurs immigrés venus principalement de Sumatra en Indonésie et, dans une moindre mesure, par des réfugiés bangladais et birmans. Des personnes interrogées soulignent en effet qu'un manque de main-d'œuvre toucherait l'ensemble de Johor, toute industrie confondue. De plus, les conditions de travail et les grilles salariales offertes aux travailleurs issus de régions plus pauvres en Asie sont beaucoup plus avantageuses pour les sociétés de plantations. Le caractère presque vide d'hommes des plantations, la valeur économique de ces espaces, la critique de l'exploitation des ressources au détriment des considérations environnementales, en font un paysage typique de l'opérationnalisation des processus codépendants de l'industrialisation, du capitalisme et de l'urbanisation, tel qu'il est défini par Neil Brenner dans le cadre du paradigme de l'urbanisation planétaire. L'un des aspects les plus importants à souligner est que le paysage monotone de la plantation n'évoque aucun attachement social et culturel de la part des résidents de Johor : la plantation ne fait pas partie de « leur » espace dans la mesure où il s'agit d'une propriété privée. De plus, même si les habitants de Johor bénéficient directement ou indirectement de l'économie liée à la production d'huile de palme, la plantation ne semble pas les concerner. En ce sens, elle appartient à une autre sphère qui n'est pas associée à la ruralité et à ses mythes, mais plutôt à des espaces qui soutiennent un segment important de l'économie nationale et

dont les liens se trouvent au cœur des centres-villes. Enfin, la dimension environnementale évoquée par plusieurs répondants dans le cadre de l'enquête menée pour cette étude résonne avec la perception écologique de la critique de l'exploitation des ressources par l'industrialisation et le capitalisme.

La production de l'espace rural comme paysage opérationnel et culturel

La production d'un espace rural à travers des sites de l'agrotourisme et du tourisme vert

En termes de pratiques urbaines, Johor est aussi un territoire important dans la vie quotidienne de centaines de milliers de Singapouriens. Il existe bien entendu des migrations pendulaires des résidents de la péninsule qui travaillent à Singapour. En effet, la cité-État est l'un des marchés de l'immobilier les plus chers du monde et les côtes malaisiennes sont donc attractives pour les familles de la classe moyenne qui peuvent avoir accès à des appartements spacieux ou des maisons avec jardin pour une fraction des prix en vigueur à Singapour. La région métropolitaine de Johor développe en conséquence une multitude de projets résidentiels luxueux dont les prix abordables sont des alternatives au modèle singapourien. Un deuxième type de migration importante, frontalière, s'opère le week-end lorsque les résidents de Singapour se ruent dans les magasins, supermarchés, restaurants, bars, boîtes de nuit, salons de massages, maisons closes, etc., afin de bénéficier des prix beaucoup plus abordables de Johor.

Autre point d'intérêt, celui de l'observation d'un troisième type de migration de Singapour vers Johor, celui du tourisme rural. En effet, le développement de Singapour s'est fait au profit d'un compromis qui a vu la réduction des espaces naturels et des *kampung* ; c'est-à-dire des lieux de la culture singapourienne considérés comme « authentiques ». À titre d'exemple, en 2013, lors de mon arrivée au département de géographie de l'université nationale de Singapour, le débat qui dominait alors portait sur la destruction partielle du cimetière de Bukit Brown, une des dernières icônes des espaces verts et du « vieux » Singapour, au profit d'une autoroute traversant le site. Un mouvement

citoyen a tenté de freiner le projet avec l'aide d'associations (SOS Bukit Brown, All Things Bukit Brown), la création de sites internet, des interventions dans les universités et les forums, sans pour autant parvenir à une conservation du site. Au-delà du caractère anecdotique de cette tentative modeste de conservation, il semble que le destin de Bukit Brown et les aspirations de ceux qui se sont mobilisés traduisent une frustration de certains Singapouriens par rapport à leur propre paysage. Pour pallier ce manque d'« authenticité », des milliers d'entre eux se déplacent également à Johor, non pas uniquement pour y visiter les centres commerciaux, mais pour être aussi exposés à des paysages non urbains.

Depuis le début des années 2000, les fermes touristiques se sont multipliées à Johor afin de construire des paysages représentant l'antithèse de la ville mondiale. Leur taille varie de 40 à 50 hectares. Quelques-unes de ces fermes sont situées à Kluang, un district connu pour être agricole et qui semble s'être spécialisé dans une économie liant agriculture et services. Aux côtés des plantations de palmiers à huile, les petits îlots que forment ces fermes permettent de diversifier quelque peu le paysage de Kluang. Fait surprenant, misant sur leur caractère traditionnel, ces dernières recréent pourtant de toutes pièces des paysages qui n'ont jamais existé à Johor. En effet, Johor a un héritage important du fait du système des *kangar* et des *kangchu* qui a favorisé une spécialisation de l'agriculture commerciale et non une agriculture de consommation locale. Ainsi, alors que les rizières et les vergers n'appartiennent pas au paysage historique et dominant de Johor et de Kluang, des fermes créent ces espaces agricoles qui s'éloignent du modèle de la monoculture intensive afin de convenir aux citoyens qui souhaitent profiter de ce qu'ils imaginent être un paysage rural et agricole.

Ces espaces attirent essentiellement des Singapouriens qui arrivent parfois par leur propre moyen et, dans l'immense majorité des cas, par l'intermédiaire de leur établissement scolaire, entreprise, congrégation religieuse ou encore d'une agence de voyages. Ces fermes sont des destinations particulièrement populaires auprès des écoles et des entreprises qui y organisent des voyages de fin d'année ou des retraites d'entreprise. Bien que les Singapouriens craignent la criminalité, notamment en Malaisie, ils ne semblent pas être freinés par des considérations sécuritaires. En effet, les fermes sont comme des « communautés fermées » (*gated communities*) avec un terrain bien délimité par des barrières où les visiteurs se sentent en sécurité. Selon les propriétaires des fermes, le ratio

Illustration 8 — Localisation des sites étudiés dans le district de Kluang

entre visiteurs étrangers et malaisiens serait approximativement équilibré. Toutefois, les observations de terrain menées sur une période de six mois en période de semaine et de week-end n'ont pas abouti aux mêmes conclusions. Sur les centaines de Singapouriens arrivant par bus entiers, seuls quelques visiteurs malaisiens, en général venus du Selangor et en route vers Johor Bahru ou Singapour, sont présents. Les employés des fermes interrogés corroborent cette observation et estiment que l'immense majorité des clients viennent de Singapour, avançant des chiffres de l'ordre de 80 ou 90 %. En effet, les prix appliqués ne sont pas ajustés à une clientèle de Johor, puisque les prix des restaurants, des hébergements, et des activités, sont bien au-dessus des tarifs locaux. Ces fermes proposent un paysage exotique et des activités qui sont destinées aux citadins. Présentes sur les réseaux sociaux, les sites de voyagistes et disposant de leur propre site internet et service de marketing, elles sont bien identifiées et aisément accessibles. La plupart d'entre elles ne sont pas soutenues financièrement

par leurs activités agricoles, mais bien davantage par les services touristiques qu'elles proposent. Koref, Zenxin et UK Farm sont particulièrement connues et régulièrement fréquentées par la clientèle singapourienne.

Illustration 9 — L'imagerie du paysage de rizière à Kluang
Koref, Kluang, Johor, 2013.

Koref est une exploitation agricole et touristique de 48 hectares fondée en 2001 par M. Tam, ingénieur de profession et « avocat » de la biodiversité. La ferme produit principalement du riz biologique et il s'agit d'ailleurs de la première ferme ayant obtenu un label bio pour le riz en Malaisie. L'exploitation agricole a été développée de manière « intelligente » en recréant un écosystème qui pollue peu et qui tire profit de ce que la nature et le terrain lui apportent. M. Tam ne s'inscrit pas dans le modèle de la monoculture, mais tente de préserver les sols de sa ferme. Koref adopte un système de jachère et de rotation culturale avec des plantes qui complètent la riziculture, tels que le soja, le lotus, ou le taro. De plus, différents arbres fruitiers (cocotiers, papayers, pitayas, bananes) et plantes aquatiques permettent aussi une diversification ayant un impact positif

sur les sols. Les animaux en liberté (poissons, canards, poulets, dindes, lapins, chèvres), centre d'intérêt pour les visiteurs, contribuent, en plus du compost, à la fertilisation naturelle des sols. Enfin, l'eau est aussi une partie importante de cet écosystème, puisque les rizières en amont de Gunung Belumut sont irriguées grâce à la technique gravitaire (système de canaux à élévation dégressive permettant un acheminement de l'eau par simple gravité) (Tam, 2003).

Ce paysage correspond au *sawah padi*, la rizière, l'une des icônes les plus emblématiques de l'Asie du Sud-Est et appréciées par les visiteurs. Selon la saison, ces derniers peuvent imiter, sur le terrain boueux des rizières, le « fermier asiatique » qu'ils imaginent, chapeau conique en paille et bottes en caoutchouc comme accessoires.

Malgré les efforts évidents déployés par Koref pour produire une agriculture biologique, le riz requiert beaucoup de main-d'œuvre et le rendement de la production n'est pas suffisant. Comparé à l'agriculture conventionnelle dopée aux produits chimiques et aux subventions gouvernementales, Koref n'est pas suffisamment compétitive sur le marché. D'ailleurs, il ne semble pas que la ferme commercialise ses récoltes, au-delà des ventes réalisées directement sur place. En effet, le riz, les légumes et les animaux sont utilisés dans le restaurant et un étal permet aux touristes d'acheter des paquets de riz. Mais la principale source de revenus de la ferme découle de l'entreprise touristique qui, selon le propriétaire, représenterait environ 70 % des revenus totaux. Ainsi, la ferme propose divers types d'hébergement, chacun présentant une forme d'exotisme : les bungalows flottants sur des rondins en plastique et dont l'architecture se dit « locale », des dortoirs en bois « traditionnels », et un espace de camping. Au total, la ferme peut accueillir plusieurs centaines de clients à la fois. Le prix pour une nuit est exorbitant au regard de l'économie locale, entre 100 ringgit (20,90 euros) par personne pour une tente de 7 personnes et 340 ringgit (71 euros) pour le bungalow le plus « luxueux ». De nombreuses activités sportives et de loisirs sont proposées, comme la pêche et le canoë, et la participation aux travaux de la ferme : alimentation des animaux, récolte du riz, etc. Comme souligné par M. Tam, Koref se doit d'étoffer régulièrement le panel d'activités proposées à ses clients :

« Il faut ajouter toujours plus d'activités... tous les jours, je me demande : "qu'est-ce que je peux ajouter pour améliorer ma ferme ?". Vous savez, les

Singapouriens, ils viennent ici, ils s’amusent, ils jouent, mais il leur faut toujours plus ; avec le risque qu’ils ne reviennent pas, leur ennui potentiel est dangereux pour moi. Je fais donc les magasins pour acheter de nouvelles choses, je vais sur Internet pour voir ce que les autres fermes proposent dans le monde. J’ai été à Taïwan, ce concept marche très fort là-bas, j’y ai trouvé plein d’idées et on a même noué un partenariat avec une ferme. Aujourd’hui, la descente de rivière sur un radeau de bambou ou participer aux récoltes, les clients aiment ça, mais demain, ils voudront de nouvelles activités. »

Illustration 10 — La principale attraction de Koref : un mini-lac artificiel

Koref, Kahang, Johor, 2015 - © Amel Farhat

L’une des activités essentielles de M. Tam est ainsi de faire des études de marché et de s’informer sur les pratiques des autres fermes dans le monde. Comme tout entrepreneur, il innove le plus possible et investit pour satisfaire sa clientèle dont la grande majorité est singapourienne et exigeante. Koref propose

davantage d'activités qu'auparavant : du vélo, des marches dans la rivière pour « suivre les pas des aborigènes dans leur survie », la découverte de la mangrove en bateau, de la tyrolienne, des ballons gonflables géants dans lesquels on peut marcher, etc.

Pour soutenir ces activités, Koref a implanté des éléments paysagers considérés comme attractifs pour la clientèle urbaine, tels qu'un lac artificiel, une plage et des bungalows. En plus des activités ludiques, Koref propose des infrastructures éducatives particulièrement appréciées des écoles et des parents singapouriens. En effet, les enfants et les adolescents de Singapour sont soumis à un régime scolaire compétitif et strict comprenant l'emploi du temps de l'école conventionnelle, auquel s'ajoutent de nombreuses heures de cours particuliers. Pour la grande majorité d'entre eux, chaque activité qui n'est pas purement scolaire ou sportive se doit d'avoir un caractère utile et éducatif. M. Tam a, en conséquence, équipé sa ferme d'une salle de conférences avec rétroprojecteur et d'une bibliothèque afin de recréer un espace scolaire. Il y enseigne les fondements de l'agriculture biologique et le fonctionnement des écosystèmes. Située en amont de Gunung Belumut, Koref propose également des activités sportives en pleine nature qui sont également très appréciées des Singapouriens.

Les deux sites suivants sont intégrés dans un projet de développement initié par le gouvernement fédéral et visant à promouvoir une modernisation de l'agriculture.

Le projet de modernisation de l'agriculture à Kluang

« Le projet d'agriculture moderne de Kluang a été inspiré par l'ancien Premier ministre de la Malaisie, Tun Dr Mahathir Mohamad, lors de sa visite au Royal Agriculture College (RAC), au Royaume-Uni. Ce projet agricole clé est une initiative pionnière visant à produire une agriculture d'alimentation mixte à grande échelle, et qui est gérée commercialement en utilisant les technologies et les pratiques agricoles modernes. Le 12 février 2004, le projet a été lancé par le Premier ministre de Malaisie, Datuk Seri Abdullah Ahmad Badawi. Un total de 21 entreprises a été approuvé par le Conseil des ministres afin de participer à ce projet. La taille de ce dernier est de

9 000 acres, dont 3 202 acres sont situés à Padang Hijau, 203 acres dans le centre agricole d'Ayer Hitam, 5 595 acres au Breeding Centre d'Ayer Hitam animale et à l'Institut zoologique de Kluang, à Johor. À travers la mise en œuvre du Projet d'agriculture moderne de Kluang, est prévue la production alimentaire de la nation afin d'accroître et de compléter directement l'approvisionnement en nourriture à destination de la consommation domestique et simultanément de réduire la balance des importations alimentaires du pays. En outre, ce projet souligne également l'importance de l'utilisation d'une technologie adéquate et de pointe dans le secteur agricole afin d'obtenir plus de résultats, une meilleure qualité et une conformité aux règles sanitaires. Le projet d'agriculture moderne de Kluang est un modèle de modernité et de grande envergure économique grâce auquel on peut générer de la croissance économique dans le secteur agricole et être en mesure de fournir des possibilités commerciales et de création d'emplois. L'implication du secteur privé dans ce projet, qui est géré commercialement et avec la dernière expérience technologique dans le secteur agricole, pourrait conférer une expertise et des compétences pour davantage d'éleveurs, de pêcheurs et d'agriculteurs. »²⁹

C'est dans ce cadre de modernisation de l'agriculture de Kluang que UK Farm a été développée en 2004. M. Goh, propriétaire de la ferme, en détaille les origines et le recrutement :

« Moi, au début, je produisais des moutons à Yong Peng [une petite ville du district voisin de Batu Pahat], j'avais plus de 10 ans d'expérience, on élevait les moutons, et on avait un abattoir sur place, on n'était pas bio, mais on avait tous les certificats halal possibles, c'est très important ici. C'était très industriel, sale, un travail très dur, il n'y a pas beaucoup de personnes qui font ça. Un jour, j'étais dans mon abattoir, deux hommes viennent nous voir, ils nous disent qu'ils viennent de KL [Kuala Lumpur] et qu'ils veulent nous parler d'un projet, que c'était pour faire un business. On l'a renvoyé, on pensait que c'était une arnaque. Un officier du gouvernement, bien habillé, qui vient voir un Chinois au milieu des moutons pour faire de l'argent, c'était impossible. Le lendemain, ils reviennent avec trois policiers de Yong Peng, je les connaissais, ils étaient du coin ! Ils nous montrent les papiers et nous assurent qu'ils viennent bien de KL et nous disent qu'ils cherchent des agriculteurs pour l'agrobusiness, le tourisme vert, tous ces trucs écologistes, et que c'est une bonne affaire. Moi, je leur ai dit que je n'y connaissais rien ; les moutons, je connais, mais pas l'hôtellerie, pas l'écologie, mais ils ont insisté, "et puis tu sais, c'est vraiment attractif, tu sais combien les Chinois paient

²⁹ Discours d'ouverture, ministère de l'Agriculture et de l'Agro-industrie, texte accessible à l'adresse suivante : (<http://www.moa.gov.my/projek-pertanian-moden-kluang>).

pour avoir un terrain agricole ici ? [...] ³⁰». Alors on a signé les papiers, on a transporté tous mes moutons et on a commencé comme ça. J'ai tout appris une seconde fois, j'ai tout construit. Aujourd'hui, avec Zenxin, on est les deux plus petites fermes, on est les seuls Chinois, mais on a les revenus les plus élevés et tout ça, c'est parce qu'on a mis en place un commerce vert avec plein de clients [...] ³¹. Les gens viennent de KL et de Singapour pour nous voir, goûter nos produits. Ceux qui font juste de l'agriculture, ils ne survivent pas. »

Dans ce cadre institutionnel, le propriétaire bénéficie d'avantages qui sont particulièrement intéressants pour tout Malaisien non malais et dont l'activité professionnelle est liée au terrain rural. En effet, l'accès à la propriété privée dans les espaces ruraux en Malaisie est strictement réglementé et, dans le contexte de politiques *pro-bumiputra*, les communautés chinoise et indienne sont soumises à des restrictions et ne bénéficient pas des mêmes avantages que les Malais. L'inclusion dans ce programme permet aux participants d'être très bien situés, sur une route directement reliée à une sortie de l'autoroute Nord-Sud, de bénéficier des infrastructures de sécurité du site (portique, grillage, gardien), et surtout, de pouvoir s'acquitter d'un loyer annuel dérisoire (moins de 50 ringgit, soit 10,50 euros, par acre). En échange, le propriétaire de la ferme signe un bail de 60 ans à la fin duquel le gouvernement deviendra propriétaire de toutes les installations et des améliorations construites sur le site.

Autre exemple, Zenxin Organic Farm, en fonction depuis 2001, est l'une des sociétés privées participant au projet de modernisation de l'agriculture de Kluang. Cette ferme s'étend sur 40 hectares de terrain recouvert d'un verger, d'un vaste hall avec une réception, un restaurant, un marché bio et des activités pour les loisirs des touristes. La ferme propose des tours guidés dont le contenu est informatif et éducatif, où les familles peuvent apprendre les méthodes de l'agriculture biologique et le nom des poissons de l'aquarium. Il est également possible de nourrir des animaux comme des lapins et des canards, de faire du tir à l'arc, l'un des sports traditionnels chinois.

³⁰ Une partie de l'entretien n'est pas retranscrite sur demande de M. Goh.

³¹ *Idem*.

Illustration 11 — Les vergers de Zenxin Organic Farm
Zenxin, Kluang, Johor, 2015.

Le marché des produits frais biologiques en Asie du Sud-Est est dominé par des marques issues de productions américaines (certifications USDA) et européennes (label bio) qui bénéficient d'un capital confiance de la part du consommateur. Zenxin, fort d'un coût de main-d'œuvre et de transports réduit, propose des prix beaucoup plus compétitifs afin de s'imposer sur le marché régional. En effet, leurs produits sont présents dans leurs boutiques que l'on pourrait qualifier de « rural-chic » et sur les étals des magasins en Malaisie, et surtout à Singapour. L'entreprise biologique se vante d'avoir obtenu les certifications malaisiennes et de l'association australienne pour l'agriculture durable, et donc d'utiliser du compost et d'éviter des pesticides. Cependant, plusieurs personnes ont émis des doutes, témoignant de la difficulté de dépasser le scepticisme des Singapouriens à l'égard des produits malaisiens et l'image d'insécurité de la Malaisie. Par exemple, Mei-Hoon, une bibliothécaire singapourienne d'une quarantaine d'années, est venue davantage pour visiter la ferme et faire du vélo au milieu des vergers que pour les qualités organiques des produits :

« Les produits vendus ici sont très bons et ça nous rassure de consommer des produits bio. En général, à Singapour, si on va à Coldstorage [supermarché] le bio coûte cinq ou six fois plus cher qu'un autre type de produit, c'est très *atas* [expression singapourienne signifiant haut de gamme, un peu snob]. Par contre, ici, je ne sais pas si c'est *vraiment* [emphase de Mei-Hoon] bio, les labels malaisiens, il faut se méfier, ils ne sont pas sûrs. »

Illustration 12 — L'élevage de UK Farm

UK Farm, Kluang, Johor, 2015 - © Amel Farhat

Dernière étude de cas, la ferme UK Farm, du nom du propriétaire Goh Un Keng, en fonction depuis 2003 sur 52 hectares dominés par un paysage de prairie. Si ce n'était la chaleur et des vaches un peu maigres, il serait possible en effet de s'imaginer dans une exploitation agricole européenne. Il s'agit donc d'un environnement très exotique pour les Malaisiens et les Singapouriens. Avec 80 000 visiteurs par an, UK Farm est de loin l'agrobusiness le plus connu et le plus populaire de la région. L'exploitation, spécialisée dans la production du lait de chèvre bio et du mouton élevé en plein air, propose de nombreuses activités de découverte du monde de la ferme. L'exploitation possède une

auberge assez luxueuse, des dortoirs et des espaces de camping très propres permettant de loger jusqu'à 5 000 visiteurs à la fois.

Cependant, il s'agit surtout d'un parc d'attractions de l'espace rural, où l'on peut nourrir des animaux (lavés régulièrement afin qu'ils apparaissent « très propres »), avec un système de minibus, un « village » tropical exposant les modes de vie et d'habitat des peuples aborigènes de Malaisie (les Orang Asli). Le public ciblé est évidemment étranger, particulièrement singapourien : les panneaux d'affichage sont tous en anglais et en chinois, et non pas en malais. La propreté générale indique un lieu extrêmement bien entretenu, des lavabos avec du savon sont régulièrement disponibles. Avec un prix d'entrée à 50 RM (10,50 euros) et une nuit sur place entre 200 et 300 RM (42 à 63 euros), les tarifs sont à la hauteur des services proposés, mais ils sont inabordables pour la plupart de la classe moyenne de Johor. Le prix du restaurant est également de deux à trois fois plus cher que ceux proposés dans les cantines/restaurants locaux (*makan house*).

Le dernier site, Gunung [mont] Lambak, se distingue des trois précédents puisqu'il s'agit d'un lieu public et naturel dont le terrain est recouvert d'une forêt tropicale. Cette forêt est gérée par les autorités malaisiennes, notamment les gardes forestiers, et est aménagée afin d'accueillir les visiteurs. Les chemins, les routes, les chalets, les voies d'évacuation d'eau, une cantine, un petit parc avec piscine pour les enfants, et un parking sont disponibles et administrés par la municipalité de Kluang.

L'atmosphère de Gunung Lambak est particulière, le paysage n'est pas uniquement visible, il s'agit d'une expérience qui fait appel à plusieurs sens. Tout d'abord, les sons de la forêt s'imposent et remplacent ceux de la ville. Ensuite, les odeurs ont une résonance particulière dans le monde malais et la culture chinoise. Très facilement reconnaissable, le visiteur est frappé par les senteurs de l'oud (ou bakhour). Communément connu comme parfum, notamment grâce aux parfumeurs arabes, l'Oud est aussi une senteur dont les implications sont culturelles. En effet, selon la tradition malaise, cette odeur est si spirituelle qu'elle chasse les *hantu* (mauvais esprits). Cet endroit est donc apprécié des visiteurs locaux qui pensent qu'il s'agit d'un lieu particulièrement positif.

Illustration 13 — Les aménagements de Gunung Lambak
(route, égouts, et hébergements)

Gunung Lambak, Kluang, Johor, 2015 - © Amel Farhat

Ces derniers sont diversifiés, venant à la fois de Singapour et de Malaisie. Le lieu est intéressant car les temporalités et les pratiques des deux types de visiteurs sont différentes. Les Malaisiens visitent Gunung Lambak pendant la semaine, ils arrivent dès le lever du soleil entre 6 et 7 heures du matin, font de la marche pendant une ou deux heures et repartent. Souvent, il s'agit d'habitues et de seniors qui font cet exercice plusieurs fois par semaine, ils n'ont pas de tenues ou d'équipement particuliers, tout juste des vêtements fonctionnels. Gunung Lambak, qui se situe à 3 km du centre-ville de Kluang, est donc un lieu pour faire de l'exercice, en plein air, gratuitement, et profiter de la nature. Les Singapouriens, quant à eux, arrivent plus tard, au mieux vers neuf heures du matin, ne faisant que croiser les Malaisiens sur le départ. De plus, ils sont reconnaissables à leur équipement sportif spécialisé : tenue de sport, souvent de marque, lunettes de soleil de sport, certains ont même des bâtons de randonnée. Contrairement aux Malaisiens, les Singapouriens viennent souvent avec

l'objectif de gravir le mont, campent parfois la nuit sur place afin de s'exposer aux éléments et à la nature, recherchant le dépassement physique et mental. Ce site est également prisé des amateurs et professionnels de sports extrêmes lors de compétitions cyclistes BMX internationales, comme il a été donné l'occasion de le voir à l'auteure.

Gunung Lambak ne peut pas être considéré comme un site à part des fermes évoquées précédemment car il s'agit d'un lieu, voire d'une attraction, intégré dans les dynamiques de l'agrotourisme de Kluang. De ce fait, les Singapouriens qui visitent les fermes se rendent également dans cette forêt.

Le discours de l'agrotourisme : répondre au besoin de ruralité des Singapouriens

Cette attraction des Singapouriens pour les espaces de l'agrotourisme de Johor s'explique par une trajectoire de développement économique rapide, et ce, au détriment du paysage naturel et culturel. Singapour est une « ville verte » avec de nombreux parcs et espaces verts qui ne répond pourtant que partiellement aux besoins de verdure des citoyens. Les jardins manucurés ne rappellent pas l'héritage culturel du *kampung* ou du *kebun* qui ont laissé place à la ville moderne. La planification urbaine qui s'est développée à Singapour repose sur trois axes politiques majeurs : la construction de centres économiques secondaires et tertiaires ; les espaces résidentiels constitués d'un parc immobilier public dont les densités sont importantes, les fameux HDB (Housing and Development Board) ayant remplacé les *kampung* ; et les espaces verts et de loisirs. Dans leur vie quotidienne, les Singapouriens sont essentiellement exposés à des paysages largement artificiels et des matériaux froids et industriels, tels que le béton, l'acier et le verre. De plus, à cela s'ajoutent les conditions de logement dans lesquelles ils vivent. Contrairement à leurs voisins de Johor, compte tenu du prix de l'immobilier, l'immense majorité des Singapouriens ne pourra jamais être propriétaire d'un pavillon et profiter d'un jardin individuel. Les appartements les plus communs à Singapour sont des grandes tours HDB, des logements publics disposant d'un bail de 99 ans. Un quartier comme Choa Chu Kang atteint des records de densité avec 29 000 habitants par

Illustration 14 — Singapour : une cité-jardin

Source : Amel Farhat, d'après une image satellite.

kilomètre carré et les grandes tours d'habitation, l'espace surpeuplé, les transports saturés, etc., sont une réalité quotidienne pour les Singapouriens.

La vision de Lee Kuan Yew à propos du développement de Singapour concernait également l'esthétisme d'un paysage urbain arboré, vu comme un élément contribuant à l'amélioration des conditions de vie et surtout à l'image internationale d'une cité-État propre et verte (Lee, 2000). Dès les années 1960, des campagnes publiques accompagnées du slogan « une cité-jardin » (*garden city*) incitaient les Singapouriens à planter des arbres dans leurs espaces résidentiels. Dans le cadre de ce programme, des arbres à pluie, des tembusu, et souvent des buissons fleuris ont été plantés le long des routes, procurant ombre et verdure aux automobilistes. L'un des exemples les plus évidents en termes d'image de « ville mondiale verte » est sans doute celui de la route de l'aéroport Changi dont la conceptualisation a été gérée dans les moindres détails par Lee Kuan Yew qui désirait « voir une jungle en allant à l'aéroport »³².

De plus, les espaces verts à Singapour sont nombreux puisque l'on y recense 321 parcs³³ que l'office des parcs nationaux distingue en deux catégories : 263 « parcs de quartier » et 58 « parcs régionaux ».

On peut toutefois distinguer trois types d'espaces verts à Singapour. D'abord, les petits parcs citadins et résidentiels dont les principaux usagers sont les résidents du quartier ; ce type de parc est semblable à ce que l'on peut trouver dans toutes les villes de France. Ensuite, il existe des parcs dont l'envergure est nationale, voire internationale, compte tenu du nombre de visiteurs étrangers. Parmi ces parcs, on peut citer Botanic Garden, East Coast Park, ou encore le très impressionnant Garden by the Bay. Ces parcs aux allures manucurés sont facilement accessibles en transports publics, disposent d'infrastructures avec des restaurants, des cafés, parfois des zones pour des pique-niques et des barbecues, et même des magasins de souvenirs. Enfin, il est possible de distinguer une dernière catégorie de réserves naturelles, telles que Bukit Timah, Central Catchment, ou l'île de Pulau Ubin, qui sont des espaces de forêt tropi-

³² Changi Airport Group, 2015, *50 years of air travel in Singapore. Charting new horizons*. Singapour, 10 p., (<http://www.changiairport.com/>).

³³ National Parks, 2015, *Living with nature. Annual report 2014/2015*, Singapour, 47 p., (<https://www.nparks.gov.sg/>).

cale qui apparaissent, pour certaines, cachées au cœur de la ville. Loin d'être restées intactes et à l'abri de la planification urbaine, ces réserves naturelles sont savamment aménagées à l'aide de béton ou de bois, avec des escaliers, des zones de marche dont il est interdit de s'éloigner, des ponts suspendus, des panneaux de signalisation, etc. Parfois, et c'est souvent le cas à Pulau Ubin, les nombreux visiteurs rappellent que l'on se trouve toujours dans une zone densément peuplée.

En plus de ces parcs gérés par le gouvernement, il existe également des espaces qui tentent de recréer un environnement rural à Singapour. De petites fermes agrotouristiques, notamment à Kranji, une banlieue située au nord de Singapour, offrent des activités de découverte de l'agriculture bio. À la sortie du métro, une navette est mise à la disposition du public afin de faciliter au maximum l'accessibilité de ces sites. Ces fermes ont des superficies très limitées, entre 1 et 4 hectares, et proposent des parcelles de « paysages de la campagne » centrés sur des produits issus de l'agriculture biologique et d'« élevage ». En réalité, la production est dérisoire et permet à peine d'approvisionner les repas servis aux visiteurs. Tout comme les fermes de Johor, ces espaces utilisent l'image du paysage rural comme un espace de production saine, en coexistence respectueuse avec des animaux, et proposent surtout des moments de détente. Parallèlement, il existe des espaces recréés sur le modèle du « *kampung* traditionnel » et d'une époque passée. Ces derniers adoptent un esthétisme liant histoire et nostalgie. La « *kampung house* » du zoo de Singapour, une maison-attraction supposée représenter l'habitat traditionnel de Singapour, illustre particulièrement ces sentiments à l'égard d'un paysage et d'un habitat d'antan. Plus marquant encore, l'exposition permanente *Growing Up* au musée national retrace l'ensemble des éléments de la vie quotidienne dans un *kampung* des années 1950-1960. Les posters de l'exposition soulignent les conditions de vie difficiles et la pauvreté dans les *kampung*, mais le discours est nostalgique et insiste surtout sur l'esprit de communauté et les valeurs d'antan.

En dépit de l'existence de tels sites, les personnes interrogées ont souvent fait part de leur nette préférence pour les sites agrotouristiques et naturels de Johor. Le fait de traverser la frontière est déjà en soi un acte significatif, puisqu'il marque le passage entre la ville mondiale densément peuplée et bâtie et le vaste hinterland de Johor. Il s'agit d'un début d'aventure qui renforce

l'impression d'évasion des pratiques et des paysages de la vie quotidienne. Pour le voyageur, la frontière est un marqueur de distinction majeur. Une fois arrivés à Johor et lorsque l'on s'éloigne de Johor Bahru, les visiteurs singapouriens apprécient la sensation d'espace et de verdure. Dans l'ensemble des entretiens et des conversations informelles tenues avec des Singapouriens à Johor et à Singapour, quelques mots-clés ont été systématiquement employés : les paysages de la cité-État sont considérés comme « plastiques », « artificiels » et « trop bien faits ». Les critiques ciblent l'empreinte trop visible du paysagiste dans les espaces verts de Singapour, y compris ceux dédiés à la nature « sauvage » tels que Pulau Ubin ou la réserve du Central Catchment. Les grands symboles des espaces verts de Singapour comme Botanic Garden, inscrit au patrimoine mondial de l'UNESCO depuis 2015, Garden by the Bay, l'impressionnante serre climatisée high-tech, ou encore l'île artificielle de Sentosa, sorte de Disneyland tropical, représentent bien l'esprit de la planification urbaine régnante, mais ne convainquent pas les Singapouriens en termes de réalisme et de proximité avec la nature. Pour ce type de parcs, rien n'est laissé au hasard : les pelouses manucurées, les fleurs derrière des petits murets, des allées au pavement impeccable, des cafés et des bistrots dont la gamme de prix n'est pas toujours accessible à la classe moyenne singapourienne, etc. Pour les espaces dits « sauvages », ils sont également pris en charge par les paysagistes de l'office des parcs nationaux. Comme souvent à Singapour, le visiteur y est accueilli par un panneau de signalisation détaillant la liste des interdits, les chemins sont tracés, les promenades et les pergolas en bois sont très bien entretenues. Même à Pulau Ubin, l'empreinte paysagiste y est clairement visible : les rues sont propres, les panneaux de signalisation en bois peints sont les mêmes qu'à Singapour, des vélos en location sont omniprésents, les chemins sont bien balisés, et ici et là, figurent des indications sur des plantes.

Au contraire, Johor offre un contraste saisissant à de nombreux niveaux. Non seulement le coût de la vie y est beaucoup moins élevé, mais surtout les visiteurs y retrouvent une certaine forme de familiarité, d'authenticité, et reconnaissent les liens culturels entre ces deux pays voisins. Les entrepreneurs de l'agrotourisme à Johor connaissent parfaitement les défis de la vie quotidienne à Singapour et s'en inspirent pour produire des espaces qui représentent l'antithèse de la ville mondiale. Les discours sur les paysages ruraux sont « roman-

tisés » à travers les brochures publiées et les récits des visiteurs. Il s'agit à la fois d'un mythe et d'une image qui sont fabriqués et entretenus par les propriétaires des fermes et reproduit par les visiteurs. Pour les Singapouriens, l'accès à de grands espaces, à la nature «sauvage» est limité et beaucoup sont à la recherche d'authenticité. Cette dernière s'exprime à travers plusieurs scènes du paysage rural qui n'est pas uniquement visuel, mais qui inclut d'une part, les animaux, et les personnages du monde rural, l'agriculteur y possédant une place centrale et, d'autre part, l'idéologie d'un mode de vie en harmonie avec la nature, notamment la prépondérance des thèmes sur l'écologie et le développement durable.

La fabrique et la romantisation du paysage visuel

Les fermes de l'écotourisme ou de l'agrotourisme en Malaisie ont un capital rural qui leur a permis de développer un argument de vente fondé sur le paysage qu'ils occupent et qu'ils fabriquent. Ces fermes ne sont pas des fermes dans le sens que l'on entend normalement ; chaque élément du paysage est pensé pour accommoder le confort visuel et hygiénique des visiteurs, et surtout pour que l'expérience paraisse authentique et vraie. En termes de paysage visuel, de nombreux exemples peuvent en attester : les barrières en bois peintes en blanc chez UK farm confortent le visiteur dans la manière dont il peut imaginer une ferme, tout comme le lac artificiel à Koref. Dans cette dernière, les indications sur les pancartes en bois travaillées pour apparaître anciennes, des charrues en bois disponibles en taille adulte ou enfant – et dont l'utilisation n'est plus en vigueur – sont laissées ça et là, au détour d'un chemin. Ce paysage est même parfois travaillé et mis en scène par des professionnels. Ainsi, Koref accueille des volontaires étrangers, qui, en échange d'un logement et de trois repas, s'engagent à travailler gratuitement. Parmi les personnes accueillies, un architecte paysagiste italien a contribué au design, à la construction du pont-restaurant de la ferme et a beaucoup conseillé M. Tam lors de son séjour. De même à Zenxin, des chemins sont aménagés pour permettre aux visiteurs de se promener à vélo ou à pied dans le verger.

Bien que les fermes de l'agrotourisme ne soient pas très grandes, leur taille est suffisante pour fabriquer un panorama, c'est-à-dire des points d'accès où les

sens ne sont pas obstrués par un bâtiment, une route, des voitures, etc. Cette vue scénique est un élément important pour les Singapouriens dont l'espace est restreint. L'horizon est occupé par de la végétation, donnant l'impression d'être entouré de forêts, de respirer l'air pur, etc. Interrogés sur ce panorama, de nombreux visiteurs ont fait des comparaisons avec les fermes singapouriennes de Kranji, où le paysage n'est pas ouvert et où le bâti de Singapour reste visible et marque l'horizon.

La vision préconçue du paysage rural de beaucoup de Singapouriens est si voilée qu'ils n'imaginent pas cette ligne d'horizon végétale comme étant des plantations d'huile de palme, et que l'air qu'ils respirent est probablement tout aussi pollué qu'à Singapour. Ces mêmes plantations sont en effet gourmandes en produits chimiques et sont très peu régulées par les autorités malaisiennes. Cette idée qui voudrait que les espaces ruraux soient moins pollués que ceux de la ville participe du mythe du monde rural, comme s'il s'agissait par définition d'un espace sain, meilleur, bon, et synonyme d'harmonie. Les difficultés rencontrées par les populations résidant au sein des paysages ruraux sont cependant souvent similaires aux problématiques des citadins, qu'il s'agisse de la pollution, de l'histoire et de la formation du paysage, ainsi que de l'accès à la propriété.

Les animaux de la ferme, partie intégrante de l'image du paysage rural

Dans ce paysage manufacturé, les animaux ont une place de choix. Ils sont des attractions avec lesquelles le visiteur joue : on les nourrit, porte, caresse, on essaye de les attraper, comme s'il s'agissait d'une corrida pacifiste. Dans l'objectif de renforcer leur attractivité pour petits et grands, les fermes prennent soin d'avoir des moutons, chèvres, canards, lapins, poissons, poules, autruches, de tout âge, y compris et surtout des nouveau-nés ou tout jeunes. Ils sont lavés, ne sentent pas mauvais, et ceux qui ont une utilité autre que touristique, les moutons, par exemple, sont exhibés à des heures précises pour être observés courant vers le champ. Ce paradis apparent des animaux de la ferme est une attraction extrêmement appréciée des touristes, qui peuvent être en contact direct avec eux. Leur donner de la nourriture, en général des grains de maïs en sachet (en vente), constitue l'un des moments les plus excitants, surtout pour les

jeunes enfants. Les visiteurs sont enchantés par cette expérience de la « vraie vie à la ferme » ; les enfants, tout comme leurs parents, sont émerveillés de voir quelque chose, qui pour eux, est extraordinaire. Pour comprendre cet attrait, il faut remettre les choses dans une perspective du quotidien singapourien. Sur l'île, les animaux sont absents : mis à part le chien domestique que l'on voit parfois pendant une promenade, il y a très peu d'animaux errants et leur donner de la nourriture est très mal vu, voire interdit dans certaines zones non publiques (panneaux d'affichage à l'appui). Contrairement à l'Europe et la Malaisie, les animaux de la ferme sont une merveille d'exotisme pour les Singapouriens qui ne les connaissent que dans leurs assiettes. Certains parents qui visitaient les fermes ont partagé leur émerveillement, par exemple, Siok-Hoon, mère de deux garçons :

« C'est la première fois qu'ils [ses enfants] peuvent voir des animaux comme des vaches, des moutons, des canards vivants, ils n'en n'ont vu qu'en photo ! »

Interrogée sur le zoo de Singapour, lieu populaire et réputé, elle répond :

« Ah non, ce n'est pas pareil. Ici, ils sont en liberté, ils mangent ce qu'ils veulent, ils ont de l'espace, ils participent à l'écosystème local, ce sont de vrais animaux. Quand on va au zoo, on est stressé, il y a toujours du monde, et puis ça coûte 200 dollars [singapouriens] juste pour les tickets [pour une famille de quatre personnes]. Ici, c'est moins cher et on profite. En plus, je n'ai pas besoin de surveiller tout le temps où sont les enfants, il y a tellement d'espace que l'on peut voir loin, c'est comme des vacances sauf que c'est juste à côté. »

Le côté personnel de l'expérience, la possibilité de toucher les animaux, de les voir dans un habitat qui n'est pas visiblement fermé, a un impact sur les visiteurs qui n'identifient pas ces espaces à des mini-zoos agricoles. Leur proximité les rend plus véritables aux yeux des visiteurs. Ainsi, le caractère authentique est mis en valeur dans toutes les conversations. Toutefois, les animaux sont préparés au préalable, entraînés à répondre aux voix des visiteurs, et parfois victimes du trop-plein d'attention. Ainsi, selon des employés des fermes, certains animaux tombent malades et d'autres n'ont pas survécu à un régime alimentaire qui n'était pas approprié : un apport trop important de graines entraîne dans certains cas des complications intestinales. Bien que ces

animaux ne semblent pas être maltraités, ce type d'activité et de régime alimentaire n'est pas nécessairement adapté. Ces éléments, qui ont attiré à la réalité biologique des animaux, rappellent qu'il ne s'agit pas de peluches, mais d'êtres vivants que l'on fait parader au bon plaisir des consommateurs et qui sont utilisés comme des accessoires du paysage et des activités.

Les personnages du paysage rural

Les visiteurs dans ces fermes ne sont pas uniquement à la recherche d'un paysage ou de contacts avec des animaux «exotiques», mais ils cherchent également à expérimenter et à observer la vie des ruraux. Pour eux, il s'agit d'un mode de vie proche de la nature, moins superficiel et matérialiste qui représente l'opposé des maux des habitants des villes. En traversant la frontière pour se rendre dans ces parties de Johor, les Singapouriens espèrent échapper aux côtés les plus néfastes de leur environnement quotidien.

Cette perception est encouragée par les employés des fermes qui proposent aux visiteurs de se joindre à eux dans les activités, qui, selon les saisons, incluent la récolte du riz, la cueillette des fruits et même le labourage de la terre avec une charrue en bois (qui n'est utilisée que par les touristes, l'équipement effectif étant en métal et motorisé). Des chapeaux coniques typiques d'Asie de l'Est et du Sud-Est sont disponibles à la vente pour parfaire la panoplie du parfait fermier d'un jour.

De plus, une iconographie positive du paysan est affichée ici et là, comme le montrent les illustrations ci-dessous. Le fermier est représenté comme un homme âgé, souriant, portant avec plaisir le fruit de son dur travail manuel. Ce type d'image renforce le mythe que l'on peut avoir sur les espaces ruraux, délaissés par les jeunes qui sont attirés par la modernité des villes. Les vrais fermiers, ceux qui travaillent la terre, semblent être des travailleurs immigrés indonésiens que l'on aperçoit parfois dans les champs.

Illustration 15 — L'image du bon fermier : grand-père à la ferme

Kahang, Johor, 2015 - © Amel Farhat

Toutefois, les propriétaires et gérants qui ont été rencontrés par l'auteure sont loin de correspondre à cette image. Smartphone à la main, constamment au téléphone, mobile dans toute la région pour organiser l'approvisionnement en nourriture ou en matériel de leur ferme, pourtant présentée comme autosuffisante et autonome par rapport à la ville, allers et retours entre la ferme et le service marketing à Kluang, etc. : ces hommes ressemblent plus à des hommes d'affaires qu'aux images du « bon fermier » représentées au sein des fermes. Un trait commun émerge néanmoins, celui du patriarche. Chefs d'entreprise

dirigeant leur société avec passion, sachant gérer les employés autant que la publicité, ils entretiennent l'image du patriarche dans leurs relations avec les clients, que ce soit en tant qu'enseignant en écologie ou pour prendre le contrôle d'un barbecue, ce qui, dans le cas de UK Farm peut être impressionnant puisqu'il s'agit d'un mouton entier partagé par les visiteurs. L'exemple de M. Un Keng est particulièrement représentatif du nouveau fermier de Kluang. Son ambition professionnelle, les nombreux projets qu'il a développés, et sa présence auprès des visiteurs en ont fait un personnage incontournable à UK Farm.

Illustration 16 — M. Un Keng, un homme d'affaires
dans le secteur de l'agrotourisme à Kluang
UK Farm, Kluang, Johor, 2016 - © Amel Farhat

Autre image fortement promue par les fermes, celle de l'autochtone, l'Orang Asli. Le « Jakun village », aussi connu sous le nom de *Kampung Asli* (le village indigène), propose donc ce qui suit :

« L’aperçu authentique de la culture ethnique de nos Orang Asli est une autre expérience qui se doit d’être explorée. Les Orang Asli sont devenus la principale attraction pour les touristes étrangers, principalement pour leurs maisons et leurs ustensiles fabriqués à la main. Dans le village de Jakun, les visiteurs seront émerveillés par le caractère unique de leurs maisons dans les arbres (*Kerkendeng*), leurs pièges pour la chasse (*Penyatus Harimau* et *Perangkap Kancil*) et même leur performance à la sarbacane (*Temiang*) à couper le souffle. Nos visiteurs repartiront avec un cadeau comme souvenir offert par l’Orang Asli. »

Illustration 17 — Un père et son fils performent la culture Orang Asli pour les touristes
UK Farm, Kluang, Johor, 2015 - © Amel Farhat

Les fermes de l’agrotourisme emploient plusieurs Orang Asli, y compris des enfants très jeunes, et certaines les exposent dans des activités : de même que les champignons ou les autruches ont leur espace d’attraction, l’« Orang Asli » a aussi son espace. Le Jakun Village propose ainsi de rencontrer l’Orang Asli pour une démonstration de la chasse à la sarbacane en explosant des ballons de baudruche accrochés aux arbres, ou la mise en place de pièges à animaux.

L'ensemble du discours est assuré par le guide qui assure que l'Orang Asli, qui n'a pas d'autre nom pour le touriste puisque c'est comme ça qu'il est toujours désigné, a tué un tigre, que c'est un guerrier d'une tribu de la forêt, etc. Lui, toujours silencieux, fait son travail et assure sa prestation dans son costume en paille. Ils sont ainsi mis en scène dans ce qui est montré comme leur activité et leur habitat quotidien. Pour les visiteurs, il est, non seulement possible d'imiter leurs techniques de chasse, mais également de visiter leurs maisons traditionnelles en bois dont l'exotisme les charme (illustration 18). En tant que photojournaliste, Kiran Kreer illustre les conditions de vie précaires des Orang Asli de la tribu Jakun et ses images offrent un fort contraste avec celles véhiculées par l'agrotourisme. En effet, les Orang Asli présents à Kluang ont changé leur mode de vie puisqu'ils ne sont plus chasseurs-cueilleurs semi-nomades, ils sont aujourd'hui principalement des travailleurs agricoles sédentaires. Le pagne de paille n'est porté que pour les spectacles donnés à la ferme puisque les Jakun de Johor s'habillent aujourd'hui de manière occidentale. Le gouvernement malaisien a aussi influencé avec succès l'acculturation et l'assimilation des Orang Asli puisqu'ils sont musulmans et non plus animistes, en témoignent les femmes qui portent toutes un *tudung* (voile islamique).

Ces espaces contribuent donc à conserver l'image romantique et orientalisée de la vie à la ferme et de ses habitants. Les Malaisiens, en charge de la fabrication du paysage, du marketing, et de la gestion, sont conscients que l'image qu'ils véhiculent sert à charmer les visiteurs et à entretenir les images positives du monde rural.

Les visiteurs sont consommateurs d'un paysage qui a été fabriqué et d'une expérience qui leur est vendue comme rurale. Les animaux, au même titre que les rizières et les prairies, font partie intégrante de cette escapade à la campagne. Très peu des personnes interrogées semblent s'être rendues compte des artifices utilisés et mis en scène ; lorsqu'ils comparent à Singapour, où tout aurait été pavé, propre, sans mauvaises herbes, ils ne considèrent pas que l'impact de l'homme et la fabrication des paysages ont été si importants dans le cas des fermes.

UK Farm, Kluang, Johor, 2015 - © Amel Farhat

Source : Kiran Kreer. Photo prise à Pahang, 2014.

Illustration 18 — Deux visions de l'habitat Orang Asli :
un décor exotique pour les touristes et des conditions de vie précaires

Le paysage du discours écologique

La mise en scène des acteurs et des animaux du monde rural s'accompagne d'un discours sur la pollution et la préservation de l'environnement. Les sites de l'agrotourisme, à Kluang ou ailleurs en Malaisie, mettent en avant leurs contributions à l'écologie, au développement durable et adoptent un discours de préservation de la nature et des écosystèmes (Luquiau, 2015). Leur principal argument et leur définition de l'écologie reposent essentiellement sur deux principes : ils n'utilisent pas d'engrais ou de fertilisants chimiques ; et ils réutilisent leurs déchets, notamment sous forme de compost ou d'alimentation des animaux. Ce deuxième point n'est pas tout à fait fidèle à la réalité du fonctionnement de ces entreprises puisqu'ils créent aussi des déchets non organiques, comme n'importe quelle autre activité conventionnelle.

Les arguments environnementaux des fermes de l'agrotourisme présentés dans leurs brochures.

Les missions de Zenxin Organic Farm :

« Engagé à produire une agriculture dite biologique de la plus haute qualité en s'interdisant l'utilisation d'engrais chimiques et de pesticides. S'efforcer d'atteindre un niveau élevé de satisfaction des consommateurs à l'égard des aliments biologiques.

Construire une société bio produisant des aliments de qualité biologique pour les consommateurs, fournir un meilleur environnement de travail pour les membres de la société et produire une activité biologique et durable pour les investisseurs.

Promouvoir les aliments non altérés par les engrais chimiques, les pesticides, les additifs et les conservateurs artificiels, rendre notre terre et les êtres humains plus verts, plus sains.

Zenxin Organic Parc est la première ferme biologique ouverte au public en Malaisie combinant des intentions éducatives et récréatives. Nos visiteurs peuvent choisir d'explorer notre ferme en groupe ou en individuel, à pied ou à vélo. Nous vous proposons la visite guidée du parc avec un guide « maison » (sur réservation, minimum 20 personnes) et les visiteurs peuvent découvrir la vie rurale réelle. »

Koref Eco-Farm :

« Koref est la première et l'unique ferme de riz biologique en Malaisie. Étendue sur plus de 260 acres de rizière, la ferme procure des forfaits d'agrotourisme « Free and Easy ». Nous avons obtenu la certification biologique du ministère de l'Agriculture malaisien en décembre 2005 après une conversion en 2001 et une période d'observation stricte. La ferme est irriguée par la rivière non polluée qui prend sa source au mont Belumut (1 010 m). [...] Koref Eco-Farm est une ferme unique orientée vers la nature, la santé et l'amélioration du style de vie, qui offre des expériences de vie enrichissantes telles que l'esprit d'équipe, les activités en communauté, l'escalade, la récolte à la main du riz en saison. »

La conception de l'écologie selon les fermes ne semble pas intégrer la préservation des écosystèmes puisque l'ensemble des sites de l'agrotourisme se sont constitués sur les terrains de la forêt tropicale. En effet, ces sites n'ont pas remplacé des plantations de palmiers à huile qui épuisent les sols et utilisent nombre de produits chimiques, mais ont été construits après une phase de déforestation. Depuis le début des années 2000, les fermes entourant Kluang ont recréé de toutes pièces des paysages qui n'ont jamais existé à Johor. Pour ce faire, elles ont entrepris le déboisement des espaces de jungle non protégés et ont donc modifié le paysage. L'exemple le plus impressionnant est celui du projet de modernisation de l'agriculture de Kluang qui fonctionne comme un laboratoire d'observation de la mixité entre services et production agricole. Le discours officiel de développement peut laisser penser qu'il pourrait s'agir de la reconversion de terrains qui étaient déjà agricoles, alors que ce projet a donné lieu à la déforestation de 2 000 hectares de jungle. Lors de la création de leur entreprise, les trois propriétaires des fermes étudiées ont ainsi passé les deux ou trois premières années à couper des arbres, se débarrasser des racines et à niveler le terrain. Ces informations ne sont, bien entendu, pas indiquées dans les brochures de l'agrobusiness, mais elles sont connues des populations locales qui ont observé ces changements. Loin d'être perçus de manière négative, ils sont considérés comme pourvoyeurs d'emplois, attirant des touristes et représentant au moins une activité économique qui n'aggrave pas la pollution de l'eau et de l'air.

Illustration 19 — Topographie de Kluang

© Google Map et Thunderforest layer, 2015

Dans le district de Kluang, deux sites seulement ont réussi à maintenir un paysage de forêt tropicale, Gunung Lambak et Gunung Belumut (près duquel se trouve Koref). Bien qu'ils présentent des altérations, telles que des sentiers et des sortes d'escaliers sommaires, ces parcs naturels se démarquent de ceux de Singapour. En effet, ces espaces ont conservé un côté « nature sauvage » dans le sens où certains éléments remarquables sont présents, tels que les odeurs, l'obscurité de la forêt dense, les seuls bruits des insectes et des animaux, le relief très accidenté et les pentes raides. L'observation d'une carte topographique permet de souligner que dans ces deux cas, il s'agit d'un relief qui, avec la présence d'une colline (Lambak) et d'un mont (Belumut), ne favorise pas l'établissement d'activités agricoles. Il semble ainsi que la survie de ces sites a plus à voir avec leur impraticabilité qu'avec une volonté de préserver l'environnement. Plus encore, dans le cas de Gunung Lambak, les aménagements réalisés dans le cadre d'une compétition (BMX urban downhill challenge) ont donné lieu à la mise en place de plusieurs équipements tels que des rampes d'acrobatie, l'extension des chemins goudronnés, etc., et ce, avec l'aval des gardes

forestiers. En effet, la municipalité de Kluang et les entreprises privées spécialisées dans l'évènementiel souhaiteraient profiter au maximum de la présence de ce site afin de développer un tourisme sportif et l'organisation de compétitions.

Ces divers paysages du tourisme rural de Kluang, que ce soit la perception scénique d'un panorama, le paysage habité par des animaux et des personnages de la vie rurale, et enfin le champ de l'écologie de la « nature » semblent se rapprocher davantage d'une imagerie commerciale que d'une réalité tangible. Ces espaces destinés à l'agrotourisme n'ont dans aucun cas remplacé des plantations d'huile de palme ou une autre forme d'agriculture intensive. En effet, au-delà des discours dans l'air du temps sur le développement durable et la construction d'une communauté rurale, les entretiens réalisés auprès des populations locales ont mis en lumière que ces fermes se sont implantées sur d'anciens espaces auparavant occupés par la forêt tropicale. Elles ont donc participé, avec l'accord des autorités locales, au bouleversement d'un écosystème déjà fragile. Le propos n'est pas de généraliser et d'indiquer que cette forme de ruralité ou de nature n'existe nulle part ou qu'elle n'ait jamais existé, mais de mettre en évidence que dans le cas de Kluang, et dans le contexte de l'agrotourisme et du tourisme vert, il est possible de sérieusement questionner les images et les mythes associés aux catégories spatiales.

Intégration des codes du rural et exclusion des codes de la cité

Dans ce dernier chapitre, il s'agit d'analyser les observations de terrain et de s'interroger sur l'intégration du tissu urbain, compris dans son ensemble, c'est-à-dire à la fois la ville et la campagne. Les schémas géographiques classiques voudraient que les villes, même petites, forment des nœuds de l'urbanisation et des pôles d'attractivité. Bien que cela soit certainement vrai pour certaines infrastructures, notamment dans les transports, et dans les services privés et publics, l'étude du tourisme dit « rural » ou « vert » permet d'illustrer que l'espace non citadin peut aussi être une grande force d'attraction et donc un espace intégré aux grandes régions métropolitaines. Il a été possible d'observer deux processus contraires d'intégration et d'exclusion qui remettent en question l'hypothèse selon laquelle la ville serait plus intégrée que la campagne aux pratiques des citadins singapouriens. D'une part, les espaces et les codes associés au rural sont intégrés aux pratiques des visiteurs – cette intégration s'explique par les fonctions que remplissent le « rural » dans un contexte social et culturel qui est propre à Singapour –, d'autre part, une forme d'exclusion des espaces citadins de Kluang s'observe à travers l'exclusion quasi totale de la ville de Kluang dans les pratiques des Singapouriens.

Le monde rural : un paysage opérationnel répondant aux pratiques urbaines

Bien que les résidents singapouriens ne soient pas confrontés aux mêmes problèmes que dans nombre de grandes villes (sécurité, violence, dégradation, etc.), ils regrettent néanmoins de devoir faire face à une vie quotidienne pesante et stressante : pollution, transports surchargés, individualisme, perte des liens familiaux traditionnels, compétition scolaire et professionnelle extrême. La présence d'un hinterland en dehors des frontières, mais tout de même très proche, leur permet de bénéficier d'un différentiel qui n'est pas uniquement économique, mais également culturel et social et auquel d'autres citoyens dans le monde n'ont pas accès. Toutefois, même si Johor est situé dans un autre pays, ils reconnaissent les liens qui les unissent puisqu'ils s'imaginent que le Sud de la Malaisie ressemble au Singapour d'antan et remplacent un idéal perdu, une sorte de nostalgie associée à ce territoire. Cette partie s'intéresse particulièrement aux résultats des entretiens effectués auprès des Singapouriens et la manière dont les paysages abordés remplissent des fonctions qui sont essentiellement culturelles.

Un paysage thérapeutique

Un soin en réponse à la condition urbaine

Dès les premiers jours, le terme particulièrement intéressant de « guérison » (*healing*) a émergé des conversations avec les travailleurs des fermes. Selon eux, les citoyens, et, en particulier, les Singapouriens, souffrent de leur condition urbaine et se rendent dans les fermes d'agrotourisme afin de combler une carence. Au manque d'espaces « sauvages » abordés précédemment, s'ajoute un aspect beaucoup plus subtil et important qui pousse les Singapouriens à se retrouver dans ces terrains perçus comme appartenant au monde « rural ».

En effet, les images associées au monde rural, telles que la communauté et l'entraide, font référence aux liens sociaux qui se délitent, ou qui sont peut-être

déjà déliés, à Singapour. Cette situation est étendue au sein même de la famille, surtout chinoise, qui utilise ces espaces pour retrouver des repères familiaux, passer du temps ensemble, bref, relier ce que, selon eux, la ville a délié. En ce sens, ces fermes ont donc une fonction thérapeutique et réparatrice qui, en plus de sortir d'un environnement stressant, permet de reconstruire un lien social qui semble avoir été influencé par la modernité. En effet, il n'est pas rare de rencontrer des familles, et même des familles élargies, comprenant grands-parents, parents, oncles, tantes, cousins, cousines, pour lesquelles se retrouver ensemble à Singapour est compliqué entre les emplois du temps chargés des adultes et des enfants, le prix des restaurants, et la superficie des domiciles. Pour ces raisons, le séjour en famille à Johor, notamment dans ces fermes, est un véritable phénomène de société. L'escapade d'un jour ou deux leur permet de retrouver leur lien social. Bien que pour une telle occasion les enfants annulent exceptionnellement leurs cours du week-end³⁴, ils continuent néanmoins d'apprendre puisque les fermes enseignent un large panel de sujets sur la vie et les pratiques agricoles.

La redécouverte du lien social passe par des activités simples, comme des promenades, les repas, ou la contemplation du paysage. Pendant le week-end, les groupes scolaires sont absents et il règne dans ces fermes une impression de sérénité et un calme propices à des réunions familiales. Tout y est fait pour satisfaire chaque génération : les plus jeunes s'amusent avec les animaux, les adolescents ont accès à des activités sportives et d'aventure, tandis que les parents et les grands-parents peuvent se reposer et discuter dans un cadre idyllique. Les repas, moments très appréciés et importants pour les Singapouriens, sont pris dans la tradition asiatique avec de nombreux petits plats partagés entre les membres de la famille. Ces derniers se mettent à leur aise et s'approprient rapidement les lieux. En témoignent les conversations animées, les postures de détente, les jeux des enfants à table, etc., choses que l'on ne verrait probablement pas dans un restaurant singapourien. L'atmosphère relaxante du lieu et la bonne humeur entretenue par les employés et les bruits de la nature influencent certainement une telle attitude.

³⁴ Les cours particuliers sont la norme à Singapour. Écoliers et étudiants suivent donc l'école conventionnelle et l'école du soir et du week-end.

Le « contrat » du succès économique à Singapour

Les mémoires de Lee Kuan Yew (1998), le « Père de la nation », témoignent d'une manière quelque peu émotive de l'évolution de Singapour, une petite cité-État devenue un hub majeur de la mondialisation. À l'échelle régionale, Lee Kuan Yew ne manque pas de rappeler les obstacles et les fragilités que Singapour a dû surmonter pour « survivre » et se hisser au rang de pays développé. En effet, le thème de la survie est presque omniprésent et, tel un mantra, il est repris par les politiciens et la société civile afin de justifier la planification menée par le gouvernement (Lee, 2012). D'une part, Singapour a des relations parfois tendues avec le monde malais, au centre duquel l'île est pourtant située – elle est considérée comme « île chinoise dans un océan malais » (Lee, 1998 : 23) –, d'autre part, depuis l'indépendance en 1965, la cité-État est politiquement séparée de la Malaisie et ne dispose donc plus d'aucune assise démographique, d'aucun hinterland national et d'aucunes ressources naturelles. Malgré ces désavantages, et à l'aide de politiques libérales pro-investissements, Singapour a atteint un niveau de prospérité inégalé dans la région (Frécon, 2020). Cependant, ce succès économique s'est accompli au détriment de l'héritage culturel et de sites historiques.

Le contrat du développement

M. Heng, ancien avocat de 75 ans, est venu à Kluang avec ses enfants et petits-enfants pour passer un week-end de « relaxation ». Alors que sa famille tentait la montée de Gunung Lambak, il a longuement partagé son histoire de Singapour :

« Je suis né et j'ai grandi à Singapour, j'ai fait mes études là-bas [...]. À Singapour, on a eu de la chance, on a eu un grand leader, on est parti de rien [...] ça aurait pu être une catastrophe. Mais on a fait avec ce qu'on pouvait, et on est monté, monté, monté... et regarde aujourd'hui, Singapour est une référence, M. Lee a mis "*the little red dot*"³⁵ sur

³⁵ Le surnom de Singapour, suite à un commentaire de l'ancien président indonésien B. J. Habibie (1998-1999) dans un article du *Asian Wall Street Journal* (4 août 1998). Le « *little red dot* » est une expression dénigrante qui vise à montrer que Singapour est insignifiant face à la puissance démographique de l'Indonésie. Le gouvernement singapourien s'est réapproprié ce surnom pour démontrer que le pays est certes petit en termes de démographie et de superficie, mais puissant à

la carte du monde. [...] Le développement, les gens en sont contents ; aujourd'hui, tout le monde est éduqué, on n'a pas de chômage, si tu travailles dur, tu peux survivre, comme Singapour ; on a travaillé dur et on a survécu. [...] Le développement n'est pas gratuit, ce n'est pas on gagne tout et on ne perd rien ; tu sais, c'est comme un contrat, tu obtiens quelque chose, et tu donnes quelque chose en échange. Quand j'étais plus jeune, je ne comprenais pas ça, je n'avais pas la perspective, la distance de voir ce que ça coûte, pas en dollars, mais ce que ça coûte en... Avant on discutait avec les gens, on avait un quartier, on appelle ça un *kampung* [...] on connaissait les gens que l'on croisait ; tu croisais une sœur³⁶ ; tu savais qui étaient les parents, dans quelle école elle allait, quand il y avait un mariage ou une naissance, tout le monde contribuait, les parents, la famille, les voisins. [...] C'était une société. Mais on n'a pas eu le choix, on n'a pas de place, on est une toute petite île. Aujourd'hui, ça n'est plus comme ça, mes enfants sont trop occupés, mes petits-enfants sont trop occupés, alors je passe mon temps avec mes voisins. Parfois, on vient à Johor pour enlever le stress [*"remove the stress"*, il fait mine de se laver les mains, comme pour se débarrasser du stress], faire des activités ensemble, passer du temps ensemble. À Singapour ce n'est pas pareil, j'ai le sentiment que quand on fait quelque chose, il y a toujours un aspect commercial, plastique [artificiel], mais quand je viens à Johor, il y a un sens spécial, quelque chose de spécial. Par exemple, on ne se retrouve plus en famille, c'est très rare, il faut une occasion, mais regarde, ici les gens se rencontrent, on s'amuse. »

Monsieur A., 30 ans, professeur d'études malaises dans un lycée de Singapour a partagé sa nostalgie d'une époque qu'il n'a pourtant jamais connue :

« À Singapour, il n'y a pas de place pour le superflu, tout doit être utile et servir à la production de quelque chose. Pour résumer, tout doit avoir une fonction économique. Quand le gouvernement construit quelque chose, ils savent exactement combien ils vont gagner. [...] On est obligé, on est plus petit, si on veut être développé, avoir de l'argent, un bon emploi, notre CPF [Central Provident Fund, c'est-à-dire, caisse des retraites], on ne doit pas gaspiller l'espace. Le problème, c'est que l'on a tout enlevé, il ne reste plus rien, pas de quartiers chinois, pas de quartiers malais. Quand on va à Johor Bahru ou à Penang, ça fait vraiment plaisir, on a l'impression de retourner 50 ans en arrière, de retrouver le Singapour de mes parents et de mes grands-parents. Moi, j'ai grandi dans un HDB [Housing and Development Board, grands ensembles publics], mais mes parents et

l'échelle de l'économie mondiale. Le logo créé en 2015 et célébrant les 50 ans de Singapour reprend d'ailleurs l'idée du cercle rouge.

³⁶ L'expression « *a sister* » (« une sœur ») est un terme affectif pour une connaissance de son âge communément utilisé à Singapour et en Malaisie.

mes grands-parents m'ont raconté comment c'était dans les *kampung*, ce n'était pas pareil. Ça ne me manque pas, je préfère mon confort, mais il y a des côtés que je regrette. Par exemple, aujourd'hui il n'y a plus d'entraide (*gotong royong*), la communauté, ce sont les amis, alors qu'avant, la communauté c'était le *kampung*. Aujourd'hui, quand les enfants se marient et ont leurs enfants, ils ne vont plus voir leurs parents, sauf s'ils ont besoin de quelque chose. Le problème, c'est qu'un immeuble d'appartements, ça ne remplace pas le *kampung*. [...] Les Malaisiens ici [à Koref] sont très gentils, sociables, on peut s'asseoir et discuter facilement si on veut. J'ai discuté avec les travailleurs indonésiens dans les champs, ils répondent aux questions, expliquent comment tout marche, ils aident à cueillir les fruits dans les arbres, ils sont vraiment sympas. »

M. Heng n'est pas le seul senior ayant contribué à cette étude, cinq autres répondants de plus de 60 ans ont également partagé cet esprit nostalgique d'un autre temps. On peut s'interroger sur leur possible exagération d'une époque passée et sublimée qui, posée en miroir, leur permet d'avoir un regard critique sur leur société. En général, ils déplorent le manque de temps des jeunes générations et, bien qu'ils encouragent tous la réussite académique de leurs petits-enfants, ils sont très critiques de la manière dont l'excellence des notes remplace des activités ludiques qui font partie de l'enfance. Une génération plus jeune, comme celle de M. A. s'approprie cette mémoire de la « *pioneer generation*³⁷ » et s'interroge également sur les valeurs sociales de sa société. La construction des HDB, aussi appelés des « *kampung* verticaux », est le grand symbole de la modernisation et de l'amélioration sanitaire que Singapour a engagé depuis les années 1960. Bien qu'ils aient contribué à la gestion de l'espace restreint de l'île, les Singapouriens associent toutefois la perte de leur lien social avec ce modèle de grand ensemble et la destruction des *kampung*.

Cette nostalgie est savamment mise en scène par le gouvernement. Trois exemples reflètent particulièrement bien l'histoire du développement de Singapour et les regrets d'une époque révolue. D'abord, les célébrations du

³⁷ Expression désignant les citoyens singapouriens âgés d'au moins 16 ans en 1965 (donc nés avant 1950) et ceux ayant obtenu leur nationalité avant 1987. Depuis 2014, ces citoyens bénéficient d'avantages sociaux, notamment une prise en charge plus importante des soins médicaux et une pension d'invalidité.

cinquantième anniversaire de l'indépendance de Singapour, notamment la grande parade, ont retracé les grandes époques de l'île, de l'arrivée de Raffles à la construction d'une cité-État développée. Les défilés et les témoignages des seniors décrivent le rapide développement économique et urbain, notamment la transition du *kampung* vers les HDB. Ensuite, la galerie *We built a nation* (« Nous avons bâti une nation ») au musée national de Singapour dispose d'un espace où un appartement HDB des années 1970 est recréé. Le visiteur peut se promener dans un appartement qui est mis en scène avec de l'électroménager et des meubles de l'époque, tout en étant exposé à un discours sur le rôle central des HDB dans la construction de la nation singapourienne. Enfin, ce sentiment de nostalgie a dominé le lancement en 2011 du «Projet de la mémoire de Singapour» (Singapore Memory Project). Cette initiative a pour but de récolter auprès des entreprises et des particuliers singapouriens des documents qui témoignent de la construction et de la vie quotidienne à Singapour. Il est possible de consulter les images, les textes, les vidéos et les bandes-son sur Internet³⁸ afin de retracer l'histoire de l'île en général, mais également d'un quartier, d'une rue, etc.

À ces représentations organisées d'une époque passée s'ajoutent des projets urbains ayant pour but de recréer au cœur du paysage quotidien des espaces inspirés du Singapour d'antan. Une partie du quartier de Tiong Bahru, comprenant les HDB les plus anciens et classés au patrimoine de Singapour, se distingue au milieu des tours et des centres commerciaux par un style architectural Art déco et la faible hauteur des bâtiments. Les récentes rénovations de ce patrimoine en font une zone en cours de gentrification où de jeunes actifs aux revenus confortables côtoient les seniors installés depuis des décennies. Malgré les nombreux efforts pour en faire un quartier branché, il n'y a pas vraiment de re-dynamisme évident à Tiong Bahru. Dans un même esprit, les *hawkers centres*³⁹, aujourd'hui emblématiques de Singapour, remplissent un rôle culturel, social et pratique. Ils fournissent des repas à des prix très

³⁸ Voir au lien : (<http://www.singaporememory.sg/>).

³⁹ Les *hawker centres* sont des groupements de marchands avec des stands de plats cuisinés représentant l'héritage culturel et migratoire de Singapour. On y trouve des cuisines variées avec des plats malais, tamouls, hong-kongais, chinois, coréens, japonais, et « internationaux » (c'est-à-dire, occidentaux).

abordables et l'immense majorité des Singapouriens s'y restaure au moins une fois par jour. Il s'agit aussi d'une icône culturelle qui entretient des traditions culinaires venues d'un peu partout en Asie et propose des plats qui sont parfois trop élaborés pour être cuisinés au quotidien. Cette forme de restauration à la fois traditionnelle, rapide et peu onéreuse est très ancienne et Singapour comptait nombre de *hawker centers* historiques. Avec le développement, le manque d'espace et des règles d'hygiène toujours plus strictes, ces centres ont, de la même manière que les *kampung*, peu à peu disparu à partir des années 1970. Ils sont remplacés aujourd'hui par des *food courts*⁴⁰ à l'américaine très propres, situés dans des centres commerciaux, mais aussi très formatés. Il semble que presque tous les *food courts* proposent les mêmes plats (chinois, indien, coréen, indonésien, malais, européen, et japonais) et il est assez difficile de trouver des stands dont la cuisine se distingue par son originalité. Quelques grands centres commerciaux ont tenté de « décorer » leurs *food courts* de manière à recréer un espace authentique et tablent sur un environnement asiatique d'antan.

Selon la vision de Lee Kuan Yew et du PAP, le développement économique de Singapour était un but au nom duquel de nombreux sacrifices ont été faits. Les modes de vie et les habitats ont radicalement changé et après quelques générations, au moment où Singapour fête ses 50 ans d'indépendance, il existe un fort sentiment de nostalgie. Des emblèmes culturels aussi importants que les *kampung*, les anciens HDB et les *hawker centers* font l'objet de représentations romancées et idéalisées. D'une part, les seniors admettent qu'ils ne pouvaient et ne peuvent rien faire contre le développement urbain et économique et leur sentiment de nostalgie est d'autant plus important qu'ils se remémorent, et probablement subliment leurs souvenirs. D'autre part, les jeunes générations, celles qui sont nées et qui ont grandi dans les HDB, sont quant à elles plus pragmatiques et ne critiquent pas ce « contrat du développement ». Bien qu'ils expriment un sentiment de nostalgie à l'égard d'une idée, de quelque chose qu'ils n'ont jamais connu, mais dont ils ont beaucoup entendu parler, ils

⁴⁰ Les *food courts* sont des aires de restauration regroupant plusieurs restaurants dans un centre commercial. Il s'agit principalement de restauration rapide.

réitérent, consciemment ou non, le discours du gouvernement : ils n'ont pas le choix, ils doivent survivre.

Alors que Singapour tente de reproduire de manière artificielle et trop propre une image du passé, la Malaisie, et notamment Johor, apparaît comme une aventure attrayante qui joue sur cette notion de nostalgie et de valeurs sociales du *kampung*. D'une certaine manière, les espaces dits ruraux et intégrés aux circuits touristiques ont un rôle social et culturel dans le cas de leur clientèle singapourienne.

Un paysage du développement professionnel et personnel des Singapouriens

En plus des familles, les écoles et les sociétés privées représentent un marché considérable pour les fermes agrotouristiques, ces dernières pouvant accueillir des groupes entre une centaine et jusqu'à quelques milliers de personnes. Les écoles sont particulièrement intéressées par ces espaces et en profitent pour y organiser leurs voyages scolaires et universitaires. Des espaces climatisés dédiés aux conférences ou aux cours sont donc mis à la disposition des visiteurs, comprenant vidéoprojecteur, ordinateur, wifi, et tout le nécessaire pour une salle de classe high-tech à la mode singapourienne.

Des séminaires sur des thèmes tels que « apprentissage du leadership » (*leadership learning*), « esprit d'équipe » (*team building*), « gestion de la résistance physique » (*endurance management*), font découvrir aux jeunes des qualités considérées comme primordiales dans la société. Il est particulièrement intéressant d'observer l'ambiance quelque peu militaire que les professeurs et les instructeurs font régner dans la ferme. Comme à Singapour, les enfants conservent leur uniforme scolaire, leurs moindres gestes sont contrôlés et toutes les activités sont obligatoires, du réveil au coucher. Malgré l'ambiance stricte et le contrôle permanent du personnel enseignant, les élèves semblent néanmoins s'amuser et profiter des activités proposées. Les animations du voyage sont censées servir un but plus important dans les projets d'avenir des adolescents et chaque moment est considéré comme formateur. Il y a évidemment des moments d'apprentissages intellectuels et pratiques sur l'écologie, le rôle des

insectes et des poissons, l'irrigation, etc. Toutefois, il y a aussi de nombreuses activités dont les objectifs sont plus subtils, comme le travail d'équipe et l'endurance physique. Cette forme d'enseignement pratique est particulièrement utile pour les jeunes singapouriens compte tenu de leur emploi du temps scolaire et extrascolaire surchargé. Cet espace remplit donc ici une fonction formatrice qui sert de théâtre pour apprendre aux jeunes à intégrer des concepts utiles dans le monde professionnel et la société en général.

Adoptant ce même objectif, des sociétés privées organisent également des retraites professionnelles dans ces fermes. Entre activités sympathiques et relaxantes avec les animaux ou dans les champs, ces retraites incluent surtout des activités plus surprenantes, telles que des stages de survie dans la jungle avoisinante (non obligatoires mais fortement conseillés). Certes, viennent aussi quelques petits groupes de collègues dont l'objectif principal est de se reposer et de passer des moments de qualité ensemble. Mais la majorité des groupes de professionnels sont assez grands, d'une vingtaine à une centaine de personnes. Les secteurs d'activité qu'ils représentent sont variés, mais ils appartiennent tous au tertiaire, ayant pour point commun d'appartenir à de grandes compagnies très connues dans les domaines des télécommunications, des banques et des assurances. Dans leur cas, l'objectif n'est pas de se reposer et de profiter de la nature, mais d'avoir une attitude de « gagnueur », de « leader » et de surpasement physique et mental.

Voir arriver ces groupes de Singapour est quelque peu impressionnant. Tout d'abord, les vagues des cars sur les chemins en gravier sont accompagnées de nuages de poussière, signalant leur arrivée. Ensuite, à leur descente des cars, tout indique dans le cortège des élèves ou des employés qu'ils sont singapouriens : les valises à roulettes dernier cri se retrouvent traînées, ne pouvant rouler sur les graviers ou le sable, les lunettes de soleil et les tenues vestimentaires sont à la mode et très chics. Ceux qui optent pour un style plus sportif sont également très high-tech avec des équipements de pointe. Ces groupes sont remarqués et ils dénotent comparés aux tenues plus modestes des travailleurs ou des rares visiteurs locaux. La différence avec la clientèle familiale singapourienne est également évidente, en termes de bruit et de relations avec les employés locaux. En effet, alors que les familles échangent volontiers avec les employés des fermes et font des activités avec eux, les grands groupes amènent leurs propres

instructeurs et programmes d'activités. M. Tam, le manager de Koref, donne la raison suivante :

« Les gros groupes singapouriens, quand ils viennent, ils sont différents des groupes en famille ou entre amis. Ils restent entre eux et ont leurs propres superviseurs et instructeurs, parce que si quelque chose arrive, n'importe quoi, même une petite chose, ils vont porter plainte contre l'école ou l'employeur. C'est parfois jusqu'à un point extrême. Par exemple, le poisson frais que l'on pourrait pêcher dans le lac et griller directement, ils n'en veulent pas, au cas où quelqu'un se ferait mal avec une arête coincée et appellerait son avocat. »

Ces groupes se déplacent donc à Johor justement parce qu'ils considèrent cet espace comme « rural » et « sauvage », mais ne souhaitent néanmoins pas risquer le moindre accident, et ce, jusqu'à l'absurde. De plus, les groupes sont strictement définis et ne communiquent jamais entre eux, ni pendant les activités, ni pendant les repas. À plusieurs reprises, deux écoles singapouriennes étaient présentes au même moment dans la même ferme sans qu'il n'y ait jamais d'interaction entre les groupes. Le personnel enseignant et les accompagnateurs doivent respecter un emploi du temps très strict dans lequel ne figure aucun moment personnel ou de quartier libre. Ce manque de flexibilité empêche donc toute communication imprévue, ainsi que des activités transversales improvisées entre les écoles. Sans nécessairement s'en rendre compte, ils transforment le paysage par leur présence et importent leurs habitudes dans ces espaces ruraux. Leurs pratiques sont radicalement différentes de celles des groupes précédemment abordés.

Pour les écoles et les entreprises, ces paysages servent d'espaces pour l'amélioration des élèves ou des employés dans un contexte urbain. Leurs activités remplissent des rôles précis concernant le travail d'équipe et l'endurance physique. Les groupes de professionnels poussent les choses encore plus loin, puisque des collègues et leur patron participent à des stages de survie où la fatigue et le manque de confort permettent d'analyser le comportement des uns et des autres. Leur voyage dans ce type de ferme relève plus d'un besoin d'espace et d'une toile de fond dans la « nature » que d'une volonté d'expérimenter ou d'observer les modes de vie des locaux. La fonction de thérapie du paysage y est absente et est remplacée par une notion de productivité. En effet,

les participants ne sont pas là pour se reposer, mais doivent au contraire faire des activités physiques, retenir ou apprendre quelque chose de cette escapade, que ce soit en termes d'esprit d'équipe, d'endurance, ou du secteur agricole.

Kluang, avec son paysage ouvert, peu bruyant, et proposant des activités « rurales », est donc un type d'espace recherché par les Singapouriens, justement parce que ces activités représentent, soit un antidote aux maux créés par leur environnement citadin, soit un théâtre d'activités d'amélioration de l'« homme urbain ». Toutefois, les pratiques de récolte de riz, de treks, de rafting, etc., ne font qu'imiter une image préconçue et entretenue d'une certaine idée du rural. En cela, ces espaces « ruraux » de Kluang utilisent des codes qui sont émis par la société urbaine et ils servent un rôle, une fonction, qui répond à un certain mode de vie. Ainsi, dans le concept de « paysage opérationnel », il est possible de considérer que les pratiques définissent l'espace et non l'inverse.

Une intégration qui dépasse les idées préconçues

Cette étude a principalement exploré les espaces situés en dehors des villes. Dans le cas du district de Kluang, bien que la ville de Kluang ne fût pas le terrain central de ce travail, il a semblé qu'elle ne devait pas en être exclue, car elle informe à la fois sur la perception de l'espace rural et sur l'intégration des pratiques singapouriennes.

Tout d'abord, la ville de Kluang, en tant que capitale du district, est un centre administratif. Les entretiens menés avec les responsables locaux à l'échelle du district et les gardes forestiers s'y sont donc tenus. C'est également dans cette ville qu'un premier contact avec les managers et les propriétaires des fermes qui y résident a été établi. Au-delà d'aspects d'ordre pratique, les possibles pratiques touristiques des habitants de Kluang au sein de leur propre espace rural méritaient de s'y intéresser. Au cours d'un entretien, la responsable d'une agence de tourisme locale a indiqué que l'espace rural de Kluang était considéré de façon générale comme un espace sale, peu intéressant, et elle-même ne comprenait pas pourquoi des visiteurs payaient pour s'y rendre. Son agence ne proposait d'ailleurs pas de brochure des sites locaux, alors qu'elle propose de nombreux autres sites situés à Johor. Son témoignage, sans surprise

Illustration 20 — La ville de Kluang

Kluang, Jalan Sultanah (en haut) et Jalan Syed Abdul Hamid Sagaff (en bas), Johor, 2015 - © Amel Farhat

dans le contexte où l'une des fortes motivations à l'activité touristique est la quête d'altérité, corroborait ainsi les observations de terrain. Les conversations informelles avec les restaurateurs, les chauffeurs de taxi, les réceptionnistes de l'hôtel, le personnel de la mairie, ont également indiqué une réaction de rejet à l'égard du monde rural local.

Ainsi, cohabitent deux visions contradictoires de la ruralité. D'une part, celle des Singapouriens, abordée précédemment, sublimée parce qu'elle représente l'antithèse des frustrations qu'ils ressentent face à leur environnement quotidien. D'autre part, celle des habitants de cette petite ville calme, que l'on qualifie de ville-dortoir et qui a la réputation d'être un lieu où rien ne se passe (« *sleepy town* »). Dans ce cas, domine une vision négative de la ruralité parce qu'elle se situe dans l'environnement immédiat des habitants de Kluang. Ces derniers associent cet espace à la pollution, à l'exploitation abusive, et aux Singapouriens. Les deux premières associations sont liées à la production d'huile de palme, vue comme une activité menée par les grandes sociétés qui n'a pas grand-chose à voir avec les habitants de Kluang. Même s'il est facilement imaginable que Kluang bénéficie de retombées économiques de cette manne agricole, les plantations sont perçues comme un environnement externe, principalement parce qu'il n'y a pas de lien social avec les travailleurs qui résident au cœur de la plantation. Parallèlement, les espaces ruraux non occupés par des plantations sont considérés comme des « lieux singapouriens »⁴¹. Le lien fait par les résidents locaux entre les visiteurs singapouriens et l'espace non citadin de Kluang est renforcé par le fait que les tarifs appliqués dans les fermes sont nettement au-dessus du niveau de vie moyen à Kluang. De nombreuses discussions ont en effet révélé qu'ils n'avaient pas les moyens de dépenser une centaine de ringgit (soit une vingtaine d'euros) sur une seule journée dans des fermes bondées de monde, alors qu'ils peuvent se rendre dans de « vrais » *kampung* s'ils le souhaitent. Ils associent donc ces espaces à des travestis qui ne ressemblent pas réellement à leur image du village traditionnel. Il semble que mis à part Gunung Lambak situé juste à la sortie du centre-ville, il n'y a pas

⁴¹ Selon plusieurs entretiens, l'expression « *It's a Singaporean place* » ou « *Singaporeans go there* » est récurrente auprès des habitants de la ville de Kluang pour qualifier les espaces de l'agrotourisme.

d'interaction sociale entre les habitants de Kluang et les espaces situés hors des villes.

En ce qui concerne les Singapouriens, il est frappant de constater que la ville de Kluang est presque totalement exclue du champ de leurs pratiques touristiques. Les bus de touristes ne s'arrêtent jamais en ville, ils vont directement dans les fermes, puis à Gunung Lambak, si bien que certains Singapouriens ne connaissent même pas l'existence de cette ville, pourtant si proche. Les quelques visiteurs qui s'arrêtent dans la ville de Kluang le font principalement parce qu'ils sont venus en train. Au mieux, ils visitent le Kluang Rail Coffee, un *kopitiam*⁴² pittoresque situé dans la gare, prennent un taxi et se rendent dans les sites de l'agrotourisme. La ville, même petite et calme, n'a pas d'attrait pour l'expérience qu'ils recherchent. Du côté de la ville de Kluang, à l'exception d'un panneau indiquant les restaurants, peu d'efforts sont faits pour promouvoir le tourisme.

Il apparaît aussi que les Singapouriens ont une vision duelle de la Malaisie. En effet, alors que le *kampung* et le rural sont en général perçus très positivement, avec des valeurs de communauté, de respect, etc., les villes malaisiennes sont, quant à elles, imaginées comme des terrains de la criminalité, du danger, et de la décadence incontrôlée (alcool, drogues, prostitution). Cette perception qui se justifie pour certains quartiers de Johor Bahru, une ville connue pour son taux de criminalité élevé, ne peut être appliquée à la ville de Kluang, ni généralisée à l'ensemble des villes malaisiennes. La nourriture, véritable passion à Singapour, est également un objet d'inquiétude, car ils craignent de tomber malades à cause des risques sanitaires en Malaisie. La vaste majorité des Singapouriens ayant participé aux entretiens m'ont mis en garde contre les villes malaisiennes et les restaurants, et présentent comme preuves les histoires de crimes et les scandales sanitaires (en Chine) relayées dans les médias. Au contraire, les espaces ruraux, notamment les fermes de l'agro-business, sont considérées comme plus sécurisées, parce que du fait de leur

⁴² *Kopi* signifie « café » en malais/indonésien et *tiam* veut dire « magasin » en hakka/hokkien. Le *kopitiam* est un établissement servant principalement des boissons non alcoolisées (café, thé, infusions d'herbes, jus et sodas) et parfois des snacks et/ou des plats cuisinés dans le monde malais (Sud de la Thaïlande, Malaisie, Singapour, Indonésie, et Brunei).

espace privé ceint d'une barrière, ils constituent une « communauté fermée » (*gated community*) tant appréciée des Singapouriens et ce, même s'il n'y a aucun garde. En outre, il s'agit d'un espace ethniquement marqué : les propriétaires, les guides et les visiteurs sont dans leur immense majorité chinois, les seuls Malais étant des travailleurs indonésiens, et dans le cas de UK Farm, des employées à la réception de l'hôtel.

Contrairement à une logique qui voudrait que la ville de Kluang soit plus intégrée que sa campagne aux cœurs économiques et politiques situés en ville, il apparaît que dans le contexte de l'agrotourisme ciblé ici, la dynamique est inverse. En effet, les pratiques de consommation des Singapouriens sont strictement limitées au sein des fermes et des sites naturels insérés dans les circuits touristiques. En conséquence, il n'y a pas de rayonnement au-delà des paysages qui adoptent les codes de la ruralité, et donc excluent la ville. Cet argument est également illustré par la visibilité des sites sur Internet. Ainsi, parce que les fermes sont des entreprises privées possédant leur propre service de marketing, elles bénéficient d'une présence importante sur Internet, dans les forums et les blogs, principal moyen d'information pour les futurs touristes. Au contraire, Kluang n'est pas mis en valeur par les autorités touristiques de Johor ou de la municipalité, et le peu de blogs traitant de la ville se limitent au *kopitiam* pittoresque situé dans la gare.

Conclusion

Les thèses de Neil Brenner et de Christian Schmid sur l'urbanisation planétaire, ainsi que les méthodes d'études anthropologiques sur l'urbanisation des *kampung* d'Eric Thompson et de Gavin Jones, indiquent qu'il est nécessaire de littéralement sortir des villes et de pratiquer une géographie urbaine dans des terrains non conventionnels afin de rendre compte de l'extension réelle de l'urbanisation. Cette présente étude s'est inspirée de cette théorie et de cette méthode en traitant du sujet de l'urbanisation en dehors de Singapour et de la région métropolitaine de Johor Bahru. Ce faisant, elle illustre une extension du tissu urbain au-delà de la ville et du cluster industriel, sans pour autant éviter le rural, à l'inverse des travaux sur l'urbanisation planétaire. Au contraire, le rural, même s'il est récréatif, persiste en tant que concept clé. Au lieu de considérer le tissu urbain comme un concept totalisant dont la diffusion aurait évincé le rural du débat sur l'urbanisation, j'ai montré qu'il persistait non seulement dans les pratiques urbaines, mais aussi dans un paysage esthétique chargé de significations auprès d'une clientèle citadine principalement originaire de Singapour.

Le concept de paysage opérationnel a été central afin de mener des recherches sur l'urbanisation étendue dans des terrains conventionnellement associés au rural. Les paysages opérationnels sont des outils empiriques qui ont permis une étude de l'urbanisation au-delà des limites des paysages associés à la ville et aux pôles industriels. Le district de Kluang présente l'avantage d'être un site exemplaire puisque les paysages de ce territoire informent directement les fondations théoriques de cette étude. D'une part, la plantation de cultures commerciales, un secteur dominant dans le Sud de la Malaisie, est un paysage opérationnel conventionnel et historiquement lié à l'industrialisation, la

mondialisation et l'urbanisation. En effet, le paysage de la monoculture à échelle industrielle correspond exactement aux paysages opérationnels décrits par Brenner dans *Implosions/Explosions*. Ils représentent un des paysages typiques du capitalisme et de l'industrialisation : les plantations sont des éléments environnementaux destructeurs, tirent profit de la division internationale du travail, et plus précisément de la condition de réfugié de certains migrants, et apparaissent déshumanisées. Cependant, contrairement à l'urbanisation planétaire, le sujet de la production des paysages n'a pas été abordé de manière anhistorique. Au contraire, cette étude a contribué à historiciser le paradigme de l'urbanisation planétaire en détaillant le contexte de la construction des paysages de Johor qui sont dominés par une succession de monocultures. Les espaces agricoles, dès le début intégrés aux pôles politique de Johor Bahru, et économique et logistique de Singapour, faisaient partie d'une phase de mondialisation, très largement commandée par les intérêts politiques et financiers. D'abord, les élites politiques malaises ont façonné ce paysage de monoculture afin de consolider leur pouvoir politique ; ensuite les entrepreneurs chinois et européens ainsi que les autorités coloniales ont structuré les flux de marchandises, de travailleurs et de capitaux à l'échelle mondiale.

D'autre part, Kluang possède aussi d'autres paysages opérationnels qui s'éloignent de cette vision totalisante du capitalisme et de l'industrialisation et qui sont au contraire fondés sur un mythe de la ruralité. Ce second type de paysage permet de contribuer à l'urbanisation planétaire et d'étendre les possibilités théoriques du concept de paysage opérationnel de l'urbanisation au-delà des critères économiques et agro-industriels, en abordant des paysages socialement, esthétiquement, et historiquement importants pour la société singapourienne. L'urbanisation étendue de Singapour est également observable à travers des pratiques touristiques centrées sur des lieux dits « ruraux ». Un certain nombre d'éléments empiriques observés *in situ* suggèrent que le tissu urbain étendu bien au-delà des limites de la ville englobe des paysages qui sont simultanément associés aux zones rurales. Un tel entrelacement est relatif à la fois à la production des paysages et aux pratiques des visiteurs. J'ai montré que les paysages récréatifs des fermes et des forêts du Sud de la Malaisie étaient aménagés et produits afin de correspondre aux images associées avec le rural. Cela a été réalisé par un travail méticuleux d'architecture du paysage, parfois

conçu par des architectes malaisiens et étrangers, ainsi que par des professionnels du marketing. Ce paysage n'est pas n'importe quelle forme de rural puisqu'il est spécifiquement produit comme une scène permettant des pratiques qui sont significatives dans le contexte de la société singapourienne.

Les paysages opérationnels de l'urbanisation situés en dehors des villes ne sont pas urbains uniquement parce qu'ils font partie du fonctionnement de la mondialisation, de l'industrialisation, du capitalisme. Limiter l'analyse des sociétés et des espaces selon une grille dominée par ce triptyque du paradigme de l'urbanisation planétaire, paraît réducteur. Certains paysages opérationnalisent l'urbanisation justement parce qu'ils ont des caractéristiques associés/imaginés/représentés en relation avec le rural dans ce qu'il a de plus traditionnel, culturel, historique, et social. Ainsi, c'est bien parce que ces paysages sont des lieux qui séparent temporairement le citoyen de sa société urbaine, capitaliste et industrielle qu'il s'agit d'un paysage opérationnel. Ces derniers peuvent ainsi servir les besoins et les désirs de la société urbaine, notamment dans le cas d'une ville mondiale, en mobilisant des codes esthétiques et sociaux qui relèvent du rural. L'hypothèse selon laquelle le rural n'existerait plus, ou alors seulement comme un espace de ressource en matière première, ne semble pas tenir compte des significations culturelles et sociales extrêmement importantes. En effet, le rural et le village possèdent une place très particulière dans les discours relatifs aux cultures malaisiennes et singapouriennes. Le stéréotype du village et de la production agricole traditionnelle, familiale, respectueuse de l'environnement et des hommes est sublimée et s'oppose à ce qui est considéré comme urbain, industriel et pollueur. Car, en effet, ce ne sont pas n'importe quelles exploitations agricoles qui sont recherchées par les citoyens, mais bien celles qui adoptent un discours écologique qui rappelle les pratiques d'antan. L'image des paysages et des habitants du rural possède ainsi une résonance culturelle et sociale particulière en rupture avec la vie quotidienne des citoyens. La reconstitution de pratiques à l'ancienne offre un divertissement et un exutoire aux désirs et à la nostalgie des Singapouriens. La façon dont les visiteurs cherchent des difficultés et des connexions dans des sites construits pour ressembler à la campagne est loin d'être dénuée de sens. Qu'il s'agisse du travail du fermier, de la survie dans la forêt, des liens sociaux et tactiles avec les êtres vivants, tous sont liés à des images qui se positionnent comme l'antithèse de

l'urbain. Les visiteurs recherchent surtout des expériences anti-urbaines et des scènes qui leur offrent une évasion de leur quotidien en ville. Que les paysages récréatifs servent à des fins thérapeutiques ou d'amélioration de soi, ils émanent des besoins induits par le mode de vie d'une ville mondiale telle que Singapour. Alors que la randonnée est une activité qui ne peut pas être exclusivement liée aux résidents de Singapour, d'autres pratiques sont spécifiquement liées au contexte social de la cité-État. Les objectifs éducatifs sont bien ancrés dans le récit social du niveau d'instruction et de l'excellence auxquels sont exposés les étudiants et les enseignants singapouriens. En outre, le rôle des fermes récréatives en tant que paysages abordables, spacieux et favorables à la préservation des liens sociaux entre les familles et les amis, est aussi directement lié au mode de vie, à l'urbanisme et au coût de la vie des singapouriens. La manière dont les paysages sont produits, ainsi que cette connexion avec la vie quotidienne des citoyens, suggèrent que le paysage rural récréatif est fortement influencé par la ville, démontrant ainsi un tissu urbain-rural enchevêtré.

L'exemple de l'agrotourisme à Kluang est particulièrement pertinent puisqu'il démontre que dans le cadre de l'agrotourisme les schémas géographiques traditionnels ne fonctionnent plus exactement de la même manière. En effet, la ville, pourtant très proche dans ce propos, est littéralement exclue des pratiques spatiales. Le rural est devenu le centre d'affluence pour les visiteurs et dispose d'une visibilité internationale, notamment sur Internet, tandis que la ville de Kluang est une marge régionale et touristique pour une clientèle qui cherche à échapper à l'urbain.

Les paysages anti-citadins de Kluang motivent la mobilité de milliers de visiteurs justement pour leur distinction et leur opposition avec l'urbain. Cette production de sites récréatifs anti-citadins est paradoxalement ancrée dans un discours de modernité et de développement car l'alliance du tourisme et de l'agriculture biologique est vue comme une combinaison stratégique et lucrative pour les fermes de l'agrotourisme. Ceci démontre que, non seulement la distinction urbain-rural demeure, mais qu'elle motive la constitution d'entreprises dépendantes de la production de paysages ruraux qui correspondent aux imaginations urbaines, ainsi que la poursuite de telles imaginations sur le rural.

Bien que les thèses sur l'urbanisation planétaire ne semblent pas suffisamment tenir compte du sens culturel de la ruralité, elles ont néanmoins le mérite d'avoir généré un débat sur l'urbain et le rural. S'il est mis en avant que l'urbain n'est pas une catégorie spatiale, mais un processus social, il est possible de supposer que le rural est aussi une catégorie socioculturelle dont les significations sont importantes. Si l'on commence à décroïsonner le rural et l'urbain au-delà des catégories, il est alors possible d'observer des concepts extrêmement fluides spatialement. Ainsi, alors que cette étude portait sur les pratiques urbaines au cœur des icônes de la ruralité, il serait intéressant d'étudier l'inverse et de s'intéresser aux codes et aux paysages ruraux implantés en ville. Il semble que les villes mondiales, cœur de l'implosion de l'urbain, sont des exemples parfaits puisqu'elles mettent en place des projets qui empruntent les codes esthétiques et culturels de la ruralité. Le cas de Singapour s'inscrit dans cette tendance d'insertion d'espaces associés à la nature dans la vie quotidienne de ses résidents. Ceci s'exprime d'une part, par la quantité d'espaces verts présents dans la ville, que ce soit de grands espaces tels que le jardin botanique qui est inscrit au patrimoine mondial de l'UNESCO, ou simplement les nombreux jardins publics parsemés dans les quartiers résidentiels, et d'autre part, par plusieurs initiatives locales qui émergent afin de rapprocher les résidents de la production agricole récréative sous la forme de jardins potagers. La production agricole s'insère dans le paysage de Singapour, sur les toits, le long des façades, au rez-de-chaussée des immeubles, ou des *kampung* haute technologie pour enseigner l'écologie (« *kampung kampus* », l'école du *kampung*, par exemple).

Il serait particulièrement intéressant d'étudier comment ce type d'initiative produit de nouveaux espaces de production agricole dont les objectifs ne sont pas principalement reliés aux fruits d'une récolte, mais aux fonctions sociales et paysagères qu'elles peuvent remplir pour les résidents singapouriens.

Bibliographie

- AGNEW John, 1994, « The territorial trap : the geographical assumptions of international relations theory », *Review of International Political Economy*, vol. 1, n° 1, p. 53-80.
- ANDAYA Leonard Y., 1975, *Kingdom of Johor, 1641-1728*, Kuala Lumpur, Oxford University Press.
- BERTRAND Romain, 2011, *L'Histoire à parts égales. Récits d'une rencontre Orient-Occident (XVIe-XVIIe siècles)*, Paris, Éditions du Seuil.
- BRENNER Neil (dir.), 2014, *Implosions/explosions : towards a study of planetary urbanization*, Berlin, JOVIS.
- BRENNER Neil et SCHMID Christian, 2014, « The “urban age” in question », *International Journal of Urban and Regional Research*, vol. 38, n° 3, p. 731-755.
- BRENNER Neil et SCHMID Christian, 2015, « Towards a new epistemology of the urban ? », *City*, vol. 19, n° 2-3, p. 151-182.
- BRENNER Neil et KATSIKIS Nikos, 2020, « Operational landscapes : hinterlands of the Capitalocene », *AD-Architectural Design*, vol. 90, n° 3, p. 22-31.
- BUNNELL Timothy, MUZAINI Hamzah et SIDAWAY James D., 2006, « Global city frontiers : Singapore's hinterland and the contested socio-political geographies of Bintan, Indonesia », *International Journal of Urban and Regional Research*, vol. 30, n° 1, p. 3-22.
- BUNNELL Timothy, PARTHASARATHY D. et THOMPSON Eric, 2013, *Cleavage, connection and conflict in rural, urban and contemporary Asia*, Dordrecht et New York, Springer.

- CATTERALL Bob, 2014, « Towards the great transformation : (11) where/what is culture in “planetary urbanisation” ? Towards a new paradigm », *City*, vol. 18, n° 3, p. 368-379.
- COE Neil et YEUNG Henry, 2015, *Global Production Networks. Theorizing Economic Development in an Interconnected World*, Oxford et New York, Oxford University Press.
- COSGROVE Denis E., 1984, *Social formation and symbolic landscape*, Londres, Croom Helm.
- COSGROVE Denis E. et DANIELS Stephen, 1988, *The Iconography of landscape : essays on the symbolic representation, design, and use of past environments*, New York et Cambridge, Cambridge University Press.
- CRAWFURD John et STORM William, 1971, *The Crawford papers, a collection of official records relating to the mission of Dr. John Crawford sent to Siam by the government of India in the year 1821*, Bangkok, Gregg International Publishers.
- DELFOLE David, FAU Nathalie et LAFAYE DE MICHEAUX Elsa, 2016, *Malaisie-Chine : une « précieuse » relation*, Bangkok, Carnets de l'Irased, série Enquête, n° 7.
- FAU Nathalie, 1999, « Hong Kong et Singapour, des métropoles transfrontalières », *L'Espace géographique*, vol. 28, n° 3, p. 241-255.
- FAU Nathalie, 2003, « Le rôle des infrastructures dans l'organisation spatiale du détroit de Malacca (Indonésie, Malaisie, Singapour) », *Cahier du Gemdev*, n° 29, « Développement durable : quelles dynamiques ? », p. 163-184.
- FAU Nathalie et FRANCK Manuelle (dir.), 2019, *L'Asie du Sud-Est. Émergence d'une région, mutation des territoires*, Malakoff, Armand Colin, coll. « Horizon », (Histoire-Géographie, Capes/Agrégation).
- FRÉCON Éric, 2020, « De “Singapour Inc.” à la nation singapourienne... via les smart cities », in Christine Cabasset et Claire Thi-Liên Tran (dir.), *L'Asie du Sud-Est 2020. Bilan, enjeux et perspectives*, Bangkok-Paris, Irased-Les Indes savantes, p. 321-345.
- GRUNDY-WARR Carl, PEACHEY Karen et PERRY Martin, 1999, « Fragmented integration in the Singapore-Indonesian border zone : Southeast Asia's growth triangle against the global economy », *International Journal of Urban and Regional Research*, vol. 23, n° 2, p. 304-328.
- GUERASSIMOFF Éric, 1997, « Les gangzhu du Johor. Souvenirs d'un missionnaire français en Malaisie (1851-1870) », *Études chinoises*, vol. 16, n° 1, p. 101-140.

- GINSBURG Norton, KOPPEL Bruce et MCGEE Terry G., 1991, *The Extended metropolis : settlement transition in Asia*, Honolulu, University of Hawaii Press.
- HENG Pek K., 1988, *Chinese politics in Malaysia : a history of the Malaysian Chinese Association*, Singapour, Oxford University Press.
- HO Tak, 2009, *Ipoh when Tin was King*, Ipoh, Perak Academy.
- HUTCHINSON Francis et CHONG Terence, 2016, *The SIJORI Cross-Border Region : Transnational Politics, Economics, and Culture*, Singapour, ISEAS
- JACKSON James C., 1965, « Chinese Agricultural Pioneering in Singapore and Johore 1800-1917 », *Journal of the Malaysian Branch of the Royal Asiatic Society*, vol. 38, n° 1, p. 77-105.
- JACKSON James C., 1968, *Planters and speculators: Chinese and European agricultural enterprise in Malaya, 1786-1921*, Singapour, University of Malaya Press.
- JONES Gavin W., 1997, « The thoroughgoing urbanisation of East and Southeast Asia », *Asia Pacific Viewpoint*, vol. 38, n° 3, p. 237-237.
- KUMAR Sree et SIDDIQUE Sharon, 2008, *Southeast Asia: the diversity dilemma*, Singapour, Select Publishing.
- KWA Chong G., 1998, « Studying Singapore before Raffles », in Seyed Hussein Alatas (dir.), *Malay/Muslims and the History of Singapore*, Singapour, Centre for Research on Islamic and Malay Affairs, p. 12-37.
- LEE Kuan Y., 1998, *The Singapore story. Memoirs of Lee Kuan Yew*, Singapour, Singapore Press Holdings.
- LEE Kuan Y., 2000, *From third world to first. The Singapore story : 1965-2000. Memoirs of Lee Kuan Yew*, Singapour, Times Editions : Singapore Press Holdings.
- LEE Kuan Y., 2012, *The Papers of Lee Kuan Yew. Speeches, interviews and dialogues*, Singapour, Gale Asia.
- LEFEBVRE Henri, 1970a, *Du rural à l'urbain*, Paris, Anthropos.
- LEFEBVRE Henri, 1970b, *La Révolution urbaine*, Paris, Gallimard.
- LUQUIAU Clothilde, 2015, *La nature écartelée : tourisme, environnement et développement dans la basse Kinabatangan à Bornéo (Sabah, Malaisie)*, thèse de doctorat en géographie, Université Paris Nanterre, janvier.
- McLEOD Scott et MCGEE Terry G., 1996, « The Singapore-Johore-Riau Growth Triangle : an emerging extended metropolitan region », in Fu-chen Lo et Yue-man

- Yeung (dir.), *Emerging world cities in Pacific Asia*, New York, United Nations University Press, p. 417-464.
- McGEE Terry G., 1991, « The emergence of desakota regions in Asia : expanding a hypothesis », in Norton Ginsburg, Bruce Koppel et Terry McGee, *The extended metropolis : Settlement transition in Asia*, Honolulu, University of Hawaii Press, p. 3-25.
- McGEE Terry G., 2014, « The Emergence of Desakota Regions in Asia : Expanding a Hypothesis », in Neil Brenner (dir.), *Implosions/explosions : towards a study of planetary urbanization*, Berlin, JOVIS, p. 121-141.
- McNAIR J. F. A., WALKER C. S. et KNIGHT A., 1872, « Report of the Census Officers for the Straits Settlement of Singapore », in J. F. A. McNair, C. S. Walker et A. Knight (dir.), *Blue Book of the Straits Settlement 1871*, Singapour, Statistical Office.
- MERRIFIELD Andy, 2013b, « The urban question under planetary urbanization », *International Journal of Urban and Regional Research*, vol. 37, n° 3, p. 909-922.
- MIKSIC John, 1985, *Archaeological Research on the « Forbidden Hill » of Singapore : Excavations at Fort Canning, 1984*, Singapour, National Museum.
- MIKSIC John, 2013, *Singapore and the Silk Road of the Sea 1300-1800*, Singapour, National University of Singapore Press.
- ONG Aihwa, 2000, « Graduated Sovereignty in South-East Asia », *Theory, Culture and Society*, vol. 17, n° 4, p. 55-75.
- RIGG Jonathan, 1994, « Redefining the village and rural life : lessons from South East Asia », *The Geographical Journal*, vol. 160, n° 2, p. 123-135.
- RIGG Jonathan, 2001, *More than the soil : rural change in Southeast Asia*, Harlow, Prentice Hall.
- RIGG Jonathan, 2002, *Southeast Asia : the human landscape of modernization and development*, Londres et New York, Routledge.
- RIZZO Agatino et GLASSON John, 2011, « Conceiving transit space in Singapore/Johor : a research agenda for the Strait Transnational Urban Region (STUR) », *International Journal of Urban Sustainable Development*, vol. 3, n° 2, p. 156-167.
- RIZZO Agatino et KHAN Shahed, 2013, « Johor Bahru's response to transnational and national influences in the emerging Straits Mega-City Region », *Habitat International*, n° 40, p. 154-162.
- SAUER Carl (dir.), 1963, *Land and Life*, Berkeley, University of California Press.

- SHAMSUL Amri B., 1989, « Village : the imposed social construct in Malaysia's development initiative », *Working paper n° 115 : Southeast Asia Program*, Faculty of Sociology, Bielefeld, University of Bielefeld.
- SHIRAISHI Takashi, 2008, *Across the Causeway : a multi-dimensional study of Malaysia-Singapore relations*, Singapour, Institute of Southeast Asian Studies.
- SPARKE Matthew, SIDAWAY James D., BUNNELL Timothy et GRUNDY-WARR Carl, 2004, « Triangulating the borderless world : geographies of power in the Indonesia-Malaysia-Singapore Growth Triangle », *Transactions of the Institute of British Geographers*, vol. 29, n° 4, p. 485-498.
- TAM Pak Siew, 2003, « Experiences towards Integrated Organic Rice Development in Johor, Malaysia », International Rice Conference, 13-16 octobre, Alor Setar.
- THOMPSON Eric, 2002, « Migrant subjectivities and narratives of the "kampung" in Malaysia », *Sojourn : Journal of Social Issues in Southeast Asia*, vol. 17, n° 1, p. 52-75.
- THOMPSON Eric, 2004, « Rural villages as socially urban spaces in Malaysia », *Urban Studies*, vol. 41, n° 12, p. 2357-2376.
- THOMPSON Eric, 2007, *Unsettling absences : urbanism in rural Malaysia*, Singapour, National University of Singapore Press.
- TROCKI Carl A., 2006, *Singapore : wealth, power and the culture of control*, New York et London, Routledge.
- TROCKI Carl A., 2007, *Prince of pirates : the temenggongs and the development of Johor and Singapore, 1784-1885*, Singapour, National University of Singapore Press.
- TURNBULL Constance M., 2009, *A history of modern Singapore, 1819-2005*, Singapour, National University of Singapore Press.
- WALKER Robert, 2015, « Building a better theory of the urban : a response to "Towards a new epistemology of the urban ?" », *City*, vol. 19, n° 2-3, p. 183-191.
- WINSTEDT Robert O., 1992, *A history of Johore, 1365-1941*, Kuala Lumpur, the Malaysian Branch of the Royal Asiatic Society et Academe Art and Printing Services Sdn. Bhd.

Liste des rapports et articles de presse :

Changi Airport Group, 2015, *50 years of air travel in Singapore. Charting new horizons*. Singapour, 10 p., (<http://www.changiairport.com/>).

Chua Alvin, 2009, « The Causeway », National Library Board Singapore, (<http://eresources.nlb.gov.sg/>).

Iskandar Malaysia, 2016, « Iskandar Malaysia Records RM190.29 Billion In Investments From 2006 Until 2015 », communiqué de presse, 09 mars, (<http://iskandarmalaysia.com.my>)

Pearl Lee, « Singapore will match Malaysia's new Causeway tolls, says LTA », *The Straits Times*, 28 juillet 2014.

Nordin Remar, « Johor emerges as No.1 in investment », *The Star*, 02 décembre 2019.

Richard Yeo, « Pedra Branca goes to S'pore », *The New Paper*, 25 mai 2008, p. 12.